

LE CHATEAU
D'OTRANTE,
HISTOIRE GOTHIQUE,

Par M. HORACE WALPOLE,

Traduite sur la seconde Édition
Angloise, par M. E.

. Vanæ

*Fingentur species, tamen ut pes & caput uni
Reddantur formæ.*

Horat. Art Poët.

PREMIERE PARTIE.



A AMSTERDAM;

Et se trouve A PARIS,

Chez PRAULT le jeune, Libraire ;
Quai de Conty, à la Charité.

M. DCC. LXVII.

Le Château d'Otrante histoire gothique

Horace Walpole



Amsterdam, 1767

Exporté de Wikisource le 16 août 2022

LE CHÂTEAU
D'OTRANTE,
HISTOIRE
GOTHIQUE

TABLE DES MATIÈRES

(ne fait pas partie de l'ouvrage original)

Première partie

[PRÉFACE](#)

[CHAPITRE PREMIER](#)

[CHAPITRE II](#)

Seconde partie

CHAPITRE TROISIÈME

CHAPITRE IV

CHAPITRE V



PRÉFACE DE LA SECONDE ÉDITION

LE public a fait un accueil si favorable à cet Ouvrage, que l'Auteur ne peut se dispenser de l'instruire des motifs qui l'ont porté à le composer. Mais avant de lui en faire part, il croit devoir lui demander pardon de ce qu'il l'a donné sous le nom emprunté d'un Traducteur. Comme ce n'est que la méfiance de ses talens & la nouveauté du sujet qui l'ont obligé d'en agir ainsi ; il espère qu'on lui pardonnera aisément cette faute. Il soumet son Ouvrage au jugement impartial du Public : résolu de le laisser dans l'obscurité s'il le désapprouve, & de ne point l'avouer à moins qu'on ne l'affure qu'il peut le faire sans rougir.

Rien n'est si difficile que de concilier ensemble les deux genres de Romans, je veux dire, l'ancien & le moderne.

Dans le premier, tout n'est qu'imagination & défaut de vraisemblance : dans le second, on ne s'attache qu'à la Nature, & on l'imite quelquefois avec assez de succès. Il ne manque pas d'invention, mais l'imagination se trouve gênée, parce qu'on s'attache trop scrupuleusement aux circonstances ordinaires de la vie. Mais dans les derniers, on peut dire que l'imagination est éteinte par la nature toujours bannie des anciens Romains. Les actions, les sentimens, les entretiens des Héros & des Héroïnes des temps passés, sont aussi contraires à la Nature, que les machines qu'on emploie pour les faire agir.

L'Auteur s'est efforcé de concilier les deux genres. L'envie qu'il a eu de donner à l'imagination la liberté de se promener dans les vastes champs de l'invention, lesquels n'ont point de bornes, & de créer des situations plus intéressantes, fait qu'il a fait agir les personnages conformément aux règles de la probabilité, les faisant parler, penser & agir comme le feroient des hommes & des femmes si elles se trouvoient dans des situations extraordinaires. Il a observé que chez les Écrivains sacrés, les Acteurs en faveur desquels les miracles s'opèrent, & qui sont témoins des phénomènes les plus surprénans, conservent toujours le caractère de l'humanité, au lieu que dans les Romans, de pareils événemens ne manquent jamais d'être suivis d'un dialogue absurde. Les Acteurs paroissent renoncer au bon sens, du moment que les loix de la Nature perdent leur fon. Comme cet Ouvrage a mérité l'applaudissement du Public, l'Auteur ne craint point d'affurer qu'il n'a pas été au-dessus

de ses forces, & qu'il s'est acquitté assez heureusement de la tâche qu'il avoit entreprise. Au cas que des gens plus spirituels que lui profitent de la nouvelle route qu'il a tracée, & aillent plus loin qu'il n'a fait, il reconnoîtra avec autant de plaisir que de modestie, que le plan étoit susceptible d'un plus grand nombre d'embellissemens que son imagination n'a sçu lui en donner.

À l'égard de la conduite des domestiques, j'ajouterai ici quelques mots à ce que j'en ai dit dans ma première Préface. La naïveté de leur conduite dont le Lecteur ne peut presque s'empêcher de rire, & qui paroît incompatible avec un Ouvrage aussi sérieux que celui-ci, m'a paru préférable à toute autre qu'on eût pu leur donner. Je n'ai jamais perdu la Nature de vue. Quelque graves & quelque importantes que puissent être les sensations des Princes & des Héros, elles ne fauroient faire les mêmes impressions sur leurs domestiques : ces derniers ne sont pas faits pour exprimer leurs passions d'un ton aussi sublime. Je crois que le contraste entre l'élevation des uns, & la naïveté des autres, donne infiniment plus de force à la première, & sert à la faire paroître dans un plus grand jour. L'impatience qu'à le Lecteur, lorsqu'il est détourné par les plaisanteries des Acteurs du second ordre, de connoître la catastrophe qu'il attend, ne sert qu'à la rendre plus intéressante. J'ai pris pour modèle *Shakespeare*, ce grand Peintre de la Nature, & je crois que son autorité vaut bien la mienne. Je demande si les Tragédies d'*Hamlet* & de *Jule-César* ne perdroient pas une partie de leurs beautés, si l'on en retranchoit les

bouffonneries des Foffoyeurs, de *Polonius*, & des Citoyens Romains ; & qu'on les fît parler d'un ton héroïque ? L'éloquence d'*Antoine*, le discours de *Brutus* ne gagnent-ils pas par le moyen de ce contraste. Ceci me fait souvenir d'un Sculpteur Grec, qui pour donner l'idée d'un géant qu'il gravoit sur un cachet mit à côté de lui un enfant qui mesuroit son pouce avec un *thyrsé*.

Non, dit *Voltaire* dans son édition de *Corneille*, ce mélange de gravité & de bouffonnerie est insupportable... *Voltaire* est un homme d'esprit^[1], mais il s'en faut beaucoup qu'il en ait autant que *Shakespeare*. Sans vouloir disputer là-dessus, j'en appelle à lui-même. Je ne me prévaudrai point des éloges qu'il a autrefois donnés à notre Poète, quoiqu'il ait traduit deux fois le même morceau d'*Hamlet*, la première pour le louer, & la seconde pour le tourner en ridicule. Je suis fâché que son jugement s'affoiblisse, lorsqu'il devrait se fortifier. Voici les paroles dont il s'est servi dans son Discours sur le Théâtre, dans un temps où il ne songeoit ni à louer ni à blâmer la conduite de *Shakespeare*, & où par conséquent il étoit impartial. Voici ce qu'il dit de la Comédie dans la Préface de l'*Enfant Prodigue*. On peut également l'appliquer à la Tragédie, s'il est vrai, comme on n'en peut pas douter, qu'elle doive être un tableau de la vie humaine ; car je ne vois pas pourquoi on doit plutôt exclure la plaifanterie des Pièces tragiques, que le sérieux des comiques. On y voit un mélange de sérieux & de plaifanterie, de comique & de touchant ; souvent même une seule aventure produit tous ces

contrastes. Rien n'est si commun qu'une maison dans laquelle un père gronde, une fille occupée de la passion pleure ; le fils se moque des deux, & quelques parens prennent part différemment à la scène, &c. Nous n'inférons de-là que toute Comédie doit avoir des scènes de bouffonnerie & des scènes attendrissantes : il y a beaucoup de très-bonnes Pièces où il ne règne que de la gravité ; d'autres toutes sérieuses ; d'autres mélangées ; d'autres où l'attendrissement va jusqu'aux larmes : il ne faut donner l'exclusion à aucun genre : & si l'on me demandoit quel genre est le meilleur, je répondrois, celui qui est le mieux traité. » S'il est vrai qu'une Comédie puisse être *toute sérieuse*, il s'enfuit qu'on peut mettre de temps en temps du badinage dans une Tragédie. Qui est-ce qui prescrira cette règle ? Le critique, qui pour se justifier, prétend qu'on ne doit exclure aucun genre, donnera-t-il des loix à *Shakespeare* ?

Je fais que la Préface d'où j'ai tiré ces passages, n'est pas sous le nom de M. de *Voltaire*, mais sous celui de son Éditeur : mais qui ne voit que l'Auteur & l'Éditeur ne sont que la même personne ? Et quel est l'Éditeur qui eût pu posséder aussi parfaitement son sujet ? Ces passages sont donc sûrement de lui. Dans son Épître à *Maffei*, qui est à la tête de la *Méropé* il dit à peu près la même chose, mais d'un ton ironique. Je vais rapporter les propres mots, & l'on verra ensuite les raisons qui m'obligent à le faire. Après avoir traduit un passage de la *Méropé de Maffei*, M. de *Voltaire* ajoute, « tous ces traits sont naïfs : tout y est convenable à

ceux que vous introduisez sur la scène, & aux mœurs que vous leur donnez. Ces familiarités naturelles eussent été, à ce que je crois, bien reçues dans Athènes ; mais Paris & notre Parterre veulent une autre espèce de simplicité. » Je doute, dis-je, qu'il n'y ait un peu d'ironie dans ce passage & dans quelques autres de cette Épître ; mais la vérité est à l'abri du ridicule. *Maffei* représentoit un sujet tiré de l'Histoire Grecque : or il est certain que les Athéniens étoient aussi en état de juger des mœurs de leur Pays, que le Parterre de Paris. Au contraire, dit *Voltaire*, & son raisonnement m'étonne, il n'y a avoit que dix mille habitans à *Athènes*, & il y en a près de huit cent mille à Paris, dont trente mille sont en état de juger des Pièces dramatiques. Mais quand même ce tribunal seroit aussi nombreux qu'il le dit, je ne crois pas que trente mille personnes, qui n'ont vécu que deux mille ans après l'époque en question, soient plus en état que les Grecs de décider quelles doivent être les mœurs d'une Tragédie, dont le sujet est tiré de leur Histoire.

Je n'examinerai point ici cette espèce de simplicité que demande le *Parterre de Paris*, non plus que les fers sous lesquels les trente mille juges ont assujetti leur Poësie, dont le principal mérite, ainsi que je le recueille du Commentaire sur *Corneille*, consiste à s'élever malgré ces fers, ce qui réduit la Poësie à un travail aussi puérile que méprisable, *difficiles nugæ*. Je ne puis cependant m'empêcher de citer un couple de Vers que *Voltaire* a choisis pour défendre *Racine*, après avoir fait main-basse sur les neuf neuvièmes des Pièces de *Corneille*, lesquels m'ont toujours paru

extrêmement plats, & tels qu'on doit les attendre, lorsqu'on entre dans des détails trop circonstanciés.

De son appartement cette porte est prochaine,
Et cette autre conduit dans celui de la Reine.

Malheureux *Shakespeare* ! Si au lieu du dialogue moral entre le Prince de Danemarck & le Fossoyeur, tu eus introduit sur la scène *Rofencraus* décrivant le Palais de *Copenhague* à son compère *Guildestern*, le Parterre de Paris auroit sûrement admiré une seconde fois tes talens.

Le résultat de ce que je viens de dire est, que je n'avance rien que d'après l'autorité du plus beau génie que l'Angleterre ait produit. Je pourrais ajouter, qu'ayant créé une nouvelle espèce de Roman, j'étois le maître de suivre les règles qu'il me plaisoit. Mais j'aime mieux avoir imité ce modèle, quelque faiblement que je l'aye fait, que de jouir du mérite de l'invention, à moins que mon Ouvrage n'eût été marqué au coin du génie. Quel qu'il puisse être, content des applaudissemens que le Public lui a donnés, il m'importe peu dans quel rang on le mette.



1. † La remarque suivante est étrangère à mon sujet, mais on doit la pardonner à un Anglois, lequel est persuadé que la critique sévère que Voltaire a fait de *Shakespeare*, part plutôt de précipitation que de jugement & d'attention. Qui nous a assuré que le Critique est plus savant dans la Langue Angloise que dans l'Histoire, & qu'il est en état de juger de sa force & de la beauté de ses expressions. Voici un exemple de son savoir dans l'Histoire. M. de Voltaire avoue dans sa Préface sur le Comte d'Essex de Thomas Corneille, qu'on est étrangement écarté de l'Histoire dans cette Pièce. L'excuse qu'il en donne est, que lorsque Corneille la composa, la Noblesse Françoisse étoit très-peu versée dans l'Histoire d'Angleterre, mais qu'aujourd'hui qu'elle l'a fait, on ne pardonneroit point une pareille faute. Cependant, oubliant que ce siècle d'ignorance est passé & qu'il est inutile d'instruire les personnes versées dans l'Histoire, il s'avise pour faire parade de son érudition, d'apprendre à la Noblesse Françoisse, les noms des Favoris de la Reine Élisabeth, qui étoient, suivant lui, *Robert Dudley* & le Comte de *Leicester*. Croiroit-on qu'il fût besoin d'apprendre à M. de Voltaire lui-même que *Robert Dudley* & le Comte de *Leicester* étoient une seule & même personne ?



LE CHÂTEAU
D'OTRANTE
HISTOIRE
GOTHIQUE

CHAPITRE PREMIER



ANFRED, Prince d'Otrante, avoit un fils & une fille : cette dernière avoit dix-huit ans, étoit extrêmement belle, & s'appeloit Mathilde. Conrad, c'étoit le nom du fils, avoit trois ans de moins ; il étoit d'une figure désagréable, d'un tempérament infirme, & ne promettoit pas beaucoup. Cependant son père l'aimoit éperdument, & n'avoit que de la froideur pour Mathilde. Manfred avoit promis son fils en mariage à Isabelle, fille du Marquis de Vicence, & ses tuteurs l'avoient même remise entre les mains de Manfred, pour qu'il pût le conclure dès que la santé de Conrad le permettoit. Les parens & les amis de Manfred s'aperçurent de son impatience ; mais les premiers qui connoissoient son caractère bouillant & emporté, n'osèrent s'opposer à ses volontés. Hippolite la femme profita de l'ascendant que ses charmes lui avoient acquis sur son esprit pour lui représenter le danger qu'il y avoit à marier un fils unique dont la santé promettoit si peu, mais il lui alléguait pour motif la stérilité, & le besoin qu'il avoit d'un héritier, ce qui mortifia extrêmement Hippolite. Ses sujets & les vassaux, moins circonspects dans leurs discours, attribuèrent l'impatience de leur Souverain à la crainte qu'il avoit de voir l'accomplissement d'une ancienne Prophétie, laquelle portoit, « Que le Château & la Souveraineté d'Otrante sortiroient de la famille régnante, dès l'instant que le Souverain légitime seroit devenu trop grand pour l'habiter. » On avoit de la peine à deviner le sens de la Prophétie, & l'on ne pouvoit concevoir le rapport qu'elle avoit avec le

mariage en question. Cependant ni ces mystères, ni ces contradictions n'empêchèrent point la populace de persister dans la première opinion. On fixa le jour de la naissance de Conrad pour les époufailles. La Compagnie étoit déjà assemblée dans la Chapelle du Château, tout étoit prêt pour l'Office divin, lorsque le jeune Prince disparut tout à coup. Manfred, que le moindre délai impatientoit, & qui n'avoit pas vu sortir son fils, donna ordre à un domestique d'aller le chercher. À peine avoit-il eu le temps de traverser la cour pour se rendre à l'appartement de Conrad, qu'il revint sur les pas tout essoufflé & hors d'haleine, le regard effaré & la bouche écumante comme un frénétique. La Princesse Hippolite, sans savoir ce que c'étoit, conçut une telle inquiétude pour son fils, qu'elle s'évanouit & tomba à la renverse. Manfred, moins sensible à la crainte, qu'outré du délai & de l'égarement d'esprit dans lequel il voyoit son domestique, lui demanda d'un ton impérieux ce qu'il avoit ? Il ne lui répondit rien, & se contenta de lui montrer la cour ; mais à la fin, après plusieurs questions réitérées, il s'écria : Ah ! le Cafque ! le Cafque ! Dans ces entrefaites, quelques-uns de la Compagnie s'étant rendus dans la cour, on entendit tout à coup des cris & des lamentations, qui parurent annoncer l'horreur & la surprise dont ils avoient été frappés. Manfred, qui s'alarmoit déjà de ne pas voir paroître son fils, sortit pour voir ce que c'étoit. Mathilde resta près de sa mère, pour lui donner les secours dont elle avoit besoin. Isabelle suivit son exemple ; car indépendamment de ce motif, elle voulut éviter de témoigner de l'empressement pour un Époux qu'elle n'aimoit guères.

Le premier objet qui s'offrit à la vue de Manfred, fut un groupe de domestiques qui s'efforçoient de lever une touffe de plumes noires, qui lui parut aussi haute qu'une montagne. Il les regarda fixement, ne sachant s'il devoit s'en fier à ses yeux. Que faites-vous là ? leur dit-il d'un ton courroucé. Où est mon fils ? Ah ! Monseigneur, s'écrièrent-ils tous d'une voix, le Prince ! le Prince ! le Casque ! le Casque ! À ces cris lamentables, la frayeur s'empare de son esprit ; il s'avance d'un pas précipité : mais quel spectacle pour un père ! Il voit son fils écrasé & presque enseveli sous un Casque énorme, cent fois plus grand qu'aucun Casque qui eût jamais été fait pour une tête d'homme, & surmonté d'un panache de plumes noires d'une grosseur proportionnée.

L'horreur de ce spectacle, l'ignorance où étoient les assistants de la cause de ce malheur, & la vue de ce phénomène effrayant, ôtèrent la parole au Prince. On crut entrevoir dans son silence quelque chose de plus que du chagrin. Il fixa les yeux sur un objet, qu'il souhaitoit en vain pouvoir regarder comme un songe, paroissant moins occupé de la perte qu'il venoit de faire, qu'enseveli dans des réflexions profondes sur l'objet qui l'avoit occasionnée. Il touche, il examine le Casque fatal, les membres sanglans & épars du jeune Prince ne peuvent obliger Manfred à détourner les yeux du prodige dont il est témoin. Tous ceux qui connoissoient la tendresse pour Conrad, furent autant surpris de l'insensibilité du Prince, qu'effrayés du prodige du Casque. Ils transporterent le corps dans la salle, sans

recevoir le moindre ordre de Manfred. Il ne témoigna pas plus d'attention pour les Dames qui étoient restées dans la Chapelle, & sans faire la moindre mention de sa femme & de sa fille, il se contenta simplement de dire : Qu'on ait soin de la jeune Isabelle.

Les domestiques, sans réfléchir à la singularité de cet ordre, & guidés par l'affection qu'ils avoient pour leur Maîtresse, le regardant comme relatif à la situation où elle se trouvoit, accoururent auprès d'elle pour la secourir. Ils la portèrent à demi-morte dans sa chambre, uniquement occupée de la mort de son fils, & témoignant une parfaite indifférence pour tout ce qui se passoit autour d'elle. Mathilde, qui aimoit tendrement sa mere, dissimula son chagrin & sa surprise, & mit tout en usage pour la consoler. Isabelle, pour qui Hippolite avoit les mêmes bontés que pour sa propre fille, & qui la payoit de retour, eut pour elle les soins les plus assidus, & partagea d'autant plus sincèrement son chagrin, qu'elle avoit conçu pour elle l'affection & l'attachement le plus tendre. Cependant la situation ne laissoit pas que de l'occuper. La mort de Conrad n'excita d'autre mouvement en elle que celui de la commisération, & elle ne fut point fâchée de se voir délivrée d'un mariage qui lui promettoit aussi peu de bonheur de la part de son époux, que de celle de Manfred, dont elle connoissoit l'humeur sévère, & qui, malgré l'indulgence qu'il lui témoignoit, ne pouvoit que lui déplaire par la rigueur dont il usoit envers Hippolite & Mathilde.

Pendant que les Princesses s'empressoient à déshabiller Hippolite, Manfred resta dans la cour du Château, plus occupé de la vue du casque que de la foule que cet accident y avoit attirée. Le peu de mots qu'il articula, se réduisirent à demander qui avoit apporté le casque ? Personne ne fut que lui dire là-dessus. Cependant comme ce casque paroissoit être le seul objet de sa curiosité, il excita bientôt celle de tous les spectateurs, & ils formèrent à ce sujet mille conjectures aussi absurdes que peu vraisemblables. Tandis qu'ils se répandoient en vains raisonnemens, un jeune Payfan, qui demuroit dans un Village voisin, & que le bruit de cet accident avoit attiré au Château, observa que le casque miraculeux étoit exactement le même que celui qui étoit sur la statue d'Alphonse le Bon, dans l'Église de Saint Nicolas. Que dis-tu là, maraud ? s'écria Manfred, en le prenant au collet : comment oses-tu parler de la sorte ? ta vie me répondra de ton insolence. Les spectateurs, qui devinoient aussi peu la cause de la colère du Prince, que celle de l'accident dont ils étoient témoins, ne comprirent rien à cette nouvelle circonstance. Le jeune Payfan étoit encore plus surpris qu'eux, ne pouvant concevoir en quoi il avoit offensé le Prince. Cependant, ayant un peu repris les sens, il se débarrassa comme il put de ses mains, & lui demanda d'un ton respectueux quelle faute il avoit commise ? Manfred, beaucoup plus irrité de ce que le Payfan lui avoit échappé, qu'appaisé par sa soumission, donna ordre à ses gens de le saisir, & il l'auroit même poignardé de ses propres mains, s'il n'en eût été empêché par ses amis qu'il avoit invités à la noce.

Pendant cette altercation, quelques-uns des affiftans, qui avoient couru à la Cathédrale, qui étoit près du Château, vinrent dire au Prince qu'on avoit volé le Cafque de la Statue d'Alphonfe. À cette nouvelle, Manfred fut transporté hors de lui-même, & comme s'il eût cherché un objet fur qui décharger fa colère, il se jetta une feconde fois fur le jeune Payfan, en s'écriant : traître, monstre, forcier, c'est toi qui l'as volé, c'est toi qui as tué mon fils ! La populace, qui ne cherchoit qu'un objet fur qui elle pût affeoir les conjectures, ayant oui ce qu'avoit dit le Prince, s'écria : Oui, oui, c'est lui ; il a volé le Cafque du bon Roi Alphonfe, & s'en eft servi pour écraser le jeune Prince, fans confiderer ni la disproportion énorme qu'il y avoit entre le Cafque de marbre qui étoit à l'Églife, & celui d'acier quelle avoit devant les yeux, ni l'impossibilité qu'il y avoit qu'un jeune homme qui n'avoit pas encore vingt ans, pût emporter un fi lourd fardeau.

Ces cris mal fondés tirèrent Manfred de la léthargie : mais foit qu'il fût fâché que le Payfan eût remarqué la reffemblance des deux Cafques, ou qu'il eût découvert le vol de celui de l'Églife, ou qu'il voulût profiter de l'erreur de fes fujets pour prévenir les faux bruits qu'on pouvoit faire courir fur fon compte, il prononça avec beaucoup de gravité que ce jeune homme étoit un Nécromancien, & qu'en attendant que l'Églife prît connoiffance de cette affaire, il convenoit de l'enfermer fous le Cafque même ; & en effet, il ordonna à fes domeftiques de le lever, & de mettre le Payfan deffous, déclarant qu'il ne lui fourniroit

aucune nourriture, persuadé qu'il fauroit s'en procurer par le moyen de son art infernal.

Ce fut en vain que le jeune homme lui représenta l'injustice de la sentence, & que les amis voulurent le détourner de cette résolution barbare. Le bas peuple y acquiesça d'un commun accord, & trouva qu'il y avoit de la justice à punir le Magicien par le même moyen dont il s'étoit servi pour nuire à autrui. Il témoigna même d'autant moins de compassion pour ce jeune homme, qu'il crut fermement qu'il étoit en état de pourvoir lui-même à sa subsistance.

Manfred, ravi de l'obéissance qu'on lui témoignoit, posa une sentinelle près du casque, & lui enjoignit expressément d'empêcher qu'on ne portât à manger au prisonnier ; il renvoya les amis & la fuite, fit fermer les portes du Château, & se retira dans sa chambre.

Sur ces entrefaites, les jeunes Princesses firent si bien par leurs soins, qu'Hippolite revint de sa pamoison. Malgré le chagrin dont elle étoit accablée, elle demanda plusieurs fois des nouvelles du Prince son époux ; elle ordonna à ses domestiques de ne point le perdre de vue, & chargea Mathilde d'aller le consoler. La Princesse, qui connoissoit la sévérité de Manfred, obéit en tremblant aux ordres de sa mère, & pria en partant Isabelle d'en prendre soin pendant son absence. Elle demanda aux domestiques où étoit son père ; ils lui dire qu'il s'étoit retiré dans sa chambre, & qu'il leur avoit défendu de laisser entrer qui que ce fût. Elle attribua cette retraite au chagrin que lui causoit la mort de

son frère, & dans la crainte où elle étoit que sa présence ne renouvellât la douleur, elle hésita quelque temps d'entrer. Cependant, l'inquiétude où elle étoit sur son sujet, jointe aux ordres que sa mère lui avoit donnés, la déterminèrent à enfreindre ceux de son père, persuadée qu'il ne lui fauroit point mauvais gré de lui avoir défobéi dans cette occasion. Elle s'arrêta pendant quelques minutes à la porte de sa chambre ; & sa crainte redoubla lorsqu'elle l'ouit se promener à grands pas comme un homme troublé, & transporté hors de lui-même. Elle alloit heurter, lorsque Manfred ouvrit tout à coup la porte, & ne la connoissant point dans l'obscurité, il lui demanda d'un ton de colère qui elle étoit ? C'est moi, mon cher père, répondit Mathilde en tremblant. Là-dessus Manfred rentra, en lui criant, retirez-vous, je n'ai pas besoin de fille, & ferma la porte après lui.

Mathilde connoissoit trop bien l'humeur impérieuse de son père, pour oser retourner à la charge. Après qu'elle fut un peu revenue de la surprise que lui avoit causée une réception aussi brusque, elle essuya les larmes, & fut rejoindre Hippolite. Celle-ci lui demanda des nouvelles de son père, & comment il supportoit la perte qu'il venoit de faire. Il se porte bien, lui répondit Mathilde, & il supporte son malheur avec une confiance héroïque. Mais ne pourrai-je pas le voir, reprit Hippolite, & ne me permettra-t-il point de mêler mes larmes avec les siennes ? Ne me trompez-vous pas, ma fille ? Je connois la tendresse que Manfred avoit pour son fils, je crains que ce coup ne soit trop pesant pour lui, & qu'il ne l'accable. Vous ne répondez rien ; votre

silence redouble mes craintes : qu'on me lève, je veux aller voir mon époux ; transportez-moi chez lui ; il m'est infiniment plus cher que mes enfans. Mathilde fit signe à Isabelle d'empêcher que sa mère ne se levât : l'une & l'autre mirent tout en usage pour la tranquilliser, mais sur ces entrefaites un domestique vint dire à Isabelle que le Prince demandoit à lui parler.

À moi ? s'écria Isabelle. Allez, lui dit Hippolite, que ce message avoit un peu rassurée : Manfred ne peut supporter la vue de sa famille ; il vous croit moins affligée que nous : peut-être craint-il que ma présence ne redouble son chagrin. Consolez-le, ma chère Isabelle, & dites-lui que je dissimulerai mon affliction pour ne point augmenter la sienne.

Comme il étoit déjà nuit, le domestique qui conduisoit Isabelle, avoit eu la précaution de se munir d'un flambeau. Ils trouvèrent Manfred dans la galerie, il tressaillit en les voyant : retirez-vous, dit-il au domestique, & emportez ce flambeau. En achevant ces mots, il referma brusquement la porte, se jeta sur un canapé, & ordonna à Isabelle de s'asseoir auprès de lui. Elle obéit en tremblant. Je vous ai envoyé chercher, Madame, lui dit-il, & il se tut, comme s'il eût eu honte d'en dire davantage. Monseigneur ! oui, reprit-il, j'ai une affaire importante à vous communiquer... effuyez vos larmes... vous avez perdu votre époux... Oui, cruelle destinée ! & j'ai perdu l'espoir de ma famille, mais Conrad n'étoit pas digne de vous. Quoi ! Monseigneur, reprit Isabelle, me croyez-vous donc insensible à sa perte ?

Mon devoir & mon affection auroient toujours... Ne pensez plus à lui, lui dit Manfred, c'étoit un jeune homme faible & valétudinaire, & le Ciel me l'a ôté, pour que je ne fondasse point l'espoir de ma famille, & les honneurs qui lui sont destinés sur appui aussi fragile. La branche des Manfredi a besoin de nombreux soutiens. Ma folle tendresse pour mon fils m'avoit aveuglé, il est bien là où il est. J'espère dans quelques années avoir lieu de me féliciter de la mort de Conrad.

On ne sauroit exprimer l'étonnement d'Isabelle. Elle craignit d'abord que le chagrin n'eût troublé l'esprit de Manfred ; ensuite, qu'il ne lui parlât ainsi que dans le dessein de lui tendre quelque piège, ne doutant point qu'il ne se fût aperçu de son indifférence pour son fils. Monseigneur, lui dit-elle, ne doutez point de ma tendresse pour Conrad, mon cœur eût accompagné ma main, il eût été l'unique objet de mes soins & de mes désirs ; & quel que soit le sort que le Ciel me réserve, je chérirai toujours sa mémoire, & j'aurai pour votre Altesse & pour la vertueuse Hippolite, le respect & l'attachement les plus sincères. Maudite soit Hippolite s'écria Manfred ; oubliez-la dès ce moment, de même que je l'oublie. En un mot, Madame, vous avez perdu un époux indigne de vos charmes. Je saurai en faire un meilleur usage. Je vous offre, au lieu d'un enfant valétudinaire, un époux dans la fleur de son âge, qui saura apprécier votre beauté, & qui se promet une postérité nombreuse. Hélas ! Monseigneur, reprit Isabelle, mon esprit est trop occupé du malheur qui vient d'arriver à votre famille pour pouvoir songer à un

autre mariage. Si jamais mon père revient, & que ce soit sa volonté, je lui obéirai, de même que je lui obéis, lorsque je consentis de donner ma main au Prince votre fils ; mais en attendant, permettez que je ne m'occupe que du soin de calmer vos pleurs & ceux d'Hippolite & de Mathilde.

Je vous ai déjà priée, lui dit Manfred d'un ton irrité, de ne me point nommer cette femme : dès ce moment elle doit vous être étrangère aussi bien qu'à moi... En un mot, Isabelle, puisque je ne puis vous donner mon fils, je vous offre ma personne... Cieux ! s'écria Isabelle, qu'entends-je ! vous, Monseigneur ! vous, mon beau-père ! le père de Conrad ! l'époux de la vertueuse & de la tendre Hippolite ! Je vous ai dit, reprit Manfred d'un ton impérieux, qu'Hippolite n'est plus ma femme ; je la répudie dès ce moment. Sa stérilité m'est à charge ; mon sort dépend des enfans que j'aurai, & j'espère que cette nuit fera revivre mes espérances. En achevant ces mots, il prit la main d'Isabelle, qui étoit à demi-morte de surprise & d'horreur. Elle jeta un grand cri & s'enfuit. Manfred alloit la poursuivre, lorsqu'il aperçut au clair de la Lune le panache du Casque fatal, lequel s'élevait à la hauteur de la fenêtre, s'agitoit avec violence, & rendoit un son lugubre & effrayant. À cette vue, Isabelle sentit ranimer son courage & s'écria : Voyez, Monseigneur, voyez, le Ciel lui-même s'oppose à vos mauvaises intentions ! Le Ciel, reprit Manfred, ne sauroit arrêter mes desseins ; & en parlant ainsi, il s'avança pour arrêter la Princesse. Dans cet instant, le portrait de son aïeul, qui étoit au-dessus du canapé où ils s'étoient assis, pouffa un

profond soupir, & secoua son armure. Isabelle, qui avoit le dos tourné au tableau, n'aperçut ni ce mouvement, ni l'endroit d'où venoit le son ; elle treffaillit cependant, & dit : écoutez, Monseigneur, quel bruit entends-je ? Et en disant ces mots, elle gagna la porte. Manfred, occupé de la fuite d'Isabelle, qui avoit déjà gagné l'escalier, & de la vue du tableau qui commençoit à se mouvoir, se mettoit en devoir de la suivre, lorsque tournant la tête, il vit son aïeul se détacher du panneau dans lequel le portrait étoit enchassé, & descendre sur le plancher avec un air grave & mélancolique. Rêvai-je, s'écria Manfred, ou les Démons se sont-ils ligués contre moi ? Parle, Spectre infernal ! ou, si tu es mon aïeul, pourquoi t'opposer aux desseins de ton malheureux descendant, qui ne paye que trop tôt... Il n'avoit pas encore achevé de parler, que le fantôme poussa un second soupir, & fit signe à Manfred de le suivre. Passe devant, lui dit le Prince, je te suivrai, dus-tu me conduire dans le gouffre de la perdition. Le Spectre le conduisit jusqu'au bout de la galerie, & se détourna pour entrer dans une chambre qui étoit à droite. Manfred le suivoit rempli d'inquiétude & de crainte, mais pourtant avec assez de résolution. Comme il vouloit entrer dans la chambre, une main invisible ferma brusquement la porte. Le Prince vouloit la forcer à coups de pied, mais il ne put en venir à bout. Puisque l'enfer, dit Manfred, ne me permet point de satisfaire ma curiosité, je veux employer tous les moyens humains qui me restent pour perpétuer ma race, Isabelle ne m'échappera point.

La Princesse, qui étoit retombée dans la première frayeur du moment qu'elle eut quitté Manfred, descendit précipitamment jusqu'au bas du grand escalier. Elle s'arrêta dans cet endroit, ne sachant ni où aller, ni comment se soustraire à la violence du Prince. Elle favoit que les portes du Château étoient fermées, & que la cour étoit gardée par plusieurs sentinelles. Ira-t-elle trouver Hippolite & lui annoncer la cruelle destinée qui l'attend ? Mais Manfred ne manquera pas de s'y rendre & de se venger de la violence qu'on lui a faite, sans qu'elle : puisse se garantir de ses emportements. Il peut se faire qu'en temporisant, il ait quelque retour sur lui-même, qu'il ait honte de l'injustice de ses démarches, ou que quelque circonstance la favorise, si elle peut cette nuit-là le soustraire à ses infâmes desseins. Mais où se cacher ? Comment échapper aux recherches qu'il ne manquera pas de faire dans le Château ? Comme ces idées lui passoient dans la tête, elle se ressouvint d'un conduit souterrain, qui conduisoit du Château à l'Église de Saint Nicolas. Si elle est assez heureuse pour pouvoir gagner l'Autel avant que Manfred l'ait atteinte, elle est persuadée que le Prince, tout emporté qu'il est, respectera cet asyle, & elle est fermement résolue, si les autres moyens lui manquent, de s'enfermer pour le reste de ses jours avec les saintes Filles, dont le Couvent est contigu à la Cathédrale. Dans cette résolution, elle prit la lampe qui étoit au bas de l'escalier, & gagna le conduit dont on vient de parler.

Le bas du Château étoit distribué de façon qu'elle eut toutes les peines du monde à trouver la porte de la caverne.

Un silence affreux régnoit dans ces régions souterraines, & n'étoit interrompu que par quelques bouffées de vent, qui, faisant mouvoir les portes sur leurs gonds, formoient un écho qui retentissoit d'un bout du labyrinthe à l'autre. Le moindre bruit redouble sa frayeur ; elle entend tout à coup la voix de Manfred, qui ordonne à ses domestiques de la poursuivre. Elle marche aussi doucement que son impatience peut le lui permettre... elle s'arrête de temps en temps, pour écouter si quelqu'un la suit. Elle croit entendre un soupir ; elle frémit, & recule de quelques pas. Un moment après elle entend marcher. Son sang se glace dans ses veines, ne doutant plus que ce ne soit Manfred. Mille idées funestes lui passent dans l'esprit ; elle se repent de sa démarche, & se fait mauvais gré de s'être ainsi exposée dans un lieu où elle ne peut se promettre aucun secours... Une seule réflexion la console, c'est que le bruit ne vient point de l'endroit qu'elle a quitté, & que si Manfred savoit où elle est, il ne manqueroit pas de la suivre. Elle étoit encore dans un des souterrains, & les pas qu'elle a entendus sont trop distincts pour que la personne soit loin. Animée par cette réflexion, & se flattant de trouver un ami dans tout autre que le Prince, elle alloit avancer, lorsqu'elle entendit ouvrir une porte. À peine eut-elle le temps de découvrir à la lueur de sa lampe, la personne qui l'avoit ouverte, que celle-ci rentra précipitamment en apercevant la lumière.

Isabelle que le moindre incident épouvantoit, hésita en elle-même si elle avanceroit ou non. La crainte qu'elle avoit de Manfred lui fit prendre le premier parti, d'autant plus

qu'elle s'étoit aperçue que la perfonne l'évitoit. Cette circonftance l'encouragea, & elle crut que c'étoit tout au plus quelque domeftique du Château. Elle n'avoit point d'ennemi, & sûre de fon innocence, elle fe flatta qu'à moins que les domeftiques du Prince n'euffent un ordre exprès de l'arrêter, ils favoriseroient fa fuite, loin de l'empêcher. Animée par ces réflexions, & jugeant par ce qu'elle avoit obfervé, que l'entrée du fouterrain ne devoit pas être éloignée, elle avança vers la porte qu'on avoit ouverte ; mais malheureusement pour elle, une bouffée de vent éteignit la lampe, & la laiffa dans les ténèbres les plus épaiffes, fans favoir ni où elle étoit, ni où elle alloit.

On ne fauroit exprimer l'horreur de la fiteuation de la Princeffe. Dans l'affreufe folitude où elle fe trouvoit, fon efprit lui rappela toutes les fâcheufes aventures qui lui étoient arrivées ; elle perdit toute efpérance de fe fauver, elle attendoit à tout moment Manfred, & loin de fe croire en sûreté dans le lieu où elle étoit, elle ne favoit fi la perfonne qu'elle avoit vue, ne s'étoit pas cachée dans cet endroit dans le deffein de la furprendre. Peu s'en fallut que ces idées ne la fiflent fuccomber. Elle s'adreffa à tous les Saints du Paradis, & implora leur affiftance. Elle fe crut pendant quelque temps perdue fans reffource. À la fin, elle chercha la porte à tâtons le plus doucement qu'elle put, & l'ayant heureufement trouvée, elle entra en tremblant dans le fouterrain où elle avoit entendu foupirer & marcher. Il faifoit clair de lune, & elle entrevit à la faveur d'un rayon de lumière qui paffoit à travers la voûte, un morceau de terre

ou de maçonnerie, qui paroissoit s'être effondré. Elle avança précipitamment vers l'ouverture ; mais quelle fut sa surprise, lorsqu'elle aperçut un homme collé contre la muraille ?

À cette vue elle jeta un grand cri, ne doutant point que ce ne fût l'ombre de Conrad. La figure s'avança, & lui dit d'un ton humble & fournis : ne craignez point, Madame, je n'ai pas dessein de vous nuire. Isabelle, encouragée par les paroles & le ton de voix de l'inconnu, & réfléchissant que ce pouvoit être le même qui avoit ouvert la porte ; Monsieur, lui dit-elle, qui que vous soyez, ayez pitié d'une infortunée Princesse, qui est sur le bord de l'abyme : aidez-moi à me sauver de ce funeste Château, ou je vais dans peu être malheureuse pour jamais. Hélas ! reprit l'Étranger, en quoi puis-je vous être utile ? Je suis prêt à périr pour vous défendre, mais je ne connois point le Château, & ne fais moi-même comment en sortir... Aidez-moi seulement, reprit, Isabelle, à trouver une trappe qui doit être ici près, c'est le plus grand service que vous puissiez me rendre, car je n'ai pas une minute à perdre. En achevant ces mots, elle fonda le pavé, & pria l'inconnu de voir s'il ne trouveroit pas une plaque de cuivre lisse enchassée dans une pierre. C'est là, lui dit-elle, où est la serrure, & je sai la façon de l'ouvrir. Je suis sauvée, si je la trouve... sinon, hélas ! généreux Inconnu, je crains de vous avoir enveloppé dans mon malheur. Manfred vous soupçonnera d'avoir favorisé ma fuite, & vous sacrifiera à son ressentiment. Je fais très-peu de cas de ma vie, reprit l'inconnu, & je m'estimerai heureux de la perdre, si je puis vous délivrer de sa tyrannie. Généreux

Étranger, lui dit Ifabelle, comment reconnoîtrai-je les obligations que je vous ai ?... Comme elle achevoit de parler, la Lune venant à donner à travers une crevasse de la voûte, leur fît apercevoir la trappe qu'ils cherchoient... La voilà enfin, s'écria Ifabelle toute transportée hors d'elle-même. Elle prit la clef, & toucha le ressort, il s'ouvrit, & ils trouvèrent deffous un anneau de fer. Levez la porte, lui dit la Princesse. L'Inconnu obéit, & ils virent un escalier de pierre qui conduisoit dans une cave extrêmement obscure. Descendons, dit Ifabelle : suivez-moi ; nous ne pouvons nous égarer ; ce souterrain aboutit directement à l'Église de Saint Nicolas : ... mais peut-être, ajouta la Princesse d'un ton modeste, n'avez-vous aucune raison pour quitter le Château, & dans ce cas, je n'ai plus besoin de vos services ; je serai dans quelques minutes à couvert de la rage de Manfred... Apprenez-moi seulement à qui je suis redevable de mon salut. Je ne vous quitterai point, reprit l'Inconnu, que je ne vous aye mise en sûreté ; ne m'attribuez pas, Princesse, plus de générosité que je n'en ai ; quoique vous fassiez mon unique soin... À ces mots l'Étranger fut interrompu par un bruit confus de voix, qui sembloient approcher, & ils ouïrent distinctement ces paroles : laissez là vos Nécromanciens ; je vous dis qu'elle doit être dans le Château ; je la trouverai en dépit de tous les enchanteurs. Ah Ciel ! s'écria Ifabelle, c'est la voix de Manfred ! hâtez-vous, ou nous sommes perdus ; fermez la trappe sur vous. En disant ces mots, elle descendit précipitamment l'escalier, & comme l'Inconnu se hâtoit de la suivre, la porte lui échappa des mains, & le ressort se referma. Ce fut en vain

qu'il essaya de l'ouvrir, il ignoroit la manière dont Isabelle s'y étoit prise, & d'ailleurs on ne lui donna pas le temps de le faire. Manfred accourut au bruit qu'avoit fait la porte en tombant ; il étoit précédé de plusieurs domestiques qui portaient des flambeaux. C'est sûrement Isabelle, s'écria-t-il avant que d'entrer dans le souterrain ; elle s'est enfuie par ce conduit, mais elle ne sauroit être fort loin... Mais quelle fut la surprise du Prince, lorsqu'au lieu d'Isabelle, il découvrit à la lueur des flambeaux le jeune Payfan, qu'il croyoit enfermé sous le Casque fatal ! Traître ! lui dit Manfred, comment es-tu venu ici ? Je te croyois dans la cour en proie aux souffrances que tes crimes t'ont attirées. Je ne suis point traître, reprit le jeune Payfan, & je ne suis point responsable de votre façon de penser. Coquin, présomptueux, s'écria Manfred, comment oses-tu provoquer ma colère ? Dis-moi, comment t'es-tu sauvé de dessous le Casque ? Tu as sans doute corrompu mes Gardes, & leur vie me répondra de toi. Ma pauvreté, reprit le jeune homme sans s'émouvoir, suffira pour les disculper. Quoique ministres de ta tyrannie, ils ne laissent pas de t'être fidèles, & je n'en veux d'autre preuve que l'empressement avec lequel ils ont exécuté tes ordres injustes. Tu braves ma vengeance, lui dit le Prince, mais je saurai bien te faire avouer la vérité à force de tourmens. Qui sont tes complices ? Le voilà, lui dit le jeune homme en riant, & lui montrant la voûte. Là-dessus Manfred ordonna à ses domestiques de lever leurs flambeaux, & il s'aperçut que le Casque avoit enfoncé le pavé de la cour, lorsqu'on le laissa tomber sur le Payfan, & percé la voûte d'outre en outre, & ce fut effectivement par là que le Payfan se sauva,

quelques minutes avant que de rencontrer Ifabelle. Est-ce là l'endroit par où tu t'es sauvé ? lui dit Manfred. Le même, répondit le jeune homme. Mais quel est le bruit que j'ai entendu en entrant ? ajouta Manfred. Celui d'une porte qui s'est fermée ; & je l'ai entendu aussi bien que vous. Quelle porte ? reprit Manfred d'un ton précipité. Je ne connais point votre Château, lui dit le jeune Payfan ; voici la première fois que j'y entre, & le seul endroit où j'aye jamais été. Je te dis (il vouloit savoir si le jeune homme avoit découvert la trappe) que c'est ici que j'ai entendu le bruit : mes domestiques l'ont pareillement entendu. C'est sûrement la trappe, Monseigneur, répondit officieusement un des domestiques, & c'est par là qu'il vouloit se sauver. Tais-toi, butor, lui dit le Prince, s'il avoit voulu se sauver, auroit-il pris ce chemin ? Je veux savoir de sa propre bouche quelle est la cause du bruit que j'ai entendu. Dis-moi la vérité, ta vie en dépend. La vérité m'est infiniment plus chère que ma vie, reprit le Payfan, & je serois marri de la racheter au prix d'un mensonge. Dis-moi donc, jeune Philosophe, reprit Manfred d'un ton de mépris, dis-moi d'où vient le bruit que j'ai entendu ? Demandez-moi ce que je sai, répondit le Payfan, & faites-moi mourir sur le champ, si vous trouvez que je vous mente. Manfred s'impatientant de la fermeté & de l'indifférence du jeune homme ; dis-moi donc, homme véridique, n'est-ce pas la trappe que j'ai entendu ? Elle-même, reprit le jeune homme. La trappe, dit le Prince ? & comment as-tu su qu'il y en avoit une dans cet endroit ? J'ai apperçu la plaque de cuivre à la faveur de la Lune. Mais qui t'a dit qu'il y avoit une serrure ? qui est-ce qui t'a appris à

l'ouvrir ? La Providence qui m'a retiré de dessous le Casque, m'a montré comment il falloit s'y prendre pour ouvrir le ressort. Elle t'auroit rendu un meilleur service, lui dit Manfred, si elle t'avoit mis à couvert de mon ressentiment : après t'avoir montré le secret de la serrure, elle t'a abandonné comme un insensé, voyant que tu ne savois pas profiter de ses faveurs. Pourquoi ne t'es-tu pas enfui ? Pourquoi as-tu fermé la trappe avant que de descendre dans le souterrain ? Comment pouvois-je savoir, lui dit le Payfan, que ces escaliers conduisoient à une issue, puisque je ne connois point votre Château ? Mais pourquoi perdre le temps à éluder vos questions ? Dans quelque'endroit que cet escalier conduise, j'aurois peut-être tenté de me sauver... Je ne pouvois être plus mal que je suis ; mais la vérité est, que j'ai laissé tomber la trappe, & vous êtes arrivé dans l'instant... Je vous ai donné l'allarme... Que m'importe d'être arrêté une minute plutôt ou plus tard ? Tu paroissais bien résolu pour ton âge, lui dit Manfred... Je crains bien que tu ne te moques de moi. Tu ne m'a pas encore dit comment tu t'y es pris pour ouvrir la trappe ? Je vais vous le montrer, Monseigneur, reprit le Payfan ; & là-dessus, prenant une pierre qui étoit tombée de la voûte, il se coucha sur la trappe, & frappa sur la plaque le plus fort qu'il put, pour donner le temps à la Princesse de se sauver. Manfred fut touché de la présence d'esprit & de la franchise du jeune homme. Il se sentit même quelque penchant à lui pardonner, d'autant plus qu'il n'avoit commis aucun crime. Manfred n'étoit point du nombre de ces tyrans sauvages & inhumains, qui se font un jeu de leur cruauté : il étoit né

humain, mais les circonstances de la fortune avoient aigri son humeur, & ses vertus reprenoient toujours le dessus, lorsque la raison n'étoit point aveuglée par les passions.

Pendant que le Prince étoit ainsi en suspens, on entendit tout à coup à l'autre extrémité du souterrain un mélange confus de plusieurs voix. À mesure que le bruit s'approchoit, il distingua la voix de quelques-uns de ses domestiques, qu'il avoit dispersés dans le Château pour chercher Isabelle, lesquels crioient : où est Monseigneur ? où est le Prince ? Me voici, répondit Manfred ; avez-vous trouvé la Princesse ? Le premier venu répliqua : ah ! Monseigneur, que je suis aise de vous avoir trouvé ! De m'avoir trouvé ? lui dit Manfred. Avez-vous trouvé la Princesse ? Nous croyons l'avoir trouvée, Monseigneur, reprit le domestique, en le regardant d'un œil effaré... mais... mais. Qu'y a-t-il ? s'écria le Prince ; s'est-elle sauvée ?... Jacques & moi, Monseigneur... Oui, moi & Jacques, reprit le second, encore plus consterné que le premier... Parlez l'un après l'autre, leur dit Manfred, où est la Princesse ? Nous l'ignorons, répondirent-ils tous deux à la fois ; mais nous sommes effrayés au-delà de ce que nous pouvons vous dire... Je le crois, butors, leur dit Manfred ; mais qui est-ce qui vous a ainsi effrayés ? Ah ! Monseigneur, dit Jacques, Diego a eu une vision effrayante... votre Altesse aura de la peine à nous croire... Quelle nouvelle absurdité est celle-ci ? s'écria Manfred. Répondez-moi, sinon je jure par le Ciel... Pourquoi, Monseigneur, s'il plaît à votre Altesse de m'écouter. Diego & moi... Oui moi & Jacques,

reprit son camarade... Ne vous ai-je pas défendu de parler tous deux à la fois ? leur dit le Prince. Vous, Jacques, répondez-moi ; car votre camarade paroît avoir l'esprit plus égaré que vous. De quoi s'agit-il ? Monseigneur, dit Jacques, s'il plaît à votre Altesse de m'écouter : Diego & moi, conformément aux ordres de votre Altesse, avons été chercher la jeune Princesse : mais craignant de rencontrer l'esprit de notre jeune Maître, le fils de votre Altesse, Dieu veuille avoir son ame en paix, lequel n'a point été enterré en terre sainte. Sots, s'écria Manfred, tout transporté de colère, c'est donc un esprit que vous avez vu ? Oh ! pire, pire que cela, s'écria Diego : j'aimerois mieux avoir vu mille esprits... Dieu me donne patience, reprit Manfred, ces lourdauds m'affomment... Retirez-vous, Diego. Et toi, Jacques, dis-moi, es-tu dans ton bon sens ? Rêves-tu ? Tu m'as toujours paru assez sensé ; cet autre sot t'a-t-il aussi effrayé ? Parle, qu'as-tu vu ? Pourquoi, Monseigneur, reprit Jacques en tremblant, j'allois dire à votre Altesse, que depuis l'accident qui est arrivé à mon jeune Seigneur, à qui Dieu fasse paix, aucun de vos fidèles serviteurs, nous sommes tels, bien que pauvres, aucun de nous, dis-je, n'ose sortir du Château, à moins qu'il ne soit accompagné : si bien que Diego & moi, croyant que la jeune Princesse pouvoit être dans la grande galerie, nous avons été l'y chercher, pour l'avertir que votre Altesse avoit quelque chose à lui communiquer... Ô étourdis ! s'écria Manfred : & dans cet intervalle elle s'est enfuie, parce que vous avez peur des esprits... Ne fais-tu pas, maraud, qu'elle m'a laissé dans la galerie, & que je ne fais que d'en sortir. Cela n'empêche pas

qu'elle ne puisse y être, reprit Jacques, mais j'aimerois mieux que le Diable m'emportât, plutôt que d'y retourner... Pauvre Diego ! je ne crois pas qu'il la retrouve jamais ! Retrouver quoi ? reprit Manfred ; ne saurai-je point qu'est-ce qui a épouvanté ces marauds ?... Mais je perds mon temps... Suivez-moi, coquins, je veux voir si elle n'est point dans la galerie... Pour l'amour de Dieu, Monseigneur, s'écria Jacques, n'allez point dans la galerie. Je crois que Satan en personne est dans la chambre qui est auprès... Manfred, qui jusqu'alors avoit regardé la frayeur de ses domestiques comme une terreur panique, fut frappé de cette nouvelle circonstance. Il se rappela l'apparition du portrait, & la manière brusque dont on avoit fermé la porte qui étoit à l'extrémité de la galerie... Il commença à balbutier, & demanda d'un œil effrayé qui étoit dans la grande chambre ? Monseigneur, lui dit Jacques, lorsque Diego & moi avons été dans la galerie, il y est entré le premier, disant qu'il avoit plus de courage que moi ; lors, dis-je, que nous avons été dans la galerie, nous n'y avons trouvé personne. Nous avons visité derrière les bancs & les chaises, & nous n'avons trouvé personne... Tous les portraits étoient-ils en place ? lui dit Manfred. Oui, Monseigneur, répondit Jacques, mais nous n'avons point songé à regarder derrière... Voilà qui va bien, reprit Manfred, continuez. Étant arrivés à la porte de la Chambre, lui dit Jacques, nous l'avons trouvée fermée... Et ne savez-vous pas l'ouvrir ? reprit Manfred. Oh ! oui, Monseigneur, & plutôt au Ciel que nous ne l'eussions pas fait. Ce n'est pas moi qui l'ait ouverte, c'est Diego ; il s'opiniâtra à vouloir y entrer,

quoique je lui conseillasse de n'en rien faire... Au Diable si j'ouvre jamais une porte qui se referme d'elle-même. Laissons le badinage à part, lui dit Manfred en tressaillant, & dites-moi ce que vous avez vu dans la grande chambre après avoir ouvert la porte... Moi, Monseigneur, reprit Jacques, je n'ai rien vu ; j'étais derrière Diego... mais j'ai entendu le bruit... Jacques, dit Manfred, d'un ton de voix pathétique, je te conjure par les âmes de mes ancêtres, de me dire ce que tu as vu & ce que tu as entendu ? C'est Diego qui l'a vu, Monseigneur, & non pas moi, reprit Jacques ; j'ai seulement entendu le bruit. Diego n'a pas plutôt eu ouvert la porte, qu'il s'est enfui, en criant de toute la force... je me suis enfui aussi, en m'écriant : est-ce le Fantôme, le Fantôme ? Non, non, m'a dit Diego, je crois que c'est un Géant... il est armé de pied en cap. J'ai vu son pied & une partie de la jambe, & elle m'a paru aussi grosse que le Cafque qui est là bas dans la cour. Comme il achevoit ces mots, Monseigneur, nous avons oui le bruit de ses armes, comme si le Géant se fût levé ; car Diego m'a dit depuis qu'il le croyoit couché sur le plancher. Nous n'étions pas encore au bout de la galerie, que nous avons entendu fermer la porte de la chambre, mais nous n'avons osé regarder si le Géant nous suivoit ou non... Je crois, à présent que j'y pense, que s'il l'eût fait, nous l'aurions entendu... Mais pour l'amour du Ciel, Monseigneur... envoyez chercher l'Aumônier, pour qu'il exorcise le Château, car il est sûrement enchanté. Nous vous en prions, Monseigneur, s'écrièrent tous les domestiques à la fois, autrement nous serons obligés de quitter le service de votre Altesse. Taifez-

vous, radoteurs, leur dit Manfred, & suivez-moi, je veux aller voir moi-même ce que c'est. Nous, Monseigneur, s'écrièrent-ils, nous ne voudrions point aller dans la galerie pour tous les revenus de votre Altesse. Le jeune Payfan, qui avoit jusqu'alors gardé le silence, prit la parole. Votre Altesse veut-elle me permettre de tenter cette aventure ? Ma vie n'importe à personne : je ne crains point les mauvais Anges, & je ne fâche pas avoir jamais offensé les bons. Votre conduite passe mon attente, lui répondit Manfred, en le regardant d'un air de surprise & d'admiration... J'aurai soin de récompenser votre bravoure... Mais pour le présent, ajouta-t-il en soupirant, je me trouve dans de telles circonstances, que je ne puis m'en rapporter qu'à moi-même... Je vous permets cependant de m'accompagner.

Manfred, au sortir de la galerie, où Isabelle l'avoit quitté, se rendit en droiture à l'appartement de sa femme, croyant l'y trouver. Hippolite l'ayant reconnu à sa marche, se leva précipitamment pour l'aller embrasser, d'autant plus qu'elle ne l'avoit pas vu depuis la mort de son fils : mais il la repoussa rudement, en lui disant, où est Isabelle ? Isabelle ! Monseigneur, reprit Hippolite toute étonnée. Oui, Isabelle, lui dit Manfred, d'un ton impérieux, je veux avoir Isabelle. Mathilde, qui s'aperçut de l'impression que son procédé avoit fait sur sa mère, lui répondit : Monseigneur, nous ne l'avons pas revue depuis le jour que votre Altesse l'a envoyée chercher. Dites-moi où elle est, repartit le Prince, je ne vous demande point où elle a été. Monseigneur, lui dit Hippolite, votre fille vous dit vrai : Isabelle nous a quittés

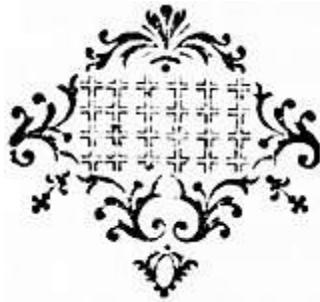
par vos ordres, & nous ne l'avons pas revue depuis ;...
Tranquillisez-vous, Monseigneur, & allez-vous reposer. Ce funeste accident vous a mis hors de vous-même ? Isabelle se rendra demain matin à vos ordres. Vous savez donc où elle est ? s'écria Manfred : dites-le moi, car je n'ai pas un moment à perdre ; & vous, Madame, dit-il à la femme, donnez ordre à votre Chapelain de venir me joindre. Je crois, lui dit Hippolite sans s'émouvoir, qu'Isabelle est rentrée dans la Chambre : elle n'a pas coutume de veiller si tard. Monseigneur, continua-t-elle, dites-moi qu'est-ce qui vous trouble ? Isabelle vous a-t-elle offensé ? Trêve de questions, reprit Manfred, dites-moi où elle est. Mathilde ira l'appeler, lui dit la Princesse... Reposez-vous, Monseigneur, & faites usage de cette grandeur d'âme qui vous est naturelle... Quoi donc, reprit Manfred, êtes-vous si jalouse d'Isabelle, que vous vouliez vous trouver présente à notre entrevue ? Justes Dieux ! dit Hippolite, qu'est-ce que veut dire votre Altesse ? Vous le saurez dans quelques minutes, lui répondit ce Prince cruel. Faites appeler votre Chapelain, & attendez ici mes ordres. En achevant ces mots, il sortit pour aller chercher Isabelle, laissant les Princeses dans un étonnement qu'il est impossible d'exprimer.

Manfred sortit du souterrain où nous l'avons laissé, accompagné du Payfan & de quelques domestiques qu'il avoit obligés à le suivre. Il monta à la galerie tout d'une traite, & trouva à la porte Hippolite & son Chapelain. Diego, après avoir quitté Manfred, fut rendre compte à Hippolite de ce qu'il avoit vu. Cette vertueuse Princesse

n'ajouta pas plus de foi que Manfred au récit de son domestique, & regarda ce qu'il lui dit de la vision qu'il avoit eue, comme l'effet d'un cerveau troublé. Cependant, comme elle ne vouloit point exposer son mari à une nouvelle épreuve, & qu'elle s'étoit fait une habitude du chagrin, à force d'en avoir eu, elle résolut de se sacrifier la première, au cas que le destin eut fixé cette heure pour leur destruction. Elle renvoya Mathilde, malgré les instantes prières qu'elle lui fit de lui permettre de l'accompagner, & sans autre compagnie que celle de son Chapelain, elle fut rejoindre son mari avec un peu plus de sérénité dans l'âme qu'elle n'en avoit quelques heures auparavant, & l'assura que ce qu'on lui avoit dit de la jambe & du pied du Géant, n'étoit qu'une fable, & qu'elle n'avoit d'autre fondement que la poltronnerie de ses domestiques, qu'elle avoit visité la chambre avec son Chapelain, & qu'elle avoit trouvé toutes choses dans le même état qu'il les avoit laissées.

Quoique Manfred ne fût pas aussi persuadé que sa femme que la vision n'étoit l'ouvrage de l'imagination de ses domestiques, il ne laissa pas de revenir un peu de l'agitation dans laquelle tant d'événemens extraordinaires l'avoient jetté. Il rougit des mauvais traitemens dont il avoit usé envers une Princesse, qui ne répondoit aux injures qu'il lui faisoit, que par de nouvelles marques d'obéissance & de tendresse : l'amour reprit son empire sur son cœur ; mais également honteux des remords qu'il éprouvoit à l'occasion d'une personne contre laquelle il méditoit intérieurement un

outrage encore plus sanglant, il s'efforça de réprimer les sentimens de compassion qui commençoient à s'élever dans son cœur ; il éteignit jusqu'aux moindres restes de pitié qui pouvoient y être demeurés, & passa tout-à-coup à la perfidie la plus infâme que jamais homme ait commise. Assuré de la soumission d'Hippolite, il se flatta que non-seulement elle consentiroit à son divorce mais qu'elle engageroit même Isabelle à l'épouser, & il ne s'occupa plus que du soin de la trouver. Il fit garder étroitement toutes les avenues du Château, & défendit à ses domestiques, sous peine de la vie, de laisser entrer personne. Il enferma le Payfan, qui lui avoit parlé d'une manière si ferme, dans une petite chambre qui donnoit sur l'escalier, où il n'y avoit qu'un méchant lit de veille, mit la clef dans sa poche, & lui dit qu'il lui donneroit de ses nouvelles le lendemain matin. Il renvoya les domestiques, & après avoir fait un signe de tête d'assez mauvaise grâce à Hippolite, il se retira dans sa chambre.



CHAPITRE II

MATHILDE, qui s'étoit retirée dans son appartement par ordre d'Hippolyte, avoit l'esprit si agité, qu'elle ne put fermer l'œil de toute la nuit. La catastrophe de son frère l'avoit vivement affectée. Elle étoit surprise de ne pas voir Isabelle ; le discours de son père, joint aux menaces qu'il avoit faites à la Princesse sa femme & à l'emportement de sa conduite, lui causoit les plus vives allarmes. Elle attendoit impatiemment le retour de Blanche, qu'elle avoit envoyée pour savoir des nouvelles d'Isabelle. Elle revint enfin, & dit à la Maîtresse qu'on ne l'avoit point trouvée. Elle lui raconta l'aventure du jeune Payfan, qu'on avoit trouvé dans le souterrain ; elle y joignit plusieurs circonstances qu'elle avoit apprises des domestiques, & insista principalement sur la jambe & le pied du Géant qu'on avoit vu dans la chambre attenante à la galerie. Cette dernière circonstance l'avoit si fort effrayée, qu'elle fut transportée de joie lorsque Mathilde lui dit qu'elle ne se coucheroit point, & qu'elle attendront le réveil de la Princesse.

La jeune Princesse forma mille conjectures sur la fuite d'Isabelle, & sur les menaces que Manfred avoit faites à sa

mère. Mais quel besoin si pressant peut-il avoir du Chapelain ? dit Mathilde. A-t-il dessein de faire enterrer secrètement mon frère dans la Chapelle ? Oh ! Madame, dit Blanche, je devine ce que c'est. Comme vous êtes son unique héritière, il meurt d'impatience de vous marier : il a toujours eu envie d'avoir des fils, & à leur défaut, il veut se procurer des petits-fils. Je compte, Madame, vous voir mariée dans peu ; mais j'espère que vous ne renverrez point votre fidelle Blanche, & que maintenant que vous voilà grande Princesse, vous ne donnerez point la préférence à Donna Rosara. Ma pauvre Blanche, lui dit Mathilde, il faut avouer que tu es fertile en conjectures ! Moi une grande Princesse ! Qu'as-tu vu dans la conduite de Manfred depuis la mort de mon frère, qui me promette plus de tendresse de sa part qu'il n'en a eu jusqu'ici ? Non, Blanche, il ne m'a jamais aimée... Mais il est mon père, & il ne me convient pas de me plaindre. Mais ce qui me console est, que le Ciel me dédommage de sa dureté, par la tendresse que ma mère a pour moi... Oh qu'elle m'est chère ! Oui, Blanche, c'est par rapport à elle que je gémiss de la dureté de Manfred. Je la supporte avec patience tant qu'elle n'a que moi pour objet ; mais je ne puis voir sans douleur celle dont il use envers ma mère. Madame, reprit Blanche, tous les maris en usent ainsi avec leurs femmes lorsqu'ils en sont las... Et cependant, lui dit Mathilde, vous me félicitez de ce que mon père veut disposer de moi. Qu'il en soit ce qui pourra, je serai ravie de vous voir grande Dame, plutôt que dans un Couvent, où vous seriez déjà, si vous en étiez la maîtresse, & si Madame votre mère, qui fait qu'il vaut mieux avoir un mauvais mari

que de n'en avoir point du tout, ne vous en empêchoit... Bon Dieu ! quel bruit entends-je ! Pardonnez-moi Saint Nicolas ! j'ai voulu badiner. C'est le vent, reprit Mathilde, qui souffle dans les créneaux de la tour : vous l'avez déjà oui mille fois. Cela est vrai, dit Blanche, & il n'y a pas de mal non plus dans ce que je dis : ce n'est point un péché que de songer au mariage... Si bien donc, Madame, continua-t-elle, que si Monseigneur Manfred vous offroit pour époux un Prince jeune, beau & bien fait, vous auriez assez peu de politesse pour lui dire que vous aimez mieux être Religieuse. Je ne crains point que cela arrive, lui dit Mathilde : tu fais combien de partis il a rejeté... Et vous l'en remerciez, Madame, comme une fille obéissante & soumise, n'est-ce pas ?... Mais venez ici, Madame ; supposons pour un moment que demain matin il vous fasse appeler dans la grande Salle du Conseil, & que là vous trouviez à la droite un jeune Prince aimable, avec de grands yeux noirs, un front blanc & uni, des cheveux frisés & noirs comme du jais, en un mot, Madame, un jeune héros parfaitement ressemblant au portrait du bon Alphonse qui est dans la galerie, & que vous preniez tant de plaisir à regarder pendant des heures entières... Ne badinez point de ce portrait, lui dit Mathilde en soupirant : je sens que j'ai pour lui une vénération extraordinaire... mais je ne suis point amoureuse d'un tableau. Le caractère de ce Prince vertueux, le respect que ma mère m'a inspiré pour sa mémoire, les oraisons qu'elle m'a ordonné de réciter, je ne sai pourquoi, sur son tombeau, tout me persuade que ma destinée est liée avec quelque chose qui lui appartient. Bon Dieu ! Madame, reprit

Blanche, comment cela pourroit-il être ? J'ai toujours oui dire que votre maison n'est point alliée à la sienne ; & je ne puis concevoir pourquoi la Princesse vous envoie matin & soir prier sur son tombeau : je n'ai jamais vu son nom dans l'Almanach ; que ne vous adressez-vous plutôt à Saint Nicolas ? c'est lui que j'invoque pour avoir un mari. Peut-être mon cœur seroit-il moins touché, lui dit Mathilde, si ma mère m'en disoit la raison : mais c'est le silence qu'elle garde là-dessus qui m'inspire ce... je ne sais comment l'appeler. Comme elle n'agit jamais par caprice, je suis persuadée qu'il y a quelque mystère en cela... Oui, j'en suis sûre. Dans l'accablement où la jeta la mort de mon frère, elle lâcha quelques paroles qui me l'ont donné à entendre... Ah ! ma chère Madame, s'écria Blanche, daignez m'en faire part... Je n'en ferai rien, lui dit Mathilde ; lorsqu'une mère laisse échapper une parole par mégarde, il ne convient point à une fille de la divulguer. Quoi ! fut-elle fâchée de ce qu'elle avoit dit, reprit Blanche... vous pouvez me le confier, Madame... Je puis, lui dit Mathilde, vous confier mes petits secrets, mais il ne me convient point de vous faire part de ceux de ma mère : une fille ne doit faire usage de ses yeux & de ses oreilles qu'autant que cela plaît à ses parens. Vous êtes née, Madame, pour être une Sainte, & c'est en vain que je voudrois m'opposer à votre vocation. Je vois que vous finirez vos jours dans un Couvent. Isabelle est beaucoup moins réservée que vous. Elle m'entretient toujours de jeunes gens, & il n'est jamais arrivé quelque Cavalier au château, qu'elle ne m'ait avoué qu'elle souhaitoit que votre frère Conrad lui ressemblât. Parlez avec

plus de respect de mon frère, lui dit la Princesse. Isabelle aime à badiner, mais son âme est aussi pure que la vertu même. Elle vous connoît pour une babillarde, & peut-être qu'elle se prête à votre humeur pour dissiper sa mélancolie, & égayer la solitude dans laquelle mon père nous tient... Sainte Vierge ! s'écria Blanche, en tressaillant ? le voilà encore !... Ma chère Madame, n'entendez-vous rien ? Ce Château est sûrement enchanté !... Paix, lui dit Mathilde, écoutons, il me semble entendre une voix... peut-être n'est-ce qu'une idée ; vous m'avez inspiré vos frayeurs. Oui, Madame, reprit Blanche, les larmes aux yeux, j'entends sûrement une voix. Quelqu'un couche-t-il dans la chambre au-dessous ? lui demanda la Princesse. Personne n'ose plus y coucher, lui dit Blanche, depuis que l'Astrologue qui étoit chargé de l'éducation de votre frère s'est noyé : je suis sûre, Madame, que son esprit & celui du jeune Prince sont tous deux dans cette chambre... Pour l'amour de Dieu, allons-nous-en dans l'appartement de votre mère. Ne bougez point, lui dit Mathilde ; si ce sont des esprits en souffrance, nous pouvons calmer leurs peines en les questionnant. Ils ne sauroient avoir dessein de nous nuire, puisque nous ne les avons jamais offensés... Et s'ils veulent le faire, nous ne serons pas plus en sûreté dans une chambre que dans l'autre. Donnez-moi mon Chapelet ; après que nous aurons prié Dieu, nous les questionnerons. Ah ! ma chère Princesse, s'écria Blanche, je ne voudrois point parler à un esprit pour toutes choses au monde. Comme elle achevoit ces mots, elles entendirent ouvrir la fenêtre de la petite chambre qui étoit au-dessous de celle de Mathilde. Elles prêtèrent

l'oreille, & au bout de quelques minutes, elles crurent ouïr quelqu'un qui chantoit, mais sans pouvoir distinguer les paroles. Ce ne sauroit être un Esprit malin, lui dit Mathilde tout bas ; c'est sûrement quelqu'un de la maison... Ouvrons la fenêtre, nous reconnoîtrons sûrement la voix. Je n'oserois, Madame, lui dit Blanche. Que vous êtes folle ! reprit Mathilde, en ouvrant la fenêtre elle-même. La personne qui étoit dessous ayant entendu le bruit que la Princesse avoit fait, se tut. Y a-t-il quelqu'un là-bas ? lui cria la Princesse : parlez. Oui, répondit une voix inconnue. Qui est-ce ? lui dit Mathilde. Un Étranger, répondit la voix. Quel Étranger, dit-elle ; & comment êtes-vous venu ici à une heure aussi indue, lorsque toutes les portes du Château sont fermées ? Je ne suis point ici volontairement, répondit la voix... Je vous demande pardon, Madame, d'avoir troublé votre repos. Je n'ai pas cru qu'on m'entendît... Ne pouvant dormir, je me suis levé, & j'attends le jour avec impatience, pour qu'on me renvoie de ce Château. Tes paroles & tes accens, lui dit Mathilde, me touchent jusqu'au fond de l'ame : si tu es malheureux, je te plains : si c'est la pauvreté qui t'afflige, dis-le-moi, je te recommanderai à la Princesse ; elle s'intéresse au sort des malheureux, & elle te soulagera sûrement. Je suis effectivement malheureux, reprit l'Étranger, & je n'ai jamais connu les richesses ; mais je ne me plains point de mon sort : je suis jeune & vigoureux, & ne rougis point de travailler pour vivre... Ne croyez cependant pas que je sois orgueilleux, ni que je méprise vos offres généreuses ; je me souviendrai de vous dans mes oraisons, & prierai le Ciel qu'il veuille vous combler, de

même que votre Maitresse, de ses plus précieuses faveurs... Si je soupire, Madame, c'est pour d'autres, & non pour moi. Je fais maintenant de quoi il s'agit, dit Blanche à la Maîtresse. C'est sûrement le jeune Payfan, & je suis persuadée qu'il est amoureux. Voilà une aventure charmante ; tâchons, je vous prie, de découvrir ce qui en est. Il ne vous connoît point, & il vous prend pour une des Dames d'honneur d'Hippolite. N'êtes-vous pas honteuse, Blanche ? reprit la Princesse. Quel droit avons-nous sur les secrets de ce jeune homme ? Il paroît vertueux & sincère, & il nous dit qu'il est malheureux : ces circonstances nous autorisent-elles à nous jouer de lui, & à vouloir qu'il nous confie ses secrets ? Bon Dieu ! Madame, lui dit Blanche, que vous vous connoissez peu en amour ! Les amans n'ont pas de plus grand plaisir que de s'entretenir de leurs maîtresses. Vous voulez donc que je sois la confidente d'un Payfan ? lui dit la Princesse. Eh bien ! reprit Blanche, laissez-moi lui parler. Je suis, il est vrai, votre Dame d'honneur, mais je ne l'ai pas toujours été ; & d'ailleurs si l'amour égale tous les rangs, il les élève aussi quelquefois... Tais-toi, simple que tu es, lui dit la Princesse. S'enfuit-il de ce qu'il est malheureux, qu'il soit amoureux ? Souviens-toi de ce qui vient de nous arriver, & dis-moi si l'amour est le seul qui cause des malheurs ? Étranger, reprit la Princesse, si vos malheurs ne sont point occasionnés par votre propre faute, & que la Princesse Hippolite puisse y remédier, je vous assure de sa protection. Lorsque vous serez sorti du Château, rendez-vous au Couvent qui est attenant à l'Église de Saint Nicolas, demandez le Père Jérôme, & racontez-lui

voire histoire : il ne manquera pas d'en faire part à la Princesse, qui est la mère de tous les pauvres. Adieu : il ne convient pas que je m'entretienne plus longtemps avec un homme à une heure aussi indue... Puissent tous les Saints vous garder, ma gracieuse Dame, reprit le Payfan... Si cependant un pauvre & un malheureux Étranger oseroit vous demander une minute de plus d'audience, seroit-il assez heureux pour l'obtenir ? La fenêtre n'est point encore fermée ; oserai-je vous demander cette grâce ? Dites promptement ce que vous avez à me dire, reprit Mathilde ; le jour avance à grands pas : si les Laboureurs, qui vont aux champs nous apercevoient... Qu'avez-vous à me dire ?... Je ne sais comment... je ne sais si j'oserai... dit le jeune Étranger d'une voix tremblante... Cependant l'humanité avec laquelle vous m'avez parlé m'enhardit, Madame. Puis-je me confier à vous ?... Ciel ! s'écria Mathilde, que veux-tu dire ? Quelle confiance as-tu à me faire ? Parle hardiment, si ton secret est de nature à pouvoir être confié à une personne vertueuse... Je voudrois savoir, reprit le Payfan, s'il est vrai, ainsi que les domestiques me l'ont dit, que la Princesse se soit absentée du Château ? Que t'importe de le savoir ? lui dit Mathilde. Tes premières paroles m'annonçoient un homme sensé & judicieux. Es-tu venu ici pour épier les secrets de Manfred ? Adieu. Je me suis trompée sur ton sujet, & en disant ces mots elle ferma brusquement la fenêtre, sans donner au Payfan le temps de lui répondre. J'aurois beaucoup mieux fait, dit la Princesse à Blanche, d'un ton un peu fâché, de t'avoir laissé parler au Payfan : il me paroît aussi curieux que toi. Il ne me convient

pas de disputer avec Votre Altesse, reprit Blanche, mais peut-être l'aurois-je questionné un peu mieux que vous ne l'avez fait. Je n'en doute point, lui dit Mathilde, car je connois votre prudence : mais pourriez-vous me dire ce que vous lui auriez demandé ? Un simple spectateur voit souvent plus clair au jeu que ceux qui jouent, reprit Blanche. Votre Altesse croit-elle que la question que lui a faite le Payfan au sujet d'Isabelle, parte purement d'un esprit de curiosité ? Non, non, Madame ; il y a là-dedans quelque mystère que vous ne comprenez point, malgré toute votre sagacité. Lopez m'a dit que tous les domestiques sont persuadés que ce jeune homme a favorisé la fuite d'Isabelle... Vous savez aussi bien que moi qu'elle ne s'est jamais beaucoup soucié du Prince votre frère... Il est tué précisément dans la minute qu'il devoit l'épouser... Je n'accuse personne. Un Casque tombe de la Lune... Soit : du moins le Prince votre père le dit ; mais Lopez & tous les camarades prétendent que ce jeune homme est un Magicien, & que c'est lui qui l'a volé sur le tombeau d'Alphonse... Auras-tu bientôt fini tes impertinences ? lui dit Mathilde. Comme il vous plaira, Madame, reprit Blanche... Mais c'est une chose assez particulière qu'Isabelle ait disparu le même jour, & qu'on ait trouvé ce jeune Sorcier à l'entrée de la trappe... Je n'accuse personne... mais je soupçonne quelque mystère dans la mort du jeune Prince. Garde-toi bien, par l'obéissance que tu me dois, lui dit Mathilde ? d'avoir le moindre soupçon sur la chasteté d'Isabelle... Chaste ou non, reprit Blanche, elle s'en est allée... Et voilà un Étranger que personne ne connoît : vous l'interrogez vous-même : il vous dit qu'il est amoureux

ou malheureux, c'est la même chose... Bien plus, il avoue qu'il est malheureux pour autrui : or quelqu'un peut-il être malheureux pour un autre, à moins qu'il ne l'aime ? La dernière chose qu'il demande, le pauvre homme, est si Isabelle est dans le Château ou non... Je crois effectivement, reprit Mathilde, que tes réflexions sont bien fondées... La fuite d'Isabelle m'étonne : la curiosité de cet Étranger a quelque chose de singulier... Cependant Isabelle ne s'est jamais cachée de moi, elle m'a fait part de toutes les pensées... Elle vous l'a dit ainsi, reprit Blanche, pour savoir ce que vous aviez dans le cœur... mais qui fait, Madame, si cet Étranger n'est pas quelque Prince déguisé ? Permettez que j'ouvre la fenêtre, & que je lui fasse quelques questions. Non, lui dit Mathilde, je veux lui demander s'il connoît Isabelle : il ne mérite pas que je m'entretienne plus longtemps avec lui. Elle alloît ouvrir la fenêtre, lorsqu'elles entendirent sonner à la poterne du Château, qui étoit à main droite de la tour où couchoit Mathilde, ce qui empêcha la Princesse de renouer conversation avec l'Étranger.

Après quelques momens de silence : je suis persuadée, dit-elle à Blanche, que quel qu'ait été le motif de la fuite d'Isabelle, il n'est pas indigne d'elle. Si cet Étranger y a donné la main, elle doit être contente de sa fidélité & de ses services. N'avez-vous pas remarqué comme moi, Blanche, que tous les discours respirent un air de piété. Ils ne sont point d'un Payfan, mais d'un homme bien né. Je vous ai dit, Madame, reprit Blanche, que c'est sûrement un Prince déguisé... Mais, dit Mathilde, s'il a favorisé la fuite,

pourquoi ne l'a-t-il point suivie ? pourquoi, s'expose-t-il sans nécessité, & d'une manière si imprudente au ressentiment de mon père ? Quant à cela, Madame, puisqu'il a trouvé le secret de se sauver de dessous le Casque, il saura sûrement se soustraire à la colère de votre père. Je ne doute point qu'il n'ait quelque talisman sur lui... Vous trouvez de la magie par-tout, lui dit Mathilde... Mais un homme qui a commerce avec les Esprits infernaux, n'a pas coutume de faire usage de ces mots saints & respectables dont il s'est servi. N'as-tu pas observé avec quelle ferveur il m'a promis de se ressouvenir de moi dans ses prières ?... Oui, Isabelle étoit sûrement persuadée de sa piété. Comptez sur la piété d'un jeune homme & d'une jeune fille qui ont dessein de s'enfuir ensemble, dit Blanche. Non, non, Madame, Isabelle est toute autre que vous ne la croyez. Il est vrai que lorsqu'elle étoit avec vous, elle soupiroit & levait les yeux au Ciel, parce qu'elle vous connoît pour une sainte ; mais vous n'aviez pas plutôt le dos tourné... Vous lui faites tort, reprit Mathilde, Isabelle n'est point hypocrite : elle a de la dévotion, mais elle n'affecte jamais de paroître ce qu'elle n'est pas. Au contraire, elle m'a toujours détournée de me faire Religieuse. Quoique sa fuite m'étonne, quoique le soin qu'elle a eu de me la cacher ne s'accorde point avec l'amitié qui étoit entre nous, je n'oublierai jamais la chaleur désintéressée avec laquelle elle s'est opposée à ce que je prisse le voile ; elle a toujours désiré de me voir mariée, quoique ma dot fût autant de retranché pour elle & pour ses enfans. L'estime que j'ai pour elle me donne bonne opinion de ce jeune Payfan. Vous croyez donc qu'ils s'aiment ? lui

dit Blanche. Comme elle achevoit de parler, un domestique vint dire à la Princesse qu'on avoit trouvé Isabelle. Où l'a-t-on trouvée ? lui dit Mathilde. Dans l'Église de Saint Nicolas, où elle s'étoit réfugiée, reprit le domestique ; le Père Jérôme est venu nous donner de ses nouvelles : il est là-bas avec son Altesse. Où est ma mère ? lui demanda Mathilde. Dans son appartement, Madame ; elle demande à vous parler.

Manfred s'étant levé au point du jour, se rendit chez Hippolite pour savoir si elle avoit appris quelque nouvelle d'Isabelle. Pendant qu'il la questionnoit, on vint l'avertir que le Père Jérôme demandoit à lui parler. Manfred, qui ne soupçonnoit point la cause de son arrivée, & qui savoit d'ailleurs qu'Hippolite l'employoit pour distribuer ses aumônes, donna ordre qu'on le fît entrer, pendant qu'il iroit chercher Isabelle. Est-ce avec moi, ou avec la Princesse que vous avez affaire ? lui dit Manfred. Avec tous les deux, reprit le saint homme. La Princesse Isabelle... Qu'y a-t-il ? lui demanda Manfred avec précipitation, & sans lui donner le temps d'achever... s'est réfugiée à l'Autel de Saint Nicolas, reprit Jérôme. Cela ne regarde point la Princesse, lui répondit Manfred, d'un air extrêmement confus : passons dans ma chambre, Père, & apprenez-moi comment elle s'y est rendue. Je n'en ferai rien, Monseigneur, lui dit le bon homme, d'un ton de fermeté & d'autorité qui intimida Manfred, car il regardoit Jérôme comme un Saint. Ma commission est pour vous deux, & s'il plaît à votre Altesse, je m'en acquitterai en présence de la Princesse... Mais avant

toutes choses, Monseigneur, il faut que je lui demande si elle fait la cause pour laquelle Isabelle s'est enfuie de votre Château... Je l'ignore, répondit Hippolite : m'accuse-t-elle de l'avoir favorisée ? Père, reprit Manfred, en l'interrompant, je fais le respect que je dois à votre caractère ; mais je suis souverain ici, & je ne souffrirai point qu'un Prêtre s'ingère dans les affaires de mon domestique. Si vous avez quelque chose à me dire, passons dans mon appartement... Ma coutume n'est point que ma femme se mêle des affaires secrètes de mon état ; elles ne sont point du ressort d'une femme. Monseigneur, lui dit le saint homme, je ne m'ingère jamais dans les secrets des familles. Ma profession est de procurer la paix, d'appaier les divisions, de prêcher la repentance, & d'enseigner aux hommes à dompter leurs passions. Je pardonne à votre Altesse votre apostrophe peu charitable : je fais mon devoir, & je suis le Ministre d'un Prince plus puissant que Manfred. Écoutez celui qui parle par mes organes. Manfred trembloit de honte & de rage. On voyoit à la contenance d'Hippolite & son étonnement, & l'impatience où elle étoit de savoir à quoi cela aboutiroit : son silence fut une preuve du respect qu'elle avoit pour les ordres de son époux.

La Princesse Isabelle, reprit Jérôme, se recommande à vos Altesse ; elle vous remercie des politesses qu'elle a reçues dans votre Château ; elle déplore la perte de votre fils, & le malheur qu'elle a eu de ne point appartenir à des Princes vertueux & illustres, pour lesquels elle a toujours eu le même respect que pour les parens ; elle vous souhaite une

union & une félicité continuelles (à ces mots Manfred changea de couleur) ; mais comme elle ne peut plus s'allier avec vous, elle vous prie de lui permettre de rester dans l'afyle qu'elle a choisi, jusqu'à ce qu'elle ait reçu des nouvelles de son père, ou, en cas qu'il soit mort, jusqu'à ce qu'elle puisse, du contentement de ses tuteurs, disposer de sa personne, & se marier d'une manière convenable à sa naissance. Je n'y consentirai jamais, reprit le Prince, & ma volonté est qu'elle retourne incessamment au Château. Je suis responsable de sa personne à ses tuteurs, & je ne souffrirai jamais qu'elle soit dans d'autres mains que dans les miennes. Votre Altesse comprend elle-même, reprit le Frère que la chose n'est pas faisable. Je n'ai pas besoin de donneur de conseils, lui dit Manfred, en changeant de couleur. La conduite d'Isabelle donne lieu à d'étranges soupçons... & ce jeune Payfan qui l'a favorisée, si tant est qu'il n'en soit pas la cause... La cause ! cria Jérôme ; eh ! qui vous a dit qu'il en étoit la cause ? Cela n'est pas supportable, reprit Manfred. Quoi ! un Moine insolent aura l'audace de m'insulter dans mon propre Palais ! Je croirois presque que tu es complice de leurs amours. Je prierois le Ciel de dissiper vos soupçons peu charitables, lui dit Jérôme, si je n'étois persuadé que votre Altesse est convaincue elle-même de l'injustice de son accusation. Dieu veuille vous pardonner votre peu de charité. Je conjure votre Altesse de laisser la Princesse en paix dans un lieu où elle n'est point exposée aux vains caprices du monde, ni aux fades propos des amoureux. Cesse tes vains propos, lui dit Manfred, & engage, si tu le peux, la Princesse à rentrer dans son devoir.

Le mien est d'empêcher qu'elle ne retourne ici, reprit Jérôme. Elle est dans un lieu où les vierges & les orphelines sont à l'abri des pièges & des tentations du monde ; & il n'y a que l'autorité seule de son père qui puisse l'en tirer. Je suis son père, s'écria Manfred, & je la veux. Elle souhaitoit de vous avoir pour père, lui dit le Frère ; mais le Ciel, qui s'opposoit à cette alliance, a rompu pour jamais les liens qui devoient vous unir : & j'annonce à votre Altesse... Arrête, audacieux, reprit Manfred, & redoute mon courroux. Mon Père, lui dit Hippolite, votre devoir est de ne respecter personne, & de parler conformément à ce qu'il vous prescrit. Le mien est de ne rien ouïr que ce qu'il plaît à Monseigneur que j'entende. Suivez le Prince dans son appartement. Je vais me retirer dans mon Oratoire, & prier la Sainte Vierge de vous inspirer des conseils salutaires, & de rendre à mon époux la paix & la tranquillité qu'il a perdue. Princesse vertueuse ! s'écria le Frère... Monseigneur, je suis à vos ordres.

Manfred passa dans son appartement avec le Frère, & après avoir fermé la porte ; je vois, Père, lui dit-il, qu'Isabelle vous a instruit de mon dessein. Écoutez maintenant mes résolutions, & obéissez. Des raisons d'État, ma sûreté & celle de mon Peuple, exigent que j'aye un héritier. C'est en vain que j'en attends un d'Hippolite. J'ai fait choix d'Isabelle, c'est à vous à me la ramener, & j'attends même de vous quelque chose de plus. Je fais l'ascendant que vous avez sur Hippolite : vous dirigez sa conscience. Je n'ai aucun défaut à lui reprocher, & je fais

qu'elle est parfaitement vertueuse. Son ame est uniquement attachée au Ciel, & méprise les vaines grandeurs de ce monde : vous pouvez l'en détacher entièrement. Engagez-la à consentir à la dissolution de notre mariage, & à se retirer dans un Monastère... Je lui permets d'en fonder un, & je la mettrai à même de faire à votre Ordre telles libéralités qu'elle jugera à propos. En agissant ainsi, vous détournerez les malheurs qui menacent nos têtes, & vous aurez la gloire d'avoir garanti la Principauté d'Otrante de son entière destruction. Je connois votre prudence, & malgré les expressions indécentes que la colère m'a dictées, je respecte votre vertu, & je vous devrai le repos de ma vie, & la conservation de ma famille.

La volonté du Ciel soit faite, dit le Frère ; je ne suis que son instrument. Il se sert de ma langue pour te reprocher ton infame conduite. Les injures que tu as faites à la vertueuse Hippolite sont parvenues au Trône du Père de miséricorde. C'est lui qui m'ordonne de te reprocher l'intention que tu as de la répudier : c'est par moi qu'il te défend de persister dans le dessein incestueux que tu as d'épouser ta belle-fille. Le Ciel qui l'a garantie de ta fureur, dans le temps que les châtimens que tu venois d'éprouver, auroient dû t'inspirer d'autres pensées, continuera de veiller sur elle. Moi-même, tout pauvre & misérable Religieux que je suis, je me sens en état de la garantir de tes violences. Quoique pécheur, & injustement accusé par Ton Altesse de favoriser les amours, je méprise les promesses que tu me fais pour me séduire. J'aime mon Ordre ; j'honore les ames vertueuses ; je

respecte la piété de ton épouse... mais je ne trahirai point la confiance qu'elle a en moi. Je ne servirai point la cause de la Religion en me prêtant à des complaisances honteuses & criminelles... Quant à ce que tu dis que le bonheur de ton État dépend de ce que tu ayes un héritier, le Ciel se moque de la vaine prévoyance des hommes. Pas plus loin qu'hier, quelle maison étoit plus riche & plus florissante que celle de Manfred ?... Où est maintenant le jeune Conrad ?... Monseigneur, je respecte vos larmes... mais je ne prétends pas les arrêter... Laissez-les couler, Prince, elles contribueront infiniment plus au bonheur de vos Sujets, qu'un mariage dicté par la convoitise & l'intérêt, & qui ne sauroit jamais prospérer. Le Sceptre qui a passé de la maison d'Alphonse à la vôtre, ne peut se conserver par un mariage que l'Église n'avouera jamais. Si c'est la volonté du Tout-puissant, que le nom de Manfred s'éteigne, soumettez-vous, Monseigneur, à ses décrets, & méritez par votre résignation une couronne que personne ne pourra vous ôter... Venez, Monseigneur, votre chagrin me plaît... Retournons chez la Princesse : elle ignore vos cruelles intentions ; je n'ai voulu que vous allarmer. Vous avez été témoin de la patience, des efforts qu'elle a faits sur elle-même pour ne point approfondir votre conduite criminelle. Je fais qu'elle aspire au moment de vous embrasser, & de vous assurer de sa tendresse. Père, lui dit le Prince, vous ignorez la cause de mes remords ; j'honore les vertus d'Hippoplite ; je la regarde comme une Sainte, & je désirerois pour le bien de mon ame, pouvoir resserrer les liens qui nous unissent... Mais hélas ! Père, vous ignorez la cause de mes tourmens.

J'ai depuis quelque temps des scrupules sur la légalité de notre union, Hippolite m'est alliée au quatrième degré... il est vrai que nous avons obtenu une dispense : mais j'ai appris qu'elle avoit été fiancée à un autre. C'est là ce qui me chagrine. C'est à ce mariage que j'attribue la mort de mon fils Conrad... Soulagez ma conscience de ce fardeau : rompez notre mariage, & achevez l'ouvrage que vos saintes exhortations ont commencé dans mon cœur.

Ces dernières paroles causèrent au Père un chagrin d'autant plus vif, qu'il s'aperçut de l'artifice du Prince. Il trembla pour Hippolite, & craignit que Manfred, au défaut d'Isabelle, & dans l'impatience d'avoir une héritière, ne jettât la vue sur quelqu'autre qui n'auroit pas autant de force qu'elle pour résister aux promesses éblouissantes de Manfred. Le saint homme resta quelque temps absorbé dans ses réflexions. Il prit à la fin le parti de temporiser ; il crut qu'il étoit de la prudence d'entretenir le Prince dans l'espoir de revoir Isabelle. Il connoissoit l'affection de celle-ci pour Hippolite, & l'averfion qu'elle avoit pour Manfred, & ne douta point qu'elle ne se prêtât à ses vues, en attendant que l'Église pût fulminer les censures contre ce divorce. Dans cette intention, & feignant d'être touché des scrupules du Prince, Monseigneur, lui dit-il, j'ai réfléchi à ce que Votre Altesse m'a fait la grâce de me dire ; & s'il est vrai qu'une délicatesse de conscience soit le vrai motif de la répugnance que vous avez pour une épouse vertueuse, à Dieu ne plaise que je veuille endurcir votre cœur. L'Église est une mère indulgente : faites-lui part de vos peines, elle seule peut

confoler votre ame, foit en calmant votre confcience, foit après avoir examiné vos fcrupules, en vous donnant la liberté de perpétuer votre race par des moyens légitimes. Dans ce dernier cas, fi l'on peut obtenir le contentement d'Ifabelle... Manfred, foit qu'il crût avoir trompé le bon homme, ou que la colère qu'il avoit d'abord témoignée ne fût qu'un tribut qu'il payoit aux apparences, fut ravi de ce changement, & lui promit tout au monde, s'il pouvoit réuffir par la médiation. Le Religieux le laiffa dans fon erreur, réfolu de traverser les deffeins, au lieu de les feconder.

Puifque nous voilà d'accord, reprit le Prince, je vous prie, Père, de me fatisfaire fur un article. Qui eft ce jeune homme que j'ai trouvé dans le fouterrain ? Il a sûrement favorifé la fuite d'Ifabelle. Dites-moi, eft-il fon amant, ou agit-il pour autrui ? J'ai foupçonné Ifabelle de ne point aimer mon fils : mille circonftances confirment mes foupçons. Cela eft fi vrai, que pendant que je m'entretenois avec elle dans la galerie, elle les a prévenus, & s'eft efforcée de fe juftifier là-deffus. Le Frère, qui ne connoiffoit le jeune homme que par ce que la Princeffe lui en avoit dit, qui ignoroit ce qu'il étoit devenu, & qui ne connoiffoit point le caractère fougueux de Manfred, crut qu'il étoit à propos de lui donner de la jaloufie, tant pour le prévenir contre Ifabelle, au cas qu'il perfiftât à l'époufer, que pour le détourner d'une nouvelle intrigue. Dans cette idée, il répondit à Manfred d'une manière à lui faire croire qu'il y avoit quelque liaifon entre Ifabelle & le jeune Payfan. Le Prince, dont les paffions étoient aifées à s'enflammer, entra dans un tranfport de rage

qu'il est impossible d'exprimer. Je veux, s'écria-t-il, découvrir le fond de cette intrigue ; & quittant brusquement Jérôme, avec ordre de l'attendre, il se rendit dans la grande salle du Château, & ordonna qu'on lui amenât le Payfan.

Imposteur ! lui dit-il dès qu'il le vit paroître, qu'est devenue cette sincérité dont tu te vantois ? Est-ce la Providence, est-ce la clarté de la Lune qui t'a fait découvrir la trappe que tu fais ? Dis-moi, jeune téméraire, qui es-tu, & depuis quel temps connois-tu la Princesse ?... Réponds-moi d'une manière moins équivoque que tu n'as fait la nuit passée, ou je saurai t'arracher la vérité à force de tourmens. Le jeune homme s'apercevant que le Prince savoit la part qu'il avoit eue à la fuite d'Isabelle, & réfléchissant que tout ce qu'il pouvoit dire ne pouvoit ni lui servir, ni lui nuire, lui répondit : je ne suis point un imposteur, & je n'ai rien fait pour mériter ce titre ignominieux. J'ai répondu la nuit dernière aux questions que Votre Altesse m'a faites avec la même sincérité que je le fais à présent : ce n'est point la crainte des tourmens, c'est l'amour de la vérité qui m'y oblige. Daignez me faire telles questions qu'il vous plaira, je suis prêt à y répondre. Tu fais, reprit le Prince, les questions que je t'ai faites, & tu ne cherches qu'à les éluder. Dis-moi, qui es-tu, & depuis quel temps connois-tu la Princesse ? Je suis un Laboureur d'un village d'ici près, reprit le Payfan, & je m'appelle Théodore. La Princesse m'a trouvé dans le souterrain la nuit dernière : c'est la première fois que je l'ai connue. J'en croirai ce qu'il me plaira, lui dit Manfred, mais je veux savoir ton histoire, avant que

d'examiner si tu me dis vrai ou non. Dis-moi, quelles raisons la Princesse t'a-t-elle données de sa fuite ? Ta vie dépend de la réponse que tu me feras. Elle m'a dit, reprit Théodore, qu'elle étoit sur le bord de l'abyme, & que si elle ne s'enfuyoit du Château, elle alloit être malheureuse pour jamais. Et c'est sur ce léger fondement, & sur ce rapport imparfait, lui dit Manfred, que tu t'es exposé à encourir mon indignation ! Je ne crains point le courroux des hommes, reprit Théodore, lorsqu'une femme malheureuse se met sous ma protection... Sur ces entrefaites, Mathilde sortit de son appartement pour se rendre dans celui d'Hippolite. Au haut de la salle où étoit Manfred, il y avoit une galerie, dont les fenêtres étoient fermées par des jalousies, devant lesquelles il falloit que Mathilde & Blanche passassent nécessairement. Ayant entendu la voix de son père, & voyant quantité de domestiques autour de lui, elle s'arrêta pour savoir ce que c'étoit. Le prisonnier attira aussitôt son attention. La contenance ferme & assurée avec laquelle il répondoit aux questions de Manfred, & sur-tout sa dernière réplique, l'intéressèrent en sa faveur. Elle crut entrevoir dans sa physionomie quelque chose de noble & d'imposant, malgré la situation où il étoit. Cieux ! dit la Princesse tout bas à Blanche, rêvé-je ? voilà un jeune homme qui ressemble parfaitement au portrait d'Alphonse qui est dans la galerie. Elle ne put en dire davantage, s'étant aperçue que son père s'échauffoit. Cette bravade, lui dit-il, est au-dessus de ta première insolence. Tu vas apprendre ce que c'est que de m'offenser. Qu'on le saisisse & qu'on le lie, dit le Prince à les domestiques... Les premières nouvelles que la Princesse

apprendra de toi, feront que tu as perdu la tête pour l'amour d'elle. L'injustice de ton procédé, lui dit Théodore, me prouve l'importance du service que j'ai rendu à la Princesse en la délivrant de ta tyrannie. Mon sort m'intéresse peu, pourvu quelle soit heureuse. C'est son amant ! s'écria Manfred transporté de colère ; un simple Payfan, qui est à la veille de mourir, n'est point capable de pareils sentimens. Dis-moi, dis-moi, jeune téméraire, qui tu es, ou je te ferai mettre à la torture. Tu m'as déjà menacé de la mort, reprit le jeune homme, pour t'avoir dit la vérité. La manière dont tu récompenses ma sincérité, ne me tente point de satisfaire ta curiosité. Tu ne veux donc pas parler ? lui dit Manfred. Non, reprit le Payfan. Qu'on le mène dans la cour, je vais dans un instant lui faire trancher la tête. À ces mots, Mathilde s'évanouit. Au secours ! au secours ! s'écria Blanche, la Princesse se meurt. Manfred tressaillit à ces cris, & demanda ce que c'étoit. Le jeune Payfan frémit d'horreur, & fit la même demande ; mais Manfred ordonna de le conduire dans la cour, & de le garder à vue, jusqu'à ce qu'il eût su d'où venoient les cris de Blanche. Lorsqu'il en eut appris la cause, il se moqua de sa frayeur, fit conduire Mathilde dans son appartement, se rendit dans la cour, & faisant appeler un de ses gardes, il ordonna à Théodore de se mettre à genoux, & de se préparer à recevoir le coup fatal.

Le jeune homme reçut la sentence avec une intrépidité & une résignation qui touchèrent tout le monde, excepté Manfred. Il auroit voulu savoir ce qu'on avoit dit de la Princesse ; mais craignant d'irriter davantage le Tyran, il

n'osa s'en informer. La seule grâce qu'il demanda, fut qu'on lui donnât un Confesseur, pour se réconcilier avec Dieu. Manfred se flattant de savoir par ce moyen son histoire, lui accorda la demande. Il fit appeler le Père Jérôme, qu'il croyoit dans ses intérêts, & lui dit de confesser le prisonnier. Le saint homme, qui avoit déjà prévu les suites de son imprudence, se jeta aux genoux du Prince, & le conjura dans les termes les plus pathétiques de ne point verser le sang d'un innocent. Il s'accusa dans les termes les plus forts, de son indiscretion, s'efforça de disculper le jeune homme, & n'épargna ni les larmes, ni les prières pour appaiser le Tyran. Manfred, plutôt irrité qu'apaisé par l'intercession de Jérôme, qu'il soupçonna de lui en avoir imposé, lui ordonna de faire son devoir lui disant qu'il n'accordoit au prisonnier que quelques minutes pour se confesser. Je n'en demande pas davantage, Monseigneur, reprit le malheureux jeune homme. Mes péchés, grâces au Ciel, ne sont pas en grand nombre, ils n'excèdent point ce qu'on peut attendre de mes années. Effuyez vos larmes, mon Père, & dépêchons-nous : ce monde-ci est extrêmement mauvais, & je n'ai pas grand sujet de le regretter. Ah ! malheureux jeune homme, reprit le Père, comment pouvez-vous soutenir ma vue avec patience ? C'est moi qui suis votre meurtrier ! C'est moi qui suis cause de votre perte ! Je vous pardonne d'aussi bon cœur, lui dit le jeune homme, que je souhaite que le Ciel me pardonne. Écoutez ma confession, mon Père, & donnez-moi votre bénédiction. Comment puis-je vous préparer comme je dois à ce passage ? lui dit Jérôme. Vous ne pouvez être sauvé que vous ne pardonniez à vos ennemis... Et pouvez-

vous pardonner à l'impie que voilà ? Je le puis, ajouta Théodore, & je le fais... Et cela ne te touche point, Prince cruel ! s'écria le Frère. Je vous ai fait appeler pour le confesser, lui dit Manfred, & non point pour prendre la défense. C'est vous qui m'avez irrité contre lui... Que son sang retombe sur votre tête ! Je le veux, je le veux, reprit le saint homme. Ni toi, ni moi, n'irons jamais où va ce bienheureux jeune homme. Hâtez-vous, dit Manfred, je ne suis pas plus touché des doléances d'un Moine, que des cris d'une femme. Quoi ! reprit le jeune homme, est-il possible que mon sort ait occasionné ce que j'entends ! La Princesse est-elle de nouveau en son pouvoir ? Tu ne fais que rallumer ma colère, lui dit Manfred ; prépare-toi, c'est ici ton dernier moment. Le jeune homme qui sentit réveiller son indignation, & qui n'étoit pas moins touché du chagrin des spectateurs que de l'affliction du Religieux, se modéra, quitta son pourpoint, déboutonna le col de sa chemise, & se mit à genoux pour faire la prière. Comme il se baissoit, la chemise glissa, & l'on aperçut sur son épaule la marque d'un trait ensanglanté. Juste Ciel ! s'écria le saint homme, tout transporté hors de lui même, que vois-je ! c'est mon fils ! c'est mon cher Théodore !

Il est plus aisé de sentir que de décrire les passions que cet accident fit naître. La surprise plutôt que la joie, tarit les larmes des assistans. Ils consultèrent les yeux du Prince, & réglèrent leurs mouvemens sur les siens. On vit régner tour à tour sur le visage du jeune homme la surprise, l'incertitude, la tendresse & le respect. Il reçut avec un œil modeste &

soumis les larmes & les embrassemens du bon vieillard. Craignant cependant de trop se livrer a ses espérances, & jugeant par le passé de l'inflexibilité de Manfred, il lui jetta un coup d'œil, comme pour lui dire, ne ferez-vous point touché de ce spectacle ?

Manfred n'étoit point insensible à la pitié. La colère fit place à la surprise ; mais il eut assez d'orgueil pour cacher l'émotion que cet accident lui avoit causée. Il douta si ce n'étoit point quelque ruse que le Frère avoit imaginée pour sauver le jeune homme. Que signifie cela ? lui dit-il. Comment ce jeune homme peut-il être votre fils ? Convient-il à votre profession de reconnoître un Payfan pour le fruit de vos amours illégitimes ?

Ô Dieu ! reprit le saint homme, pouvez-vous douter qu'il ne soit mon fils ? Éprouverois-je les angoisses que j'éprouve, si je n'étois pas son père ? Sauvez-lui la vie, cher Prince ? sauvez-lui la vie, & calomniez-moi tant qu'il vous plaira. Sauvez-le, sauvez-le, s'écrièrent les assistans, pour l'amour de ce bon homme. Paix, leur dit Manfred, j'ai besoin d'être instruit de plusieurs choses avant que de lui pardonner. Le bâtard d'un saint ne sauroit être saint lui-même. Prince outrageux, lui dit Théodore, n'ajoutez point l'insulte à la cruauté. Si je suis le fils de cet homme vénérable, sachez, quoique je ne sois pas Prince comme vous, que le sang qui coule dans mes veines... Oui, dit le Moine en l'interrompant, son sang est noble, & il n'est point aussi abject que vous le pensez. Il est mon fils légitime, & il n'y a point en Sicile de maison plus ancienne que celle de

Falconara... Mais, hélas ! qu'est-ce que le sang ! qu'est-ce que la Noblesse ! Nous sommes tous des reptiles, des créatures malheureuses & péchereuses. Ce n'est que la piété seule qui nous distingue de la poussière d'où nous sommes sortis, & où nous devons retourner... Trêve à votre sermon, lui dit Manfred : vous oubliez que vous n'êtes plus le Frère Jérôme, mais le Comte de Falconara. Racontez-moi votre histoire : vous aurez tout le temps de moraliser, si vous n'obtenez pas la grâce du criminel que voilà. Mère de Dieu ! s'écria le Religieux, se peut-il que Votre Altesse refuse à un père la vie d'un fils unique, d'un fils qu'il a perdu depuis si long-temps ! Foulez-moi aux pieds, Monseigneur, affligez-moi, otez-moi la vie, mais épargnez celle de mon fils. Vous sentez donc, lui dit Manfred, ce que c'est que de perdre un fils unique... Il n'y a que quelques heures que vous me prêchiez la résignation : ma maison, si le destin l'ordonne, doit périr... mais les Comtes de Falconara... Hélas ! Monseigneur, reprit Jérôme, j'avoue que je vous ai offensé... Mais n'augmentez point les souffrances d'un vieillard. Je ne prétends point vanter ma famille ; je méprise ces vanités... C'est la Nature qui parle pour mon fils... C'est le seul gage que m'ait laissé de son amour une épouse que je chérissais... Est-elle morte, Théodore, est-elle morte ?... Il y a long-temps que son âme est dans le Ciel, lui dit Théodore. Comment est-elle morte ? s'écria Jérôme, dites-le moi... Non... elle est heureuse. Tu es maintenant l'unique objet de mes soins... Monseigneur, vous plaît-il m'accorder la vie de mon fils ? Retourne dans ton Couvent, lui dit Manfred, ramène-moi la Princesse, fais

tout ce que je t'ai dit, & je te promets la grace de ton fils...
Quoi ! Monseigneur, faut-il que j'achete la vie de mon fils
aux dépens de ma probité !... Pour moi, s'écria Théodore,
j'aime mieux souffrir mille morts que de blesser votre
conscience. Qu'est-ce que le Tyran exige de vous ? La
Princesse est-elle en son pouvoir ? Protégez-la, vieillard
vénérable, & que toute la colère retombe sur moi. Jérôme
mit tout en usage pour modérer l'impétuosité de son fils ; &
Manfred alloit répliquer, lorsqu'on entendit tout à coup les
pas des chevaux, & le son de la trompette qui étoit pendue
hors de la porte du Château. Dans le même instant, le
panache du Casque enchanté qui étoit à l'autre extrémité de
la cour, s'agita avec violence, & le Casque changea trois
fois de place, comme si quelque main invisible l'eût remué.

Fin de la première Partie.



LE CHÂTEAU
D'OTRANTE
HISTOIRE
GOTHIQUE

CHAPITRE TROISIÈME

ANFRED perdit tout-à-fait courage, lorsqu'il vit le panache du Casque miraculeux s'agiter au bruit de la trompette. Père, dit-il à Jérôme, qu'il cessa dans ce moment de traiter en qualité de Comte de Falconara, que veulent dire ces prodiges ? Ai-je commis quelque péché ?...



Les plumes s'agitent avec plus de violence que jamais. Malheureux que je suis ? s'écria Manfred... Homme saint ! me refuserez-vous vos prières ? Monseigneur, reprit Jérôme, le Ciel est sûrement irrité du mépris que vous faites de ses serviteurs. Soumettez-vous à l'Église & cessez de persécuter les Ministres. Renvoyez ce jeune homme innocent, & apprenez à respecter mon caractère. On ne se moque point impunément du Ciel : vous le voyez... Voilà la trompette qui sonne pour la seconde fois. J'avoue, dit Manfred, que j'ai agi avec trop de précipitation. Père, voudriez-vous bien aller au guichet, & demander qui frappe à la porte. M'accordez-vous la vie de Théodore ? lui dit Jérôme. Oui, je vous l'accorde, mais demandez qui c'est.

Jérôme embrassa son fils, répandant un torrent de larmes. Vous m'avez promis d'aller à la porte, lui dit Manfred. J'ai cru, reprit le Père, que votre Altesse permettoit que je la remerciaisse, en lui payant ce tribut de mon cœur. Allez, mon cher Père, lui dit Théodore, obéissez au Prince ; je ne mérite point que vous différiez de lui donner cette satisfaction.

Jérôme ayant demandé, qui frappe ? Un Héraut, lui répondit-on. Qui vous envoie ? Le Chevalier de l'épée

gigantesque, reprit le Héraut ; & j'ai à parler à Manfred, l'usurpateur d'Otrante. Jérôme fut retrouver le Prince, & lui redit mot pour mot le message dont on l'avoit chargé. Ces premières paroles donnerent de la terreur à Manfred ; mais lorsqu'il se vit traiter d'usurpateur, sa colere s'enflamma, & son courage se ranima. Usurpateur ! Insolent, s'écria-t-il, qui est-ce qui est assez osé pour me disputer mon titre ? Père, retirez-vous. Ceci n'est pas une affaire de Moine. Je veux aller parler moi-même à cet insolent. Retournez à votre Couvent, & ramenez-moi Isabelle. Votre fils me servira d'ôtage, & sa vie dépend de votre obéissance. Juste Ciel ! s'écria Jérôme, votre Altesse vient de lui accorder la vie... Avez-vous si-tôt oublié les ordres du Ciel ? Le Ciel, reprit Manfred, n'envoie point un Héraut pour disputer les titres à un Prince légitime. Je doute même qu'il se serve de Moines pour notifier sa volonté... Mais cette affaire ne vous regarde point. Vous savez mes ordres, & ce n'est point un vil Héraut qui sauvera votre fils, si vous ne me ramenez la Princesse.

Le Père eut beau répliquer, il ne l'écouta point. Manfred donna ordre qu'on le conduisît à la poterne, & qu'on le mît hors du Château. Il fit conduire Théodore au haut de la tour noire, & enjoignit qu'on le gardât étroitement, & ce ne fut qu'avec peine qu'il lui permit d'embrasser son père, & de lui faire ses adieux. Il se rendit ensuite dans la salle d'audience, & ordonna qu'on fît entrer le Héraut.

Que me veux-tu, insolent ? lui dit le Prince ; qu'as-tu à me dire ? Je viens à toi, reprit-il, Manfred, usurpateur de la Principauté d'Otrante, de la part du renommé & invincible

Chevalier, le Chevalier de l'épée gigantesque : il te demande, au nom de son Seigneur, Frédéric, Marquis de Vicence, Isabelle, fille de ce Prince, dont tu t'es lâchement emparé, en corrompant les tuteurs pendant son absence ; & en outre, que tu rendes la Principauté d'Otrante que tu as injustement usurpée audit Frédéric, le plus proche parent du défunt Alphonse-le-Bon. Au cas que tu te refuses à ces demandes, il te défie en combat singulier. Et en disant ces mots, le Héraut jeta son gant par terre.

Où est le fanfaron qui t'a envoyé ? lui dit Manfred. À une lieue d'ici, reprit le Héraut. Il vient pour défendre le droit de son Seigneur contre toi, car il est un preux Chevalier, & toi un usurpateur & un ravisseur.

Tout injurieux qu'étoit ce défi, Manfred jugea qu'il étoit de son intérêt de ne point provoquer le Marquis. Il savoit que le droit de Frédéric étoit fondée & il en avoit oui parler plus d'une fois. Les ancêtres de Frédéric prirent le titre de Princes d'Otrante à la mort d'Alphonse-le-Bon, lequel mourut sans enfans ; mais la maison de Manfred devint si puissante, qu'il ne fut plus au pouvoir de celle de Vicence de revendiquer ses droits. Frédéric, Prince jeune, d'une humeur guerrière, & d'un tempérament amoureux, épousa une jeune Demoiselle, qui mourut en accouchant d'Isabelle. Il fut si touché de sa mort, qu'il se croisa & s'en fut dans la Terre-sainte, où il fut blessé dans un combat contre les Infidèles, & fait prisonnier, & le bruit courut même qu'il étoit mort. Manfred ayant appris cette nouvelle, corrompit les tuteurs d'Isabelle, & la prit chez lui pour lui faire épouser son fils

Conrad, dans le deſſein de réunir les droits des deux maifons. Ce fut ce même motif qui le porta à vouloir l'épouſer lui-même après la mort de ce dernier, & à demander le conſentement de Frédéric pour ce mariage. Pour empêcher qu'il n'apprît la fuite d'Iſabelle, il reçut le Héraut de Frédéric dans ſon Château, & défendit à ſes domeſtiques de dire à qui que ce fût de ſa fuite qu'elle s'étoit évadée.

Manfred, après avoir fait les réflexions que je viens de dire, parla au Héraut en ces termes : Retournez vers votre Maître, & dites-lui, qu'avant de vider nos différends avec l'épée, je ſerois bien aïſe d'avoir un entretien avec lui. Invitez-le de ma part à venir dans mon Château ; je lui jure foi de Chevalier, qu'il y fera parfaitement bien reçu, & qu'il y trouvera une entière ſûreté pour lui & pour ſa fuite. Si nous ne pouvons ajuſter nos différends à l'amiable, je lui promets de le laiffer partir ſain & ſauf, & de lui donner la ſatisfaction qu'il exige, conformément aux loix des armes. Ainſi Dieu & la Sainte Trinité me ſoient en aide. Le Héraut fit trois révérences, & ſe retira.

Durant cette entrevue, Jérôme eut l'eſprit agité de mille paſſions contraires. Il trembloit pour la vie de ſon fils, & la première idée qui lui vint fut de perſuader à Iſabelle de retourner au Château. Cependant la penſée de la voir unie à Manfred l'allarmoit extrêmement. Il connoiſſoit la ſoumiſſion d'Hippolite pour ſon mari, & quoiqu'il ſe flattât de la diſſuader de ce divorce, s'il pouvoit avoir accès auprès d'elle, il craignoit pour la vie de Théodore, ſi jamais

Manfred venoit à découvrir que c'étoit lui qui l'avoit empêchée d'y consentir. Il étoit impatient de savoir de la part de qui venoit le Héraut qui avoit la hardiesse de disputer les titres de Manfred ; mais il n'osoit s'absenter du Couvent, de peur qu'Isabelle ne s'évadât, & qu'on ne le rendît responsable de sa fuite. Il retourna donc au Monastère dans une affliction extrême, sans savoir à quoi se déterminer. Un Religieux qu'il rencontra sous le porche, s'apercevant de sa mélancolie, lui dit : hélas ! mon Frère, est-il donc vrai que nous ayons perdu la vertueuse Princesse Hippolite ? Jérôme frémit à ces mots, & s'écria : que voulez-vous dire ? Je ne fais que de sortir du Château, & je l'y ai laissée en parfaite santé. Martelli, reprit le Frère, a passé au Couvent il y a environ un quart d'heure, & nous a dit que son Altesse étoit morte. Tous nos Frères se sont rendus à la Chapelle pour prier Dieu pour elle, & m'ont donné ordre de vous attendre. Ils connoissent votre attachement pour cette vertueuse Princesse, & ils sont en peine de savoir comment vous prendrez sa mort... Nous avons tous sujet de la regretter, car elle nous tenoit lieu de mère... Mais cette vie n'est qu'un pèlerinage, nous ne devons point murmurer... nous la suivrons tous... Puisse notre fin être aussi heureuse que la sienne ! Vous rêvez, mon Frère, lui dit Jérôme : je vous ai dit que je venois du Château, & que je l'avois laissée en bonne santé... Où est la Princesse Isabelle ? La pauvre Dame ! reprit le Frère, je lui ai appris cette fâcheuse nouvelle, & me suis efforcé de la consoler. Je lui ai représenté le néant de ce monde, & l'ai exhortée à prendre le voile : je lui ai cité l'exemple de la Princesse Sanchia

d'Arragon... Votre zèle est louable, lui dit Jérôme, mais il est déplacé. Hippolite se porte bien... du moins je l'espère ainsi... Cependant l'empressement du Prince... Fort bien... Mais où est Isabelle ? Je ne fais, reprit le Frère : elle pleure beaucoup, & elle m'a dit qu'elle alloit se retirer dans sa chambre. Là-dessus Jérôme quitta brusquement le Frère, & courut à l'appartement de la Princesse, mais il ne l'y trouva point. Il demanda aux domestiques du Couvent où elle étoit, mais ils ne purent lui en dire des nouvelles. Il la chercha par-tout dans le Couvent & dans l'Église ; il envoya des gens dans tout le voisinage ; mais il ne put savoir ce qu'elle étoit devenue. On ne sauroit exprimer l'embarras où se trouva le bon Religieux. Il jugea qu'Isabelle ayant appris la mort précipitée d'Hippolite, avoit pris l'allarme & s'étoit cachée. Il prévint que sa fuite alloit mettre le comble à la fureur du Prince. Ce qu'on lui avoit dit de la mort d'Hippolite, encore qu'il n'en crut rien, augmenta sa consternation ; & quoique la fuite d'Isabelle marquât assez l'averfion qu'elle avoit pour Manfred, Jérôme n'en fut pas moins allarmé pour la vie de son fils. Il retourna au Château accompagné de plusieurs Frères, tant pour constater son innocence, que pour intercéder pour la vie de Théodore.

Dans ces entrefaites le Prince s'étant rendu dans la cour, fit ouvrir les portes du Château pour recevoir le Chevalier étranger & sa suite. La cavalcade arriva au bout de quelques minutes. On vit d'abord paroître deux Maréchaux des Logis avec une baguette à la main ; après eux venoit un Héraut accompagné de deux Pages & de deux Trompettes. Ils

étoient suivis de deux cens Gardes, dont la moitié étoit à pied, & l'autre à cheval. Après eux venoient cinquante Valets de pied, vêtus d'une livrée rouge & noire, c'étoit celle du Chevalier. Ils étoient suivis de deux chevaux, sur l'un desquels étoit monté un Cavalier accompagné de deux Hérauts, lequel portoit une bannière avec les armoiries écartelées de Vicence & d'Otrante ; circonstance qui offensa Manfred, mais dont il n'osa cependant se plaindre. Le Confesseur venoit ensuite, un chapelet à la main ; il étoit suivi de cinquante autres Valets de pied avec les mêmes habits de livrée que les premiers. Après eux venoient deux Chevaliers armés de pied en cap, lesquels avoient la visière baissée ; deux Écuyers portoit leurs armes & leurs devises. On vit ensuite paroître l'Écuyer du Chevalier ; il étoit suivi de cent Pages, lesquels portoit une épée énorme, sous le poids de laquelle ils paroissent succomber. Le Chevalier montoit un cheval alezan ; il étoit armé de pied en cap, la visière baissée, la lance en arrêt, & le casque surmonté d'un panache de plumes rouges & noires. Cinquante Gardes à pied précédés de tambours & de trompettes fermoient la marche. Les gens qui composoient ce cortège se rangèrent à droite & à gauche, pour laisser passer le principal Chevalier.

Cette cavalcade s'arrêta à la porte du Château. Le Héraut s'avança, & lut de nouveau le défi à haute & intelligible voix. Manfred étoit tellement occupé de la vue de l'épée gigantesque, qu'il ne daigna presque pas écouter le cartel : mais son attention fut bientôt divertie par une bouffée de vent qui se leva derrière lui. Il tourna la tête, & s'aperçut

que les plumes du Casque enchanté s'agitoient d'une manière extraordinaire. Il falloit avoir autant d'intrépidité que Manfred, pour ne pas succomber sous tant de circonstances qui sembloient présager sa ruine. Il dissimula sa crainte, & s'adressant au Chevalier ; Seigneur, lui dit-il, qui que vous soyiez, soyez le bien venu. Si vous êtes un homme mortel, vous trouverez votre égal : si vous êtes un preux Chevalier, comme votre présence l'annonce, vous ne vous servirez point des voies de la Magie pour venir à bout de vos desseins. Mais soit que ces présages viennent du Ciel ou de l'Enfer, Manfred se confie dans la justice de sa cause, & dans le secours de Saint Nicolas, qui a de tout temps protégé la maison. Mettez pied à terre, Seigneur Chevalier, & venez vous reposer. Nous nous verrons demain, & le Ciel protégera celui qui a raison.

À ces mots, le Chevalier mit pied à terre, & Manfred le conduisit dans la grande salle du Château. Comme ils traversoient la cour, le Chevalier ayant aperçu le Casque miraculeux, s'arrêta, s'agenouilla devant, & pria pendant quelques minutes. Il se releva ensuite, & fit signe au Prince de passer devant. Dès qu'ils furent dans la salle, Manfred le pria de quitter ses armes, ce qu'il refusa de faire. Seigneur Chevalier, lui dit Manfred, votre procédé n'est pas poli ; je n'ai point dessein de vous faire du mal, & il ne sera pas dit que vous ayez lieu de vous plaindre du Prince d'Otrante. Je ne médite aucune trahison, je n'en soupçonne aucune de votre part. Voilà mon gage, lui dit-il en lui donnant son anneau ; vous & votre suite jouirez ici des droits de

l'hospitalité. Reposez-vous en attendant que l'on serve ; je vais donner mes ordres, & suis à vous dans le moment. Les trois Chevaliers lui firent là-dessus une profonde révérence, pour marque qu'ils acceptoient sa politesse. Manfred fit conduire les gens du Chevalier dans un Hôpital voisin, qu'Hippolite avoit fondé pour les Pèlerins. Comme ils traversoient la cour pour gagner la porte, l'épée gigantesque s'échappa des mains de ceux qui la portoient, & fut tomber à côté du Casque, où elle demeura immobile. Manfred fut insensible à ce nouveau prodige, de même qu'il l'avoit été à tous les autres, & étant rentré dans la salle, il pria ses Hôtes de se mettre à table ; il leur fit plusieurs questions, auxquelles ils ne répondirent que par des signes. Ils ne levèrent leurs visières qu'autant qu'il le falloit pour pouvoir manger. Seigneurs Chevaliers, leur dit le Prince, vous êtes les premiers de tous les Convives que j'ai traités dans ce Château, qui ayiez refusé de vous entretenir avec moi. Ce n'est pas la coutume que les Princes hasardent leurs États & leurs dignités contre des Étrangers qui s'obstinent à garder le silence comme s'ils étoient muets. Vous dites que vous venez au nom de Frédéric de Vicence : j'ai ouï dire qu'il est un galant & un preux Chevalier, & j'ose dire qu'il ne rougiroit pas de converser avec un Prince qui ne lui cède en rien en fait d'exploits militaires, comme il le fait fort bien lui-même... Vous continuez de vous taire... Soit. Par les loix de l'hospitalité & de la Chevalerie, vous êtes les maîtres de ce Château ; agissez comme bon vous semblera. Allons, garçons, qu'on me verse à boire : à la santé de vos belles maitresses, j'espère que vous me ferez raison. À ces

mots, le principal Chevalier soupira, fit un signe de croix, & se leva pour s'en aller. Seigneur, lui dit Manfred, ce que j'en dis n'est que pour rire : je n'ai pas dessein de vous gêner, vous êtes le maître. Puisque la joie n'est point votre fait, livrons-nous à la tristesse. Peut-être les affaires vous amuseront-elles davantage : fortons, & voyons si ce que j'ai à vous dire vous plaira plus que les vains efforts que j'ai faits pour vous régaler.

Manfred conduisit les trois Chevaliers dans une chambre intérieure, ferma la porte, les invita à s'asseoir, & parla en ces termes au principal personnage :

Vous venez, Seigneur Chevalier, à ce que j'apprends, au nom du Marquis de Vicence, pour me redemander la Princesse Isabelle sa fille, laquelle a épousé en face de notre Mère sainte Eglise, & du consentement de ses Tuteurs légitimes, mon fils Conrad ; & vous exigez en outre que je réigne mes États à votre Maître, comme au plus proche parent du Prince Alphonse, dont Dieu veuille avoir l'ame en paix ! Je vais d'abord répondre au second article de vos demandes. Vous savez, & votre Maître doit le savoir aussi, que je tiens la Principauté d'Otrante de mon père Don Manuel, qui la tenoit lui-même de son père Don Richard. Alphonse leur prédécesseur étant mort sans enfans, laissa ses États à mon aïeul Don Richard, en considération de ses bons & loyaux services. À ces mots, le Chevalier secoua la tête... Seigneur Chevalier, reprit Manfred avec emportement, Richard étoit un homme brave, vaillant & pieux, témoin la fondation qu'il a faite de l'Eglise ci-jointe, & de deux

Couvens. Saint Nicolas l'a toujours honoré d'une protection particulière... Mon aïeul étoit incapable... Je dis, Seigneur, que Don Richard étoit incapable... Excusez-moi, vous m'avez fait perdre le fil de mon discours... Je respecte la mémoire de mon aïeul... Oui, Seigneur, il devoit cet État à la valeur & à la protection de Saint Nicolas... Il en a été de même de mon père... & je suivrai leur exemple, quoi qu'il en puisse arriver... Mais Frédéric votre Maître est le plus proche parent... J'ai consenti à soutenir mes titres par un combat... S'enfuit-il pour cela qu'ils soient mal fondés ? Puis-je vous demander où est Frédéric ? On dit qu'il est mort dans l'esclavage. Vous prétendez qu'il est vivant, & votre conduite le prouve... Je le crois. Je pourrois, Seigneur, je pourrois... mais je ne le fais point. D'autres que moi diroient à Frédéric de leur enlever leurs États par force, au cas qu'il le puisse : ils n'exposeroient pas leur dignité au sort d'un combat singulier : ils ne s'en rapporteroient point à la décision de quelques muets inconnus... Pardonnez mon emportement, & mettez-vous à ma place. Souffririez-vous de sang froid, étant ce que vous êtes, qu'on vînt vous disputer les droits & le rang de vos ancêtres ? Venons au fait. Vous me redemandez Isabelle... Avez-vous ordre de la recevoir ? Le Chevalier fit signe qu'oui. Recevez-la, dit Manfred, j'y consens ; vous êtes autorisés à le faire... Mais, courtois Chevalier, puis-je vous demander si vous avez de pleins pouvoirs ? Le Chevalier lui fit encore signe qu'oui. Voilà qui est bien, ajouta Manfred. Écoutez maintenant ma proposition... Vous voyez, Messieurs, devant vous le plus malheureux de tous les

hommes (il commença à pleurer ;) ayez compassion de moi, je n'en suis point indigne. Oui, je le suis. J'ai perdu mon unique espérance, la joie, le soutien de ma maison. Les Chevaliers donnèrent des marques de surprise. Oui, Messieurs, le sort a disposé de mon fils. Isabelle est libre... La rendez-vous ? s'écria le Chevalier en rompant le silence. Daignez m'écouter, lui dit Manfred, je suis ravi de voir par ce témoignage de bonne volonté que vous me donnez, que cette affaire peut s'accommoder sans effusion de sang. Je n'ai que peu de choses à vous dire. Vous voyez en moi un homme dégouté du monde : la mort de mon fils m'a détaché de toutes les choses terrestres. La grandeur ni la puissance n'ont plus rien qui me flatte. Je désirerois de transmettre le sceptre que j'ai reçu de mes ancêtres avec honneur à mon fils... mais il n'est plus. La vie m'est si indifférente, que j'ai accepté votre défi avec joie. Un brave Chevalier ne sauroit mourir plus glorieusement qu'en suivant sa vocation. Quelle que soit la volonté du Ciel, je m'y soumetts de bon cœur ; car, hélas ! je suis un homme accablé de tristesse. Manfred n'est point un objet digne d'envie, & je ne doute point que vous ne sâchiez mon histoire. Le Chevalier fit signe que non, & parut avoir envie de la savoir. Se peut-il, Messieurs, continua le Prince, que mon histoire vous soit inconnue ? N'avez-vous rien oui dire de moi ni de la Princesse Hippolite ? Ils lui firent signe de la tête que non. Voici donc, Messieurs, ce qui en est. Vous me regardez comme un ambitieux ; mais hélas ! je ne suis point de nature à l'être. Si je l'étois, je ne serois point en proie depuis plusieurs années à des scrupules de conscience qui

me déchirent le cœur... Mais j'abuse peut-être de votre patience. J'abrègerai mon récit. Sachez donc que j'ai depuis longtemps des scrupules au sujet de mon union avec la Princesse Hippolite... Ah ! Messieurs, si vous la connoissiez, si vous saviez que je l'adore comme une Maîtresse, & que je la chéris comme un ami... Mais l'homme n'est pas né pour être parfaitement heureux... Elle partage mes scrupules, & de son consentement je me suis adressé à l'Église, car nous sommes alliés à un degré défendu. J'attends à tout moment la sentence définitive qui doit nous séparer pour jamais... Je suis persuadé que vous compatissez à ma peine... Je vois que vous me pardonnez ces larmes. Les Chevaliers se parlèrent l'un l'autre à l'oreille, ne sachant à quoi cela aboutiroit. Manfred continua ainsi : La mort de mon fils étant arrivée tandis que j'étois dans ces inquiétudes, j'ai résolu de résigner mes États, & de renoncer pour jamais au monde. Mon seul embarras a été de choisir un successeur qui aimât mes Sujets, & qui prît soin d'Isabelle, que j'aime comme mon propre sang. J'ai voulu rétablir la branche d'Alphonse, quelque éloignée qu'elle fût. Et quoique je sois persuadé (pardonnez-moi ce que je vais dire) que son intention étoit que Richard tînt la place de ses parens... où pouvois-je les trouver ? Je ne connois que Frédéric votre Maître, j'ai appris qu'il étoit mort dans l'esclavage ; & quand même il auroit été vivant, auroit-il quitté l'État florissant de Vicence pour la petite Principauté d'Otrante ? Cela étant, pouvois-je me résoudre à voir mes fidèles Sujets soumis à un Vice-Roi ? J'aime mes Sujets, Messieurs, & , graces au Ciel, ils me payent de retour. Vous me demandez à quoi ce discours

aboutit ? Le voici en peu de mots. Le Ciel, par le moyen de votre arrivée, semble indiquer un moyen pour lever ces difficultés & finir mes malheurs. La Princesse Isabelle est libre... Je le ferai bientôt... Car il n'y a rien à quoi je ne me soumette pour le bien de mon peuple... Ne conviendrait-il point, pour éteindre toute animosité entre nos familles, que je l'épousasse... Mon discours vous surprend... Mais quoique j'aime tendrement Hippolite, & que je respecte ses vertus, un Prince doit s'oublier soi-même & ne consulter que le bien de ses sujets. Comme il achevoit ces mots, un domestique vint dire à Manfred que Jérôme & plusieurs de ses Frères Religieux demandoient à lui parler.

Le Prince outré de ce contre-temps, & craignant que le Frère ne dit aux Chevaliers qu'Isabelle s'étoit retirée chez eux, fut sur le point de lui refuser la porte. Mais faisant réflexion qu'il venoit peut-être lui annoncer le retour de la Princesse, il demanda excuse aux Chevaliers s'il les laissoit seuls pour un moment, & il se levoit pour sortir lorsque les Religieux entrèrent. Manfred les tança rudement de ce qu'ils étoient entrés sans sa permission, & voulut les mettre dehors ; mais Jérôme étoit trop irrité pour lui obéir. Il déclara tout haut qu'Isabelle s'étoit enfuie, & protesta qu'il n'avoit aucune part à son évafion, Manfred outré de cette nouvelle, & plus fâché encore qu'elle fût parvenue à la connoissance de ses Hôtes, ne fut plus que dire : il accabla le Moine d'injures ; il se justifia auprès des Chevaliers, qui vouloient absolument savoir ce que la Princesse étoit devenue. Encore qu'il craignît qu'ils ne fussent où elle étoit,

il voulut la pourfuivre, & il appréhendoit qu'ils ne l'accompagnassent... Il offrit d'envoyer des gens pour la chercher... Mais le principal Chevalier rompant le silence, lui reprocha dans les termes les plus forts la mauvaise foi de ses procédés, & lui demanda la raison qui avoit obligé Isabelle à s'enfuir de son Château. Manfred jetta un coup d'œil à Jérôme, comme pour lui ordonner de garder le silence, dit au Chevalier, qu'après la mort de Conrad, il l'avoit placée dans un asyle jusqu'à ce qu'il fût comment il devoit en disposer. Jérôme qui trembloit pour la vie de son fils, n'osa le démentir ; mais un de ses Religieux qui n'avoit pas les memes intérêts que lui à ménager, déclara nettement qu'elle s'étoit retirée dans leur Eglise la nuit d'auparavant. Le Prince accablé de honte & de confusion, s'efforça inutilement de faire taire le Frère. Le Chevalier surpris de ces contradictions, & presque persuadé que Manfred avoit fait cacher la Princesse, malgré le chagrin qu'il témoignoit, se leva de son siège en s'écriant : traître que tu es ! tu trouveras Isabelle, & gagna la porte. Manfred voulut l'empêcher de sortir, mais ses camarades l'aidèrent à se tirer de ses mains ; il descendit dans la cour, & donna ordre à ses gens de le suivre. Manfred voyant qu'il ne pouvoit le détourner de son dessein, s'offrit de l'accompagner ; il fit appeler ses domestiques, & prenant avec lui Jérôme & quelques-uns de ses Religieux, ils sortirent du Château. Il ordonna secrètement qu'on s'assurât des gens du Chevalier, en même temps qu'il feignoit d'envoyer un message pour leur demander du secours.

La compagnie ne fut pas plutôt sortie du Château, que Mathilde qui s'intéressoit au sort du jeune Payfan depuis qu'il avoit été condamné à la mort, & qui ne s'occupoit que des moyens de le sauver, apprit que Manfred avoit envoyé ses gens dans différens endroits pour chercher Isabelle. Dans l'agitation où il étoit, il avoit donné cet ordre en termes généraux, ne croyant point qu'il dût s'étendre à ceux qui gardoient Théodore, & il l'oublia pour le moment. Les domestiques qui n'osoient défobéir à leur Maître, & qui d'ailleurs étoient curieux de voir à quoi ces recherches aboutiroient, abandonnèrent de concert le Château, de manière qu'il n'en resta pas un seul. Mathilde s'étant débarrassée de ses suivantes, monta dans la tour noire, ouvrit la porte, & entra dans la chambre où étoit Théodore. Jeune homme, lui dit-elle, quoique le devoir filial & la modestie condamnent la démarche que je fais, cependant la charité qui remporte sur tous les autres liens, justifiera l'action que je fais. Sauve-toi ; les portes de ta prison sont ouvertes : mon père & les domestiques sont absens, mais peut-être ne tarderont-ils pas à revenir. Va-t'en en paix, & que les Anges du Ciel dirigent ta route. Vous êtes sûrement un de ces Anges, lui dit Théodore en l'interrompant. Il n'y a qu'un esprit bienheureux qui puisse vous ressembler, parler & agir comme vous faites. Ne puis-je pas savoir le nom de ma divine protectrice ? Il me semble que vous avez nommé votre père. Le sang de Manfred peut-il être sensible à la pitié ? Aimable Dame, vous ne répondez point... Mais comment avez-vous pu venir ici ? Pourquoi négliger votre propre sûreté, & vous intéresser pour le malheureux

Théodore ? Enfuyons-nous ensemble ; j'emploierai la vie que vous me donnez à votre défense. Hélas ! vous vous trompez, lui dit Mathilde en soupirant : je suis la fille de Manfred, & je n'ai rien à craindre. Ciel ! s'écria Théodore : il n'y a qu'une nuit que je me félicitois d'un service que je vous avois rendu, & que vous payez aujourd'hui avec tant de générosité. Vous êtes dans l'erreur, reprit la Princesse, mais il n'est pas temps de vous en tirer. Fuyez, jeune homme vertueux, pendant qu'il est en mon pouvoir de vous sauver : si mon père revenoit, nous aurions tous deux sujet de trembler. Quoi ! lui dit Théodore, croyez-vous que je veuille sauver ma vie au hasard de vous rendre malheureuse ? J'aimerois mieux la perdre mille fois. Je n'ai à craindre que vos délais, reprit Mathilde. Fuyez, personne ne saura que je vous aye secondé. Jurez-le-moi par tous les Saints, reprit Théodore, sinon je resterai ici, quelque chose qui puisse m'arriver. Vous êtes trop généreux, lui dit Mathilde ; mais soyez assuré que personne ne me soupçonnera d'avoir favorisé votre fuite. Donnez-moi votre belle main pour preuve de la vérité de ce que vous dites, reprit Théodore, & permettez que je la baigne des larmes que la reconnoissance me fait verser... A Dieu ne plaife, lui dit la Princesse, je ne le puis. Hélas ! dit Théodore, je n'ai eu jusqu'ici que du malheur, & il y a toute apparence que je ne serai pas plus heureux dans la fuite. Permettez que je me livre aux transports de ma reconnoissance, & que mon ame les exprime sur votre belle main. Non, lui dit Mathilde, partez. Que diroit Isabelle, si elle vous voyoit à mes genoux ? Quelle est cette Isabelle ? reprit le jeune homme

avec un air de surprise. Ah ! s'écria la Princesse, je crains bien d'obliger un trompeur. Avez-vous oublié la curiosité que vous m'avez témoignée ce matin ? Vos regards, vos actions, votre personne me paroissent être une émanation de la Divinité, reprit Théodore, mais vos discours sont obscurs & mystérieux... Daignez, Madame, vous faire entendre... Vous ne m'entendez que trop, lui dit Mathilde : mais, encore un coup, je vous ordonne de partir. Puisse votre sang, ce qu'à Dieu ne plaise, retomber sur ma tête, si je perds davantage le temps en vains discours. Je m'en vais, reprit Théodore, puisque vous le voulez, & pour ne point causer la mort à mon père. Daignez seulement m'assurer que vous me plaignez... Arrêtez, lui dit Mathilde, je vais vous conduire dans le souterrain par lequel Isabelle s'est sauvée ; il aboutit à l'Église de Saint Nicolas, où vous pourrez trouver un asyle... Quoi ! s'écria Théodore, c'est donc à une autre que vous à qui j'ai montré ce conduit souterrain ? Oui, lui répondit Mathilde ; mais ne me questionnez pas davantage : je tremble de vous voir ici : retirez-vous dans cet asyle.... Les asyles, reprit Théodore, ne sont faits que pour des filles sans défense, ou pour des criminels. Théodore n'a commis aucun crime ; son ame en ignore jusqu'à l'apparence. Donnez-moi une épée, Madame, & votre père apprendra que Théodore n'est point fait pour fuir. Téméraire, lui dit Mathilde, oserois-tu bien lever la main contre le Prince d'Otrante ? Non point contre votre père ; non, je n'oserois le faire : excusez-moi, Madame, si je m'oublie... Mais puis-je vous voir, & me ressouvenir que vous êtes la fille du tyran Manfred !... Il est votre père, & dès ce moment j'oublie tous

les torts qu'il m'a faits. Comme il achevoit ces mots, ils entendirent un bruit qui paroissoit venir de dessus l'endroit où ils étoient. Théodore & la Princesse treffaillirent de peur, Ciel ! s'écria Mathilde, nous sommes découverts. Ils prêtèrent l'oreille, & ils n'entendirent plus rien, ce qui les raffura. La Princesse prit les devants, & conduisit Théodore dans la garde-robe de son père, où elle l'équipa de son mieux, & de-là elle le mena à la poterne. N'entrez point dans la Ville, lui dit Mathilde, & n'allez point du côté du couchant, car c'est-là que Manfred & les étrangers cherchent Isabelle. Prenez la route opposée. Vous trouverez au bout de la forêt une chaîne de rochers, où sont plusieurs cavernes qui aboutissent sur la côte. Vous pourrez y rester caché jusqu'à ce que vous découvriez un vaisseau auquel vous ferez signe de venir vous prendre. Allez, que le Ciel vous conduise, & souvenez-vous quelquefois de Mathilde dans vos prières. Théodore se jeta à ses pieds, & lui prenant la main, malgré les efforts qu'elle fit pour l'en empêcher, il lui promit de se faire créer Chevalier à la première occasion, & lui demanda la permission de se vouer à son service. .. La Princesse alloit lui répondre, lorsqu'il survint un coup de tonnerre qui ébranla tout le Château. Théodore se servit de ce prétexte pour retarder son départ ; mais la Princesse lui ordonna de partir, d'un air qui témoignoit qu'elle

vouloit être obéie, & rentra dans le Château. Il pouffa un profond soupir & se retira, sans ôter les yeux de dessus la porte, qu'au moment que Mathilde la ferma & mit fin à une

entrevue, pendant laquelle leurs cœurs éprouvèrent une passion qu'ils avoient ignorée jusqu'alors.

Théodore s'en fut tout pensif au Couvent, pour informer son père de sa délivrance. On lui dit qu'il étoit absent ; on l'instruisit de la recherche qu'on faisoit d'Isabelle, & de plusieurs autres particularités qu'il avoit ignorées jusqu'alors. Il eut voulu l'aider, mais les Religieux ne purent lui dire la route qu'il avoit prise. Il ne fut point tenté de l'aller chercher. Mathilde avoit fait une si forte impression sur son cœur, qu'il avoit toutes les peines du monde à s'éloigner du Château. La tendresse que Jérôme avoit pour lui, ne contribua pas peu à fortifier sa répugnance, & il en vint même jusqu'à se persuader que l'affection filiale étoit la principale cause de la peine qu'il avoit à s'éloigner. En attendant que Jérôme revînt, il prit le parti de se retirer dans la forêt que Mathilde lui avoit indiquée. Il s'enfonça dans l'endroit le plus sombre, & arriva insensiblement à certaines cavernes qui avoient autrefois servi de retraite à des solitaires, & qu'on disoit être actuellement habitées par des Esprits malins. Il se ressouvint de cette tradition, & comme il étoit naturellement courageux, il se fit un plaisir de visiter les endroits les plus secrets de ce labyrinthe. A peine y fut-il entré, qu'il ouït les pas d'une personne qui paroïssoit s'enfuir devant lui. Théodore, quoique fermement persuadé de tout ce que notre sainte Religion nous ordonne de croire, ne put s'imaginer que les gens de bien fussent abandonnés sans sujet à la malice des Puissances infernales. Il crut que ces lieux

étoient plutôt infestés par des voleurs, que par ces agens infernaux qu'on dit se faire un plaisir d'égarer les voyageurs. Il brûloit depuis long-temps d'impatience d'éprouver sa valeur. Il tira son épée & s'avança vers l'endroit où il avoit entendu le bruit. Son armure ne servit qu'à le faire reconnoître, & l'Inconnu doubla le pas. Théodore convaincu qu'il ne se trompoit point, se hâta davantage, & étoit sur le point d'atteindre la personne qui fuyoit devant lui, lorsque celle-ci faisant un dernier effort pour l'éviter, les forces lui manquèrent. Il la joignit enfin, & trouva une femme étendue par terre sans sentiment. Il se hâta de la relever, mais sa frayeur étoit si grande, qu'il craignit qu'elle ne mourût entre ses bras. Il mit tout en usage pour dissiper ses craintes, & l'assura que loin d'avoir intention de lui nuire, il étoit prêt à sacrifier sa vie pour la défendre. A ces mots, la Demoiselle reprit ses sens, & envisageant celui qui lui parloit ; je connois sûrement votre voix, lui dit-elle. Non pas que je sache, reprit Théodore, à moins que vous ne soyiez la Princesse Isabelle. Cieux ! s'écria-t-elle, n'êtes-vous pas envoyé pour me poursuivre ? De grâce, ajouta-t-elle en se jettant à ses pieds, ne me livrez point à Manfred. A Manfred ! lui dit Théodore... Non, Madame, je vous ai déjà délivrée une fois de sa tyrannie, & je suis bien éloigné de vouloir vous y soumettre de nouveau : je veux vous mener dans un lieu où vous ne puissiez plus la craindre. Est-il possible, reprit la Princesse, que vous soyiez ce généreux inconnu que je trouvai la nuit dernière dans le souterrain du Château ? Vous êtes sûrement mon Ange gardien : permettez que je me jette à vos genoux pour vous

remercier... Je ne souffrirai point, lui dit Théodore, que vous vous abaissiez jusqu'à ce point. Si le Ciel m'a choisi pour votre délivrance, il me donnera la force nécessaire pour l'effectuer... Mais venez, Madame, nous sommes trop près de l'entrée de la caverne, entrons plus avant ; je ne serai tranquille que lorsque je vous saurai en sûreté. Hélas ! Monsieur, lui dit-elle, quel est votre dessein ? Quoique vos actions & vos discours m'assurent de la pureté de vos sentimens, convient-il que je vous suive dans un pareil endroit ? Que diroit-on de moi, si l'on nous trouvoit ensemble ? Je respecte votre délicatesse, lui dit Théodore, vos craintes n'ont rien qui m'offense. Je ne veux que vous conduire dans l'endroit le plus reculé de ces rochers, & en défendre l'entrée contre quiconque voudroit vous attaquer. Dailleurs, Madame, reprit-il en poussant un profond soupir, toute belle & toute parfaite que vous êtes, je suis bien aise de vous dire que mon cœur est dévoué à une autre ; & quoiqu'un bruit soudain empêchât Théodore d'en dire davantage, ils distinguèrent bientôt ces mots Isabelle ! hola ! Isabelle ! La Princesse retomba dans les premières frayeurs. Théodore essaya inutilement de l'encourager, il ne put y réussir. Il l'assura qu'il mourroit plutôt que de souffrir qu'elle retournât sous le pouvoir de Manfred. Il la pria de se tenir cachée, & sortit pour empêcher que la personne qui la cherchoit n'avancât.

Il trouva à l'entrée de la caverne un Chevalier armé, lequel s'entretenoit avec un Paysan ; celui-ci l'assuroit qu'il avoit vu entrer Isabelle dans ces rochers. Le Chevalier se

dispofoit à la chercher, lorsque Théodore fe présenta à lui l'épée à la main, & lui défendit d'avancer, fous peine de la vie. Qui es-tu, lui dit le Chevalier d'un ton courroucé, pour ofer ainfi me barrer le chemin ? Un homme qui n'ofe que ce qu'il peut faire, lui répondit Théodore. Je cherche Ifabelle, reprit le Chevalier ; on m'a dit qu'elle s'étoit retirée dans ces rochers : ne m'arrête point, ou tu t'en repentiras. Ton propos eft auffi odieux que ta colère eft méprifable, lui dit Théodore. Retourne-t-en, ou nous verrons qui de nous deux eft le plus à craindre. L'Inconnu qui parla à Théodore, étoit le principal Chevalier qui étoit venu de la part du Marquis de Vicence. Il avoit profité du temps que Manfred étoit occupé à donner les ordres pour empêcher qu'Ifabelle ne tombât entre leurs mains, pour s'évader. Il foupçonna Manfred d'avoir fait cacher la Princesse, & ne douta point que Théodore ne fût apofté pour la garder. Il fut fi outré de la réponfe, qu'il déchargea fur lui un coup de fabre qu'il para heureufement avec fon bouclier. Sa valeur fe réveilla tout-à-coup, & il fondit comme un éclair fur le Chevalier. Le combat fut violent, mais il ne dura pas long-temps. Théodore lui fit trois bleffures, & profita de la foibleffe dans laquelle il tomba pour le défarmer. Le Payfan s'enfuit dès le commencement de leur querelle, & fut en donner avis à quelques domeftiques de Manfred qui s'étoient difperlés dans le bois pour chercher Ifabelle. Ils accoururent à fon fecours, & ne tardèrent pas à le reconnoître. Théodore, nonobftant fa haine pour Manfred, ne put voir fans émotion la victoire quil venoit de remporter. Sa pitié augmenta lorsqu'il apprit que celui qu'il venoit de bleffer, loin d'être

partisan du Prince, étoit son ennemi déclaré. Il aida les domestiques à défarmer le Chevalier, & ne négligea rien pour étancher le sang qui fortoit de ses blessures. Après qu'il eut repris la parole : ennemi généreux, lui dit-il d'une voix tremblante & à demi éteinte, nous avons été tous deux dans la même erreur. Je t'ai pris pour l'instrument du Tyran, & je m'apperçois que tu as porté le même jugement de moi... Les excuses ne font plus de faison... je me meurs... Si Isabelle est ici, fais-la appeler... j'ai des secrets important à... Il se meurt, s'écria un des assistans ; personne n'a-t-il un Crucifix ? André, priez Dieu pour lui... Faites-lui avaler quelques gouttes d'eau, leur dit Théodore, pendant que je vais appeler La Princesse... En achevant ces mots, il se rendit auprès d'Isabelle, & lui apprit en peu de mots le malheur qu'il avoit eu de bleffer un Gentilhomme de la Cour de son père, lequel avant que de mourir, avoit des secrets importans à lui communiquer. La Princesse, qui avoit été transportée de joie lorsqu'elle ouit la voix de Théodore, parut surprise de ce discours. Théodore la conduisit dans l'endroit où étoit le Chevalier ; ils le trouvèrent couché par terre & hors d'état de proférer une seule parole. Elle pâlit lorsqu'elle apperçut les domestiques de Manfred, & voulut retourner sur ses pas : mais Théodore la rassura, en lui faisant observer qu'ils n'avoient point d'armes, & les menaça de mort s'ils étoient assez osés pour vouloir arrêter la Princesse. L'Étranger ayant ouvert les yeux, & appercevant une femme ; est-ce vous, lui dit-il, parlez-moi sincèrement : êtes-vous Isabelle de Vicence ? Oui, je le suis, répondit-elle : veuille le ciel vous conserver la vie. C'est donc toi... c'est

donc toi, reprit le Chevalier, en faisant un dernier effort pour parler... tu vois... ton père... Donne-moi... O surprise ! ô horreur ! Que vois-je ! qu'entends-je ! s'écria Isabelle. Mon père ! vous mon père ! qui vous a amené ici ? daignez me l'apprendre... Au secours ! il se meurt ! La chose n'est que trop vraie, reprit le Cheva

lier ; je suis Frédéric ton père... Oui... je venois pour te délivrer... Embrasse-moi pour la dernière fois, & prends Seigneur, lui dit Théodore, épuisez pas à parler, & permettez que nous vous transportions au Château... Au Château ! s'écria Isabelle ; faut-il aller si loin ? Voulez-vous exposer mon père à la fureur du Tyran ? Si vous l'y transportez, je n'oserai l'accompagner... Et cependant me convient-il de l'abandonner ? Ma fille, lui dit Frédéric, peu m'importe dans quel endroit on me transporte : je ferai dans quelques minutes à l'abri de tout danger... Mais pendant que j'ai les yeux ouverts, ne m'abandonne point, chère Isabelle. Ce brave Chevalier... j'ignore qui il est, aura soin de protéger ton innocence... Je vous prie, Monsieur, n'abandonnez point ma fille ; me le promettez-vous ? Théodore versant un torrent de larmes sur la victime qu'il venoit d'immoler, après avoir promis à Frédéric de protéger sa fille aux dépens de sa vie, obtint de lui qu'on le transporterait au Château. On banda ses blessures du mieux que l'on put, & on le mit sur le cheval d'un des domestiques. Théodore marchoit à ses côtés, & Isabelle le suivait.

CHAPITRE IV

LA troupe affligée arriva au Château ; où elle fut reçue par Hippolite & Mathilde, qu'Ifabelle avoit eu soin de faire avertir de leur arrivée. Les Princesses firent conduire Frédéric dans une chambre voisine, & se retirèrent dans leur appartement, pendant que les Chirugiens visitoient les blessures. Mathilde rougit en voyant Théodore & Ifabelle ensemble ; elle dissimula cependant sa surprise, embrassa la dernière, & lui fit un compliment de condoléance sur le malheur qui venoit d'arriver à son père. Les Chirugiens revinrent quelques momens après dire à Hippolite que les blessures du Marquis n'étoient point dangereuses, & qu'il demandoit à voir la fille & les Princesses. Théodore, sous prétexte de témoigner la joie qu'il avoit de la guérison de Frédéric, s'offrit d'accompagner Mathilde. Le soin qu'avoit celle-ci d'éviter les regards, fit bientôt comprendre à Ifabelle qu'elle étoit l'objet pour lequel il lui avoit dit dans la caverne que son cœur étoit épris. Pendant que cette scène muette se passoit, Hippolite demanda à Frédéric la raison pour laquelle il avoit pris cette voie mystérieuse pour réclamer la fille, & s'efforça de justifier le Prince son époux sur l'article du mariage qu'il avoit contracté avec son fils. Frédéric, quoiqu'irrité contre Manfred, parut être sensible

aux procédés obligeans d'Hippolite ; mais il fut encore plus touché de la beauté de Mathilde. Dans la résolution où il étoit de l'épouser, il prit le parti de raconter son histoire à Hippolite. Pendant que j'étois prisonnier chez les Infidèles, lui dit-il, je songeai que ma fille, dont je n'avois reçu aucune nouvelle depuis ma captivité, étoit détenue dans un Château, où elle étoit en danger d'éprouver les plus grands malheurs : & que si j'obtenois ma liberté, & que je me retirasse dans un bois qui est près de Joppé, j'en apprendrois davantage. Allarmé de ce songe, & ne pouvant lui obéir, mes chaînes s'appesantirent plus que jamais. Mais pendant que je m'occupois des moyens d'obtenir ma liberté, j'appris que les Princes confédérés, qui faisoient la guerre dans la Palestine, avoient payé ma rançon. Je me rendis à l'instant dans le bois que le songe m'avoit indiqué ; j'errai pendant trois jours avec ma fuite sans rencontrer aucun homme. Le troisième au soir j'arrivai dans une cellule, dans laquelle je trouvai un vénérable Hermite à l'agonie. Je le fis revenir avec des cordiaux, il reprit la parole, & me parla en ces termes : Mon fils, me dit-il, je vous suis obligé de votre charité...

mais elle m'est inutile... Je vais jouir du repos éternel... Mais je meurs avec la satisfaction d'avoir exécuté la volonté du Ciel. La première fois que j'arrivai dans cette solitude, après avoir vu mon pays devenir la proie des Infidèles... Hélas ! il y a plus de cinquante ans que j'ai été témoin de cette affreuse scène. Saint Nicolas m'apparut, & me révéla un secret, m'enjoignant de n'en faire part à personne,

excepté à ma mort. Cette heure formidable est enfin arrivée, & vous êtes vraisemblablement les Guerriers choisis auxquels je dois le révéler. Aussitôt après que vous m'aurez rendu les derniers devoirs, creusez au pied du septième arbre qui est à la gauche de cette pauvre cellule, & vos peines seront... Ah ? juste Dieu ? recevez mon ame. L'Hermite expira en proférant ces mots. Dès le point du jour, continua Frédéric, après avoir mis son corps en terre, nous creusâmes dans l'endroit qu'il nous avoit dit... Mais quelle fut notre surprise, lorsqu'après avoir creusé six ou sept pieds, nous découvriâmes une épée monstrueuse... C'est la même qui est dans votre cour. La lame étoit à moitié tirée du fourreau, & nous trouvâmes écrit dessus les paroles suivantes... Non, excusez-moi, Madame, ajouta le Marquis, en se tournant vers Hippolite, si je ne les répété point : je respecte votre sexe & votre rang, & je serois marri de rien dire qui pût offenser une personne qui vous est chère... Il se tut. Hippolite trembla. Elle ne douta point que Frédéric ne fût destiné par le Ciel pour accomplir la destinée qui sembloit menacer sa maison. Elle jeta un coup d'œil languissant sur Mathilde, & laissa échapper quelques larmes : mais après s'être un peu remise, continuez, dit-elle au Marquis. Le Ciel ne fait rien en vain ; c'est aux hommes à recevoir ses ordres avec soumission. C'est à nous à fléchir sa colère, & à détourner ses décrets. Faites-moi la grace, Seigneur, de me dire ce que portoient ces paroles, nous sommes résolues à y obéir. Frédéric fut fâché de s'être engagé si avant : la dignité, la fermeté, & la patience d'Hippolite le pénétrèrent du plus profond respect : l'air tendre & affectueux avec lequel les

Princesses se regardoient l'une l'autre, pensa lui faire verser un torrent de larmes. Mais dans la crainte qu'il eut que son silence ne les allarmât encore davantage, il récita d'une voix foible & tremblante les vers suivans :

Lorsqu'on trouvera une Épée
À ce Casque proportionnée,
Tremble pour les malheurs qui menacent ton sang :
Celui d'Alphonse seul pourra sauver ta fille,
Et rendre à ce Héros le repos qu'il attend.

Qu'y a-t-il dans ces vers, s'écria Théodore d'un ton d'impatience, qui doit allarmer les Princesses ? Pourquoi seroient-elles choquées d'une prédiction aussi mal fondée ? Jeune homme, lui dit le Marquis, votre discours est très-impoli, & quoique la fortune vous ait favorisé une fois... Monseigneur, lui dit Isabelle, qui s'aperçut que la colère de Théodore étoit dictée par les sentimens pour Mathilde, ne vous offendez point des paroles d'un paysan : il ignore le respect qui vous est dû ; mais il n'est pas accoutumé... Hippolite blâma Théodore de son imprudence, mais d'un œil qui marquoit sa reconnoissance : elle changea de conversation, & demanda au Marquis où il avoit laissé le Prince ? Il alloit lui répondre, lorsque Manfred, Jérôme & une partie de ceux qui les avoient accompagnés, & qui avoient appris ce qui s'étoit passé, entrèrent dans l'appartement. Manfred s'approcha du lit de Frédéric pour lui témoigner la part qu'il prenoit à son malheur, & pour s'informer des circonstances du combat, lorsqu'il s'écria tout à coup : Ah ! qui es-tu, Spectre épouvantable ? Mon heure est-elle venue ? Mon cher époux, lui dit Hippolite en

l'embrassant, qu'est-ce que vous voyez ? D'où vient ce regard effaré ? Quoi ! reprit Manfred tout hors d'haleine... ne voyez-vous rien, Hippolite ? Ce fantôme ne vient-il que pour moi... pour moi qui n'ai pas voulu ?... Rassurez-vous, Monseigneur, lui dit Hippolite, faites usage de votre raison. Il n'y a personne ici que nous & vos amis... N'est-ce pas là Alphonse ? s'écria Manfred : ne le voyez-vous pas ? Mon esprit s'égaré-t-il ? Est-ce un songe ? Celui que vous voyez, reprit Hippolite, est Théodore, ce jeune homme dont vous connoissez les malheurs... Théodore ! s'écria Manfred d'un ton de voix douloureux & en se frappant le front. Soit que ce soit Théodore ou un fantôme, la vue me met hors de moi-même... Mais comment est-il venu ici, & d'où vient est-il armé ? Je crois, lui dit Hippolite, qu'il vient chercher Isabelle. Isabelle ! s'écria Manfred, la rage peinte sur le visage ; oui, je n'en doute point. Mais comment a-t-il pu s'échapper de l'endroit où je l'avois enfermé ? Est-ce Isabelle ou ce Moine hypocrite qui l'ont fait sauver ? Quoi donc, Monseigneur, reprit Théodore, est-ce un crime à un père de procurer la liberté de son fils ? Jérôme surpris de se voir en quelque sorte acculé par son propre fils, ne fut que s'imaginer. Il ne put concevoir comment il s'étoit sauvé, ni où il avoit privées armes pour se battre contre Frédéric. Il n'osa cependant lui faire aucune question, de peur de l'irriter encore davantage contre son fils. Le silence de Jérôme persuada à Manfred qu'il étoit complice de la fuite de son fils. Est-ce ainsi, homme ingrat, lui dit le Prince, que tu reconnois mes bontés & celles d'Hippolite ? Non content de t'opposer à mes désirs, tu oses fournir des armes à ton

bâtard, & tu l'amène dans mon Château pour m'insulter. Monseigneur, lui dit Théodore, c'est à tort que vous accusez mon Père : ni lui ni moi n'avons point de dessein de troubler votre repos. Est-ce une insolence à moi de me soumettre à votre volonté ? ajouta-t-il en jettant son épée, & se jettant à ses genoux. Voilà mon sein, frappez, Monseigneur, au cas que vous me soupçonniez de quelque trahison. Tous mes sentimens ne tendent qu'à vous honorer. La manière dont il prononça ces mots, intéressa tout le monde en sa faveur. Manfred lui-même se sentit ému... Mais toujours préoccupé de sa ressemblance avec Alphonse, il sentit en lui-même une secrète horreur. Lève-toi, lui dit-il, peu m'importe maintenant que tu perdes la vie... Raconte-moi ton histoire, & apprends-moi comment tu es le fils du vieux traître que voilà. Monseigneur, lui dit Jérôme... Paix, imposteur, reprit Manfred, pourquoi l'interrompez-vous ? Monseigneur, continua Théodore, je n'ai pas besoin de secours. Mon histoire n'est pas longue. Je fus conduit à l'âge de cinq ans à Alger avec ma mère, qui avoit été prise par des Corsaires sur la côte de Sicile. Elle mourut de chagrin en moins d'un an... A ces mots, Jérôme répandit quelques larmes, & l'on aperçut sur son visage divers mouvemens dont on ne put deviner la cause. Avant que de mourir, reprit Théodore, elle m'attacha au bras un billet, qui portoit que j'étois le fils du Comte de Falconara... Cela est vrai, dit Jérôme... C'est moi qui suis son malheureux père. Je t'ordonne encore une fois de te taire, lui dit Manfred. Continuez. J'étois encore esclave il y a deux ans, lorsqu'ayant suivi mon Maître dans ses courses, je fus délivré par un vaisseau Chrétien, qui prit

celui sur lequel j'étois. Je me fis connoître au Capitaine, & il eut la générosité de me conduire en Sicile... Mais hélas ! au lieu d'y trouver mon père, j'appris que le Château qu'il avoit sur la côte, avoit été détruit pendant son absence par le même Pirate qui avoit enlevé ma mère. Que mon père à son retour avoit vendu le peu de bien qui lui restoit, & s'étoit fait Religieux dans le Royaume-de Naples ; mais on ne fut me dire où c'étoit. Me trouvant seul & sans-ressources, & désespérant même de le revoir, je profitai de la première occasion pour me rendre à Naples, où j'ai vécu pendant six jours du travail de mes mains. J'ai douté jusques à hier matin, que le Ciel me réservât autre chose que la paix & la tranquillité que je goûtois dans ma pauvreté. Voilà, Monseigneur, l'histoire de Théodore. Je suis heureux au-delà de mes espérances d'avoir retrouvé mon père, & malheureux au-delà de ce que je mérite d'avoir encouru l'inimitié de Votre Altesse. Toute l'assemblée applaudit à son discours. Ce n'est pas tout, reprit Frédéric, l'honneur m'oblige de publier ce qu'il s'efforce de taire. Sa modestie ne doit pas être un obstacle à ma générosité. C'est un jeune homme pieux, brave & véridique. Si ce qu'il rapporte étoit faux, il ne le diroit point... Quant à moi, jeune homme, je te fais gré d'une franchise qui convient si bien à ta naissance. Tu m'as offensé, il est vrai, mais je te pardonne en faveur de ton courage. Monseigneur, dit-il à Manfred, puisque je lui pardonne, vous pouvez bien lui pardonner aussi : ce n'est pas la faute si vous l'avez pris pour un Spectre. Cette raillerie piqua Manfred au vif. Suis-je à l'abri de pareilles craintes ? reprit-il brusquement... Monseigneur, lui dit

Hippolite, votre Hôte a besoin de repos ; & en disant ces mots, elle prit Manfred par la main, elle souhaita le bon soir à Frédéric, & renvoya la compagnie... Le Prince se retira dans son appartement, & permit à Théodore d'accompagner son père au Couvent, à condition qu'il reviendrait le lendemain. Mathilde & Isabelle étoient trop occupées de leurs réflexions, & trop mécontentes l'une de l'autre, pour prolonger la conversation. Elles se retirèrent chacune dans leur chambre, beaucoup moins unies qu'elles ne l'avoient été depuis leur enfance.

Si elles se séparèrent avec peu de cordialité, on peut dire qu'elles n'eurent pas plus d'impatience de se rejoindre. La situation où étoit leur esprit, ne leur permit pas de fermer l'œil de toute la nuit. Elles se rappelèrent mille questions qu'elles auroient souhaité s'être faites l'une à l'autre. Mathilde fit réflexion qu'Isabelle avoit été secourue deux fois par Théodore dans des occasions critiques, qu'elle ne put se résoudre à regarder comme accidentelles. Il est vrai qu'il avoit tenu les yeux fixés sur elle dans la chambre de Frédéric, mais peut-être étoit-ce à dessein d'empêcher que leurs pères ne s'aperçussent de sa passion pour Isabelle. Elle se fut mauvais gré de ne s'en être point éclaircie. Elle désiroit de savoir la vérité, de peur d'offenser son amie en s'attachant à son amant. C'est ainsi que la jalousie & l'amitié lui fournissoient un prétexte pour justifier sa curiosité.

Les soupçons d'Isabelle étoient mieux fondés. La langue & les yeux de Théodore lui avoient dit que son cœur étoit engagé.... Il est vrai.... mais peut-être que Mathilde ne

répondoit point à la passion... Elle avoit toujours paru insensible à l'amour : elle ne soupiroit qu'après le Ciel.... Pourquoi la dissuader, se disoit Isabelle : je suis punie de ma générosité.... Mais quand se font-ils vus ? où ?.... Cela ne peut être : je m'abuse,... ils ne se connoissent que depuis la nuit passée... Peut-être son cœur est-il épris pour un autre.... Si cela est, je ne suis point aussi malheureuse que je le pense ; mais si Mathilde n'est pas mon amie... Quoi ! pourquoi m'attacher à un homme qui a été assez impoli pour m'instruire de son indifférence, dans un temps où la simple politesse exigeoit qu'il tint une conduite contraire ? Je veux aller trouver ma chère Mathilde, ne fût-ce que pour me confirmer dans un orgueil aussi bien fondé.... Le jeune homme est en sûreté.... je veux lui conseiller de prendre le voile : elle sera ravie de me voir dans cette disposition ; je lui dirai que je ne m'oppose plus à son inclination pour le Cloître. Dans cette disposition d'esprit, & fermement résolu d'ouvrir son cœur à Mathilde, elle se rendit chez la Princesse, qu'elle trouva habillée, & toute rêveuse, le Coude appuyé sur une table. Cette attitude, qui convenoit si parfaitement à ce qu'elle éprouvoit elle-même, réveilla les soupçons d'Isabelle, & détruisit la confiance qu'elle avoit dessein de lui faire. Elles rougirent en se voyant, étant encore trop novices pour savoir déguiser leurs sentimens. Après quelques questions assez indifférentes de part & d'autre, Mathilde demanda à Isabelle la raison pour laquelle elle s'étoit enfuie ? Celle-ci, qui avoit presque oublié la passion de Manfred, & qui n'étoit occupée que de la sienne, s'imaginant qu'elle vouloit lui parler de la fuite du Couvent,

laquelle avoit occasionné les incidens de la veille, lui répondit : Martelli est venu dire au Couvent que votre mère étoit morte..

Oh ! s'écria Mathilde en l'interrompant ? Blanche m'a instruite de cette méprise ; m'ayant vue tomber en défaillance, elle s'écria : la Princesse se meurt ; & Martelli, qui étoit venu au Château... Et quelle étoit la cause de votre pamoison ? lui demanda Isabelle, d'ailleurs indifférente pour tout le reste. Mathilde rougit, & répondit en balbutiant... Mon père... jugeoit un criminel... Quel criminel ? lui demanda Isabelle avec précipitation... Un jeune homme, répondit Mathilde... Je crois... je crois que c'étoit ce jeune homme qui... Théodore ? reprit Isabelle. Oui, répondit-elle. Je ne le connoissois point ; j'ignorois en quoi il avoit offensé mon père... Mais comme il vous a rendu service, je suis ravie qu'il lui ai pardonné... Il m'a rendu service ? reprit Isabelle. Appelez-vous me rendre service que d'avoir blessé mon père, & de l'avoir presque tué ? Quoique je ne le connoisse que depuis hier, je pense que Mathilde ne me croit pas assez insensible pour ne pas être offensée de l'audace de ce jeune homme, & pour s'imaginer que je puisse jamais aimer une personne qui a osé lever la main contre l'auteur de mon être. Non, Mathilde, mon cœur l'abhorre ; & si vous avez encore pour moi quelques restes de cette amitié que vous m'avez vouée depuis notre enfance, vous détesterez un homme qui a été sur le point de me rendre malheureuse pour jamais. Je me flatte, ma chere Isabelle, reprit Mathilde en baissant la tête,

que vous ne doutez point de mon amitié pour vous. Je ne connois ce jeune homme que depuis hier, il m'est tout-à-fait étranger : mais puisque les Chirugiens affurent que votre père est hors de danger, pourquoi conserver de la rancune contre un homme qui, je suis sûre, ignoroit que le Marquis vous appartînt ? Je suis surprise ? lui dit Ifabelle, que vous preniez avec tant d'ardeur la defense d'un étranger. Vous le payez de retour, ou je suis bien trompée. Que voulez-vous dire ? reprit Mathilde. Rien, lui dit Ifabelle, qui étoit fâchée d'avoir donné à connoître à Mathilde l'inclination que Théodore avoit pour elle. Changeant ensuite de discours, elle demanda à Mathilde la raison pour laquelle Manfred avoit pris Théodore pour un spectre ? Quoi ! répondit-elle, n'avez-vous pas remarqué la ressemblance qu'il a avec le portrait d'Alphonse qui est dans la galerie ? Je l'ai fait observer à Blanche avant qu'il eût pris son armure ; mais depuis qu'il a le casque en tête, il lui ressemble trait pour trait. Je ne m'amuse guères à considérer les tableaux, reprit Ifabelle ; je n'ai point examiné ce jeune homme aussi attentivement que vous me paroissez l'avoir fait.... Mais permettez que je vous donne un avis.... Il m'a avoué qu'il étoit amoureux...

ce ne peut être de vous, puisqu'il ne vous connoît que depuis hier... n'est-ce pas ? Sûrement, lui dit Mathilde ; mais que concluez-vous de-là ? J'ai dit que... Elle se tut... & reprenant ensuite le fil de son discours : qu'il vous a vue pour la première fois, & je n'ai pas assez de vanité pour croire que mes charmes soient capables d'engager un cœur

qui vous est dévoué... Soyez heureuse, Isabelle, quel que puisse être le sort de Mathilde. Ma chère amie, reprit Isabelle, c'est vous que Théodore admire ; je l'ai vu, j'en suis persuadée, & à Dieu ne plaise que je veuille faire mon bonheur aux dépens du vôtre. Cette franchise arracha des larmes à Mathilde ; & la jalousie qui avoit d'abord causé de la froideur entre ces aimables Princesses, fit place à la candeur & à la sincérité naturelle de leurs âmes. Elles avouèrent l'une & l'autre l'impression que Théodore avoit faite sur elles, & cette confiance fut suivie d'un combat de générosité à qui céderoit les droits à son amie. Isabelle se souvenant de la préférence que Théodore avoit donnée à sa rivale, eut assez de générosité pour surmonter sa passion, & pour le céder à Mathilde.

Dans ces entrefaites, Hippolite entra dans la chambre de la fille. Madame, dit-elle à Isabelle, vous avez tant de tendresse pour Mathilde, & vous vous intéressez si fort à ma maison, que je n'ai aucun secret pour ma fille que je ne doive vous révéler. Ces paroles attirèrent l'attention des Princesses, & leur causèrent les plus vives inquiétudes. Sachez donc, Madame, continua Hippolite, & vous ma chère Mathilde, que dans la persuasion où je suis que c'est la volonté du Ciel que le sceptre d'Otrante passe des mains de Manfred dans celles du Marquis Frédéric, il m'a inspiré le dessein de prévenir notre destruction totale par l'union des deux maisons. Dans cette vue, j'ai proposé à mon époux de marier cette chère fille à Frédéric votre père... A Frédéric ! s'écria Mathilde... Ciel ! ma chère mère vous avez osé le

nommer à mon père ? Oui, reprit Hippolite, je l'ai fait ; il a goûté ma proposition, & a été en faire part au Marquis. Ah ! malheureuse Princesse, lui dit Isabelle, qu'avez-vous fait ! quel malheur votre bonté imprudente ne va-t-elle pas causer à vous, à moi & à Mathilde ! A moi, à vous & à ma fille, reprit Hippolite ; que voulez-vous dire ? Hélas ! lui dit Isabelle, les personnes qui ont le cœur bon, jugent des autres par eux-mêmes. Manfred votre époux, cet homme impie... Arrêtez, lui dit Hippolite, il ne vous convient point de manquer de respect à Manfred en ma présence : il est mon Seigneur & mon époux. Et il ne le fera pas long-temps, reprit Isabelle, s'il peut venir à bout d'exécuter ses infames desseins. Ce discours me surprend, lui dit Hippolite. Vous êtes vive, Isabelle, mais je n'aurois jamais cru que vous fussiez indiscrette. Quelle raison avez-vous de traiter Manfred de meurtrier & d'affassin ? Ah ! Princesse vertueuse & crédule, s'écria Isabelle ; ce n'est point à votre vie qu'il en veut, il ne veut que se séparer de vous & vous renvoyer. Vous renvoyer ! me renvoyer ! s'écrièrent Hippolite & Mathilde. Oui, dit Isabelle, & exécuter le crime qu'il médite.... Je ne puis parler ! Que peut-il faire de plus que ce que vous venez de dire ? lui demanda Mathilde. Hippolite se tut. Le chagrin lui coupa la parole, & les propos ambigus que Manfred lui avoit tenus, lui confirmèrent ce qu'elle venoit d'entendre. Ma chère mère, s'écria Isabelle en se jettant à ses pieds ; ma chère Princesse, croyez-moi, croyez que je mourrai plutôt mille fois que de vous offenser, que de consentir à..... Oh ! c'en est trop, dit Hippolite : à combien de crimes un autre ne conduit-il pas ? Levez-vous, ma chère

Ifabelle. Je ne doute point de votre vertu. Ah ! Mathilde, ce coup est trop rude pour vous ! Ne pleurez pas, mon enfant, ne murmurez point. Je te le recommande, il est ton père... Mais vous êtes aussi ma mère, lui dit Mathilde ; vous êtes vertueuse, vous êtes innocente.... Quoi ! ne me fera-t-il pas permis de me plaindre ! Vous ne devez pas, lui dit Hippolite... Venez, & tout ira bien. Manfred, dans l'affliction que lui cause la mort de votre frère, ignore ce qu'il dit. Ifabelle a peut-être mal entendu. Il a le cœur bon... Eh ! mon enfant, vous ne savez pas tout. Nous sommes soumis aux ordres de la destinée.... La main de la Providence s'appesantit Hélas ! que ne puis-je vous sauver !.... Oui, continua-t-elle d'un ton de fermeté, peut-être appaisera-je le Ciel par le sacrifice de ma personne... Je veux consentir à ce divorce... ne vous mettez pas en peine de moi. Je me retirerai dans le Couvent voisin, & passerai le reste de mes jours à prier & à verser des larmes pour ma fille &... le Prince. Vous êtes aussi vertueuse, lui dit Ifabelle, que Manfred est exécration ; mais ne croyez pas, Madame , que je sois aussi faible que vous. Je jure, Anges qui veillez sur moi, daignez m'écouter... Arrêtez, je vous en conjure, s'écria Hippolite : souvenez-vous que vous n'êtes pas votre maîtresse ; vous avez un père.... Mon père est trop noble & trop vertueux pour exiger que je commette un crime. Je veux qu'il me le commande : un père est-il en droit d'exiger pareille chose de moi ? J'ai été mariée au fils... puis-je épouser le père ? Non, Madame, rien ne m'obligera à le faire. Je le hais, je l'abhorre : les lois divines & humaines s'y opposent... & mon amie, ma chère Mathilde ! voudrais-

je lui manquer & offenser une mère qu'elle adore ? ma propre mère... je n'en ai jamais connu d'autre.... Oui, elle est notre mère, s'écria Mathilde : pouvons-nous la trop aimer ? Mes chers enfans, leur dit Hîppolite, je suis extrêmement sensible à votre tendresse, mais je ne dois pas y céder. Nous ne sommes pas maîtresses de notre choix : c'est au Ciel, à nos parens & à nos maris à disposer de nous. Patientez, je vous prie, jusqu'à ce que nous fâchions la résolution de Manfred & de Frédéric, Si le Marquis accepte la main de Mathilde , je sai qu'elle ne fera pas difficulté d'obéir. Le Ciel veuille nous secourir & empêcher le reste, dit-elle, en voyant Mathilde à ses pieds, baignée dans les larmes.... Mais non.... ne me répondez point, ma fille : que je n'entende pas un mot qui puisse déplaire à votre père. Ne doutez point de mon obéissance, lui dit Mathilde. Mais puis-je, ô la plus respectable de toutes les femmes, puis-je voir la tendresse & les bontés que vous me témoignez, & vous cacher une idée qui me vient dans l'esprit ? Qu'alliez-vous dire ? reprit Isabelle en tremblant. Raffurez-vous, Mathilde. Non, Isabelle, reprit la Princesse, je serois indigne d'une pareille mère, si j'osois lui cacher la moindre de mes pensées.... Oui, je l'ai offensée ; j'ai livré mon cœur à une passion sans sa permission, mais j'y renonce. Je prends le Ciel & elle à témoin.... Ma fille, ma fille, lui dit Hippolite , que dites-vous ? Le Ciel nous réserve-t-il d'autres malheurs ? Vous ! une passion, au moment que nous sommes à la veille de périr !... Hélas ! reprit Mathilde, je connois toute l'énormité de mon crime. Que je périsse plutôt que de lui causer le moindre chagrin. Elle est ce que j'ai de plus

cher sur la terre ; je n'oserai plus la regarder de ma vie. Isabelle, reprit Hippolite, vous savez sans doute son secret ; quel qu'il puisse être, révélez-le-moi. Parlez... Quoi ! s'écria Mathilde, ai-je si fort déplu à ma mère, qu'elle ne veuille pas même me permettre de m'avouer coupable ! Ah infortunée Mathilde ! Vous êtes trop cruelle, dit Isabelle à Hippolite. Pouvez-vous voir l'angoisse de votre fille, & ne pas la plaindre ? Ne pas la plaindre ! s'écria Hippolite en embrassant la jeune Princesse. Je connois sa bonté, sa vertu, sa tendresse. Je te pardonne : ah mon unique espérance ! Les Princesses révélèrent alors à Hippolite l'inclination qu'elles avoient pour Théodore, & le dessein qu'avoit pris Isabelle de le céder à Mathilde. Elle blâma leur imprudence, & leur fit sentir l'impossibilité qu'il y avoit que leurs pères consentissent à les marier avec un homme aussi pauvre, quelle que fut sa naissance. Ce qui la consola, fut que leur passion étoit encore récente, & que Théodore n'en avoit aucune connoissance. Elle leur défendit expressément d'avoir aucune correspondance avec lui. Mathilde promit de lui obéir; mais Isabelle se flattant qu'elle n'avoit d'autre intention que de le marier avec son amie, ne put se déterminer à suivre son exemple, & ne lui répondit rien. Je m'en vais au Couvent, dit Hippolite, & faire dire des Messes pour que Dieu nous délivre de ces malheurs.... Ah ! ma mère, lui dit Mathilde, vous voulez nous quitter & vous retirer dans un asyle pour donner à mon père la facilité d'exécuter son funeste dessein. N'en faites rien, je vous en conjure. Voulez-vous m'abandonner à Frédéric ? Je veux vous accompagner au Couvent.. Rassurez-vous, ma chère

fille, lui dit Hippolite : je vais revenir dans l'instant. Je ne vous abandonnerai point, à moins que le Ciel ne me l'ordonne, & que ce ne soit pour votre bien. Ne me trompez point, lui dit Mathilde, je n'épouserai Frédéric que lorsque vous m'ordonnez de le faire.... Hélas ! que vais-je devenir ! D'où vient cette exclamation ? lui dit Hippolite. Je vous ai promis de venir vous rejoindre. Ah ! ma mère, reprit Mathilde, restez & sauvez-moi. Un clin d'œil de votre part fera plus que toute la sévérité de mon père. J'ai donné mon cœur, & vous seule pouvez me le rendre. Brisons là dessus, lui dit Hippolite, & n'y retournez plus. Je puis quitter Théodore, reprit-elle ; mais faut-il que je me marie à un autre ? Laissez-moi vous suivre à l'Autel, & renoncer au monde pour jamais. Votre sort dépend de votre père, continua Hippolite, & je ne vous aurois pas aimée, si je vous avois appris à lui défobéir. Adieu, mon enfant, je vais prier Dieu pour vous.

Le dessein d'Hippolite étoit de demander à Jérôme si elle pouvoit en confidence consentir à ce divorce. Elle avoit souvent pressé Manfred de se démettre de sa Principauté, sachant qu'il ne pouvoit la garder légitimement. Ces scrupules lui firent envisager son divorce d'un autre œil qu'elle ne l'auroit fait sans cela.

Jérôme, au sortir du Château, tança Théodore de ce qu'il avoit dit à Manfred qu'il avoit favorisé son évafion. Jérôme lui avoua qu'il l'avoit fait dans le dessein d'empêcher qu'il ne soupçonnât Mathilde. Votre caractère, ajouta-t-il, & la sainteté de votre vie vous mettent à couvert de la colère du

Tyran. Jérôme fut fâché de l'inclination que son fils avoit conçue pour la Princesse. Il l'envoya coucher, & lui promit de l'instruire le lendemain matin des raisons qu'il avoit de s'opposer à sa passion. Théodore, de même qu'Isabelle, ne connoissoit pas assez l'autorité paternelle pour s'y soumettre aux dépens de son cœur. Il étoit très-peu curieux de savoir les raisons, & encore moins disposé à s'y rendre. L'impression que l'aimable Mathilde avoit faite sur son cœur, l'emportoit sur l'affection filiale. Il s'occupa toute la nuit de l'objet de son amour, & ce ne fut qu'après Matines qu'il se rappela l'ordre que le Moine lui avoit donné d'aller le joindre sur le tombeau d'Alphonse.

Jeune homme, lui dit Jérôme, lorsqu'il le vit paroître, votre négligence me déplaît. Est-ce ainsi que vous obéissez aux ordres de votre père ? Théodore s'excusa du mieux qu'il lui fut possible, & lui dit qu'il avoit dormi plus longtemps qu'il ne croyoit. De quelle nature ont été vos songes ? lui demanda-t-il. A ces mots, le jeune homme rougit. Venez, venez imprudent que vous êtes, cela ne sauroit être. Chassez cette passion criminelle de votre coeur... Criminelle ! s'écria Théodore : le crime peut-il être compatible avec la beauté innocente, & la modestie vertueuse ? C'est un crime, reprit le Moine, d'aimer ceux dont le Ciel a résolu la perte. La race d'un Tyran doit s'éteindre jusqu'à la troisième & la quatrième génération. Le Ciel peut-il châtier les innocens des crimes des coupables ? reprit Théodore. La belle Mathilde a assez de vertus.... Pour te perdre, lui dit Jérôme. As-tu déjà oublié que le barbare

Manfred t'a déjà condamné deux fois à la mort ? Je n'ai pas non plus oublié, Monsieur, reprit Théodore, que la charité de la fille m'a tiré de ses mains. Je puis oublier les injures qu'on m'a faites, mais je n'oublie jamais les services qu'on m'a rendus. Les injures que tu as reçues de la maison de Manfred, lui dit le Frère, sont plus grandes que tu ne penses. Ici reposent les cendres du bon Alphonse, Prince orné de toutes sortes de vertus, le père de son Peuple, les délices du genre humain. Mets-toi à genoux, fils opiniâtre, & écoute : ton père va t'apprendre des horreurs qui banniront de ton cœur tout sentiment, excepté celui de la vengeance.... Alphonse ! Prince trop injustement offensé ! réveille-toi, pendant que ces lèvres tremblantes.... Mais, qui est-ce qui vient ici ? La plus malheureuse de toutes les femmes, lui répondit Hippolite , en entrant dans le chœur. Bon Père, auriez-vous le temps ?... Mais pourquoi ce jeune homme est-il à genoux ? D'où vient l'horreur que je vois peinte sur vos visages ? Pourquoi sur cette tombe vénérable ? Vous le voyez. Nous adressons des prières au Ciel, reprit le Moine tout confus, pour écarter les maux dont cette Province est affligée. Joignez, Madame, vos prières aux nôtres. Votre innocence seule peut éloigner les malheurs qui menacent votre maison, & dont vous n'avez déjà eu que trop de présages ces jours passés. Je prie le Ciel de les détourner , lui dit la pieuse Princesse. Vous savez que je n'ai eu d'autre occupation que celle de prier pour mon époux & mes pauvres enfans. J'en ai perdu un, hélas ! veuille le Ciel me conserver ma chère Mathilde ! Père, intercédezje vous prie, pour elle.... Que tous les cœurs la bénissent, s'écria

Théodore avec transport.... Taifez-vous, imprudent, lui dit Jérôme. Et vous ; Princesse, ne luttez

point contre le Ciel. Le Seigneur donne, & le Seigneur ôte : béniffez fon faint Nom, & foumettez-vous à les décrets. Je m’y foumets de tout mon cœur, lui dit Hippolite : mais n’épargnera-t-il pas ma feule confolation ? Faut-il que Mathilde périffe auffi ?... Hélas ! Père, je viens.... Mais renvoyez votre fils. Nulle autre oreille que la vôtre ne peut entendre ce que j’ai à lui communiquer. Veuille le Ciel accomplir vos fouhaits, Princesse vertueufe, lui dit Théodore en fe retirant. Jérôme fronça les fourcils, & parut fâché de ce que fon fils venoit de dire.

Hippolite fit part au Frère de la propofition qu’elle avoit faite à Manfred ; elle lui dit qu’il l’avoit approuvée, & qu’il avoit confenti à marier Mathilde avec Frédéric. Jérôme en parut fâché, & lui fit sentir l’impoffibilité qu’il y avoit que Frédéric, qui étoit le plus proche parent d’Alphonfe, & qui venoit pour réclamer la fucceffion, voulût s’allier avec l’Ufurpateur de les États. Mais rien n’égala la furprife, lorsqu’Hippolite lui avoua le penchant qu’elle avoit à confentir à fon divorce, & lui demanda fi elle pouvoit le faire fans bleffer la confcience. Le Frère profita de ce qu’elle venoit de lui dire, & fans témoigner l’averfion qu’il avoit pour le mariage de Manfred & d’Ifabelle, il lui peignit avec les couleurs les plus vives le crime qu’elle commettoit en y consentant, la menaça des châtimens du Ciel, & lui enjoignit dans les termes les plus forts de rejeter cette propofition.

Cependant Manfred avoit proposé à Frédéric ce double mariage. Ce Prince foible, qui étoit déjà épris des charmes de Mathilde, fut ravi de son offre. Il publia son inimitié pour Manfred, d'autant plus qu'il le voyoit hors d'état de le chasser par force de ses domaines. Il se flatta que le Tyran n'auroit point d'enfans de sa fille, de que ses États pourroient lui revenir par le moyen de son mariage avec Mathilde. Il feignit d'abord de s'y refuser, à moins qu'Hippolite ne consentît à son divorce. Manfred se chargea de l'obtenir. Transporté de ses succès, & impatient de se voir en état d'avoir des enfans, il se rendit dans l'appartement de la femme, dans le dessein de l'y faire consentir. On lui dit qu'elle étoit au Couvent, & il en parut très-fâché, ne doutant point qu'Isabelle ne l'eût prévenue de son dessein. Il craignit qu'elle n'y restât, jusqu'à ce qu'elle eut trouvé moyen d'empêcher son divorce ; que le Moine dont il se méfioit déjà, ne traversât ses vues, & n'engageât Mathilde à se faire Religieuse. Impatient de savoir ce qui en étoit, il s'en fut au Couvent , & arriva au moment que Jérôme exhortoit vive

ment !a Princesse à ne point consentir à son divorce.

Madame, lui dit Manfred, quelles affaires vous ont amenée ici ? Pourquoi ne m'avez-vous pas attendu ? Je suis venue, reprit-elle, pour implorer la bénédiction du Ciel sur vos conseils. Mes conseils lui dit Manfred, n'ont pas besoin de l'entremise d'un Moine... Et je suis surpris que vous preniez tant de plaisir à conférer avec ce vieux traître. Prince profane ! lui dit Jérôme, est-ce à l'Autel que tu viens insulter les Ministres du Seigneur ? Mais je conçois tes

infames desseins. Le Ciel & cette Princesse vertueuse les savent aussi... Oui, tu as beau me faire la grimace, l'Église se rit de tes menaces. Sa foudre fera plus de bruit que ta colère. Persiste dans l'infame dessein que tu as formé de répudier ton épouse, jusqu'à ce qu'elle ait prononcé, & dès l'instant je lance l'anathème sur ta tête.

Audacieux rebelle ! lui dit Manfred, faisant effort sur lui-même pour cacher la crainte que les paroles du Frère lui avoient inspirée, il te convient bien de menacer ton Prince légitime ! Tu ne l'es point, reprit Jérôme ; tu n'es pas Prince.... Va discuter tes droits avec Frédéric, & après que tu l'auras fait... Tout est fait, lui dit Manfred : Frédéric accepte Mathilde, & renonce à ses droits, excepté dans le cas où je n'aurai point d'enfant mâle... Comme il achevoit ces mots, la statue d'Alphonse rendit trois gouttes de sang par le nez. Manfred pâlit, & la Princesse se prosterna. Regarde, lui dit le Frère, voilà la preuve que le sang d'Alphonse ne se mêlera jamais avec celui de Manfred. Monseigneur, lui dit Hippolite, soumettez-vous aux ordres du Ciel, & ne croyez pas que je résiste jamais à vos volontés. Je n'en aurai jamais d'autres que celles de mon époux & de l'Église.

Appelons-en à son Tribunal. Nous ne sommes pas les maîtres de rompre les liens qui nous unissent. Si l'Église approuve notre divorce, j'y consentirai de tout mon cœur.... Je n'ai plus que quelques années à vivre ; où puis-je les passer plus gracieusement qu'aux pieds des Autels, où je prierai Dieu pour votre conservation & pour celle de

Mathilde ? Mais vous n'y resterez furement pas jusq' alors, lui dit Manfred. Retournez avec moi au Château, j'aviserai au moyen d'obtenir notre divorce : mais ce Moine intrigant peut se dispenser d'y venir. Ma maison n'est pas faite pour un traître.... Et quant au fils de votre Révérence, continua-t-il, je le bannis à perpétuité de mes États. Il n'est ni Religieux, ni sous la protection de l'Église. Au cas qu'Isabelle se marie jamais, ce ne sera point ni avec le fils d'un Moine, ni avec un Aventurier. J'en connois , reprit Jérôme, qui occupent la place des Princes légitimes ; mais ils se fanent comme l'herbe des champs, & leur nom tombe pour jamais dans l'oubli. Manfred emmena Hippolite, jettant un coup d'œil d'indignation sur le Moine ; & lorsqu'il fut à la porte de l'Église, il ordonna à un de ses domestiques de se cacher près du Couvent, & de venir l'avertir à l'instant, au cas que quelqu'un du Château y vînt.

CHAPITRE V

PLUS Manfred réfléchît sur la conduite du Moine, plus il se persuada que Jérôme favorisoit les amours d'Isabelle & de Théodore. Mais l'orgueil de Jérôme, qui s'accordoit si peu avec la douceur qu'il avoit témoignée par le passé, fut pour lui un nouveau sujet de crainte. Le Prince soupçonna qu'il étoit d'intelligence avec Frédéric, d'autant plus que l'arrivée de Théodore s'étoit directement rencontrée avec celle du Prince. La ressemblance de Théodore avec le portrait d'Alphonse, l'allarmoit. Il favoit que ce dernier étoit mort sans enfans. Frédéric avoit consenti à lui donner Isabelle. Ces contradictions lui cafoient mille inquiétudes. Il ne voyoit que deux moyens de se tirer de ces difficultés. L'un étoit de résigner les États au Marquis. L'orgueil, l'ambition, la foi qu'il ajoutoit à d'anciennes Prophéties, qui lui promettoient de les transmettre à ses descendans, combattoient cette pensée. L'autre étoit de presser son mariage avec Isabelle. Après avoir long-temps réfléchi là-dessus, comme il s'en retournoit au Château avec Hippolite, il découvrit à cette Princesse ses inquiétudes, & employa les argumens les plus plausibles pour l'y faire consentir, & pour l'engager à hâter son divorce. Il n'eut pas besoin de beaucoup d'efforts pour la faire acquiescer à ses volontés.

Elle tâcha de l'engager à réſigner les États ; mais voyant qu'elle ne pouvoit y réuſſir, elle l'affura que ſi ſa conſcience le lui permettoit, elle ne s'oppoſoit point à ſon divorce, mais qu'elle ne le preſſeroit jamais.

Cette réponſe fit renaître les eſpérances de Manfred. Il ne douta point, étant auſſi riche & auſſi puiffant qu'il l'étoit, d'engager la Cour de Rome à ſe prêter à ſes vues ; & dans cette idée, il propoſa à Frédéric de faire un voyage dans cette Capitale. Le Prince avoit témoigné tant de paſſion pour Mathilde, que Manfred ſe flatta d'obtenir de lui ce qu'il voudroit, en ménageant ſes entrevues avec ſa fille, ſelon que le Marquis ſe prêteroit à ſes vues. C'étoit même beaucoup pour lui d'éloigner le Marquis, parce que ſon abſence lui fourniſſoit les moyens de pourvoir à ſa ſureté, mieux qu'il ne l'avoit fait par le paſſé.

Il renvoya Hippolite dans ſon appartement, & ſe rendit dans celui du Marquis. Comme il traverſoit la grande ſalle, il rencontra Blanche ſur ſon chemin. Il ſavoit qu'elle étoit de la confiance des Princeſſes, & il réſolut de la fonder ſur le ſujet d'Ifabelle & de Théodore. Il la prit à part dans l'embrature d'une fenêtre ; & après lui avoir fait quantité de promeſſes, il lui demanda à quel point en étoient les amours d'Ifabelle. Je n'en fais rien, Monſieur, lui dit-elle... Oui, la pauvre fille, elle eſt fort en peine pour ſon père ; mais je lui ai dit qu'il guériroit de ſes bleſſures : votre Alteſſe ne le penſe-t-elle pas de même ? Je ne vous demande point, reprit Manfred, ce qu'elle penſe de ſon père ; mais vous ſavez ſes ſecrets : venez, ſoyez bonne fille, & dites-moi, y a-t-il

quelque jeune homme... Ah ! vous m'entendez... Dieu me bénisse ! Non, je ne vous entends point du tout : je lui ai indiqué quelques herbes vulnéraires, & lui ai dit de le laisser reposer... Il n'est point question de son père, reprit le Prince d'un ton d'impatience : je fais qu'il se porte bien... Dieu soit béni, j'en suis ravie. Car, quoique je ne sois pas bien aise que ma Maîtresse se désespère... Il me paroît que son Altesse est rêveuse, & a quelque chose... Je me souviens que lorsque le jeune Ferdinand fut blessé par les Vénitiens... Tu t'écartes du point, lui dit Manfred : tiens, voilà une bague qui fixera peut-être ton attention : je n'en resterai pas là... Viens, dis-moi la vérité ; dans quel état est le cœur d'Isabelle ? Fort bien, & il me paroît que votre Altesse se porte bien aussi, reprit Blanche... Croyez... mais puis-je lui confier un secret ? Si jamais vous le révéliez... Non, non, je ne veux point vous le dire. Je n'en dirai mot, s'écria Manfred. Jurez-moi par la Vierge, car si l'on découvrait jamais que je vous l'ai révélé... Qu'importe, il faut dire la vérité... Je ne crois pas qu'Isabelle ait jamais beaucoup aimé le Prince votre fils... cependant c'étoit un brave jeune homme, comme chacun le fait... Je crois que si j'avois été Princesse...

Mais, bon Dieu ! la Princesse Mathilde m'attend, elle ne saura ce que je suis devenue... Reste, lui dit Manfred, tu n'as pas encore répondu à ce que je t'ai demandé. N'as-tu jamais fait quelque message pour elle ? n'as-tu point porté de lettres ? Moi, Monseigneur ! s'écria Blanche ; moi porter des lettres ! je ne le ferois pas pour la Reine. Je suis pauvre, mais je pense que votre Altesse n'ignore point que je suis

honnête fille... N'avez-vous pas oui parler de l'offre que me fit le Comte de Marfigly, lorsqu'il faisoit l'amour à ma maîtresse Mathilde ? Je n'ai pas le temps, lui dit Manfred, d'écouter tes contes. Je ne doute point de ta vertu : mais ton devoir t'oblige à ne me rien cacher. Combien y a-t-il de temps qu'Ifabelle connoît Théodore ? Vous savez tout, reprit Blanche... Ce n'est pas, au reste, que j'en sois instruite... Théodore est un jeune homme très-aimable, & Mathilde dit qu'il est tout le portrait du bon Alphonse : votre Altesse ne l'a-t-elle pas remarqué ? Oui, oui... non... Tu me tourmentes, lui dit Manfred. Où se font-ils vus ? depuis quand se connoissent-ils ? Qui ? ma maîtresse Mathilde ? reprit Blanche. Non, non, Mathilde : Ifabelle ; depuis quand connoît-elle Théodore ? Vierge Marie ! s'écria Blanche, comment puis-je le savoir ? Tu le fais, lui dit Manfred, & je veux le savoir. Je le sai, Monseigneur ? Votre Altesse seroit-elle jalouse du jeune Théodore ?... Jaloux ! non, non. Pourquoi serois-je jaloux ?... Peut-être les marierois-je ensemble ... si j'étois sûr qu'Ifabelle n'eût point de répugnance... De la répugnance ! non, je vous en assure, dit Blanche ; c'est le jeune homme le plus aimable qui ait jamais marché sur terre de Chrétien : nous l'aimons tous, & il n'y a personne dans le Château qui ne voulût l'avoir pour notre Prince...

J'entends, lorsqu'il plaira au Ciel de retirer votre Altesse
Oui ! s'écria Manfred, il est déjà si avancé ! Ah ! maudit soit le Frère !.. Mais je n'ai pas de temps à perdre... Retournez, Blanche, allez joindre Ifabelle, mais ne lui dites pas un mot

de ce qui vient de se passer. Tâchez de pénétrer quels sont les sentimens pour Théodore : donnez-m'en avis, & je vous promets une seconde bague. Attendez-moi au bas de l'escalier ; je vais rendre visite au Marquis, & je vous parlerai plus au long à mon retour.

Manfred, après avoir entretenu Frédéric de différentes choses vagues, le pria de renvoyer les deux Chevaliers qui lui tenoient compagnie, disant qu'il avoit une affaire importante à lui communiquer. Dès qu'ils furent seuls, il commença adroitement à le sonder sur le sujet de Mathilde ; & le voyant disposé à l'épouser, il lui fit entrevoir les difficultés qu'ils auroient à célébrer ce mariage, à moins... Comme il achevait ces mots, Blanche entra dans la chambre, le regard égaré, & la frayeur peinte sur le visage. Ah ! Monseigneur, Monseigneur, s'écria-t-elle, nous sommes tous perdus ! il est revenu ! il est revenu ! Qui ? lui demanda Manfred. Oh ! le Géant ! le Géant !... Soutenez-moi, je ne fais plus où j'en suis. Je ne veux point coucher au Château cette nuit ; où irai-je ? j'enverrai quérir mes hardes demain matin. Ah ! que n'ai-je épousé Francisque ! Ah ! maudite ambition ! Qui est-ce qui vous a effrayée ? jeune femme, lui dit le Marquis : vous êtes en sûreté ici ; ne craignez rien. Hélas ! votre Altesse a trop de bontés pour moi, reprit Blanche, mais je n'ose... Non, laissez-moi aller, je vous en prie... j'aime mieux perdre toutes mes nippes, que de rester une heure ici. Va-t'en, lui dit Manfred, tu extravagues.

Ne nous interromps point, nous sommes en affaires... Monseigneur, cette fille est sujette aux vapeurs... Viens avec moi, Blanche... Oh ! les Saints ! non, reprit Blanche... il vient assurément avertir votre Altesse ; autrement pourquoi me feroit-il apparu ? Je prie Dieu matin & soir... Ah ! si votre Altesse a cru Diego ! c'est le même qui a vu le pied dans la chambre de la galerie... Le Père Jérôme nous a souvent dit que la Prophétie s'accompliroit un de ces jours. Tu radotes, Blanche, lui dit Manfred tout transporté de colère ; va-t-en, & garde - toi bien de faire ces contes à mes gens. Quoi ! Monseigneur, s'écria t-elle, croyez-vous que je n'aye rien vu ? Allez-vous-en vous-même au bas du grand escalier... je l'ai vu aussi sûrement que je suis ici. Qu'avez-vous vu, jeune fille ? lui dit Frédéric ; dites-le-nous. Votre Altesse, dit Manfred, peut-elle s'amuser à écouter les contes d'une fille qui a la tête remplie d'apparitions, & qui est assez simple pour y ajouter foi ? Il y a en ceci quelque chose de plus que de l'imagination, lui dit le Marquis ; sa frayeur est trop grande & trop naturelle. Dites-nous, la belle fille, qui vous a ainsi effrayée ? Oui, Monseigneur, je remercie votre Grandeur... je crois que je suis pâle ; je serai beaucoup mieux lorsque je me serai un peu remise... J'allois chez la Princesse Isabelle, ainsi de votre Altesse me l'a ordonné... Nous n'avons pas besoin des circon'tances, lui dit Manfred. Puisque son Altesse le veut, continuez : mais abrégez votre conte. Bon Dieu ! pourquoi m'empêcher de parler ? reprit Blanche... Je crains jusqu'à l'ombre de mes cheveux... je suis sûre que de ma vie... Oui, j'allois, comme j'ai dit, par l'ordre de votre Altesse, dans l'appartement d'Isabelle : elle

loge dans la chambre qui est à droite de l'escalier. Lors donc que j'arrivai au grand escalier... je regardois son Altesse que voilà... Quelle patience ! s'écria Manfred ; cette pécore n'achevera-t-elle jamais ? Qu'importe-t-il au Marquis de savoir que je t'ai donné une bagatelle pour te récompenser des services que tu rends à ma fille ? Dis-nous ce que tu as vu ? Je dirai donc à votre Altesse, si elle veut me le permettre... comme je frottois ma bague... je n'avois pas encore monté trois marches, que j'ai entendu le bruit de l'armure... Oui, c'étoit le même que Diego entendit lorsque le Géant le chassa de la chambre de la galerie... Que veut-elle dire, Monseigneur ? reprit le Marquis. Votre Château est-il donc habité par des Géants & des Fantômes ? Monseigneur, votre Altesse n'a-t-elle pas oui parler du Géant qui est dans la chambre de la galerie ? s'écria Blanche. Je suis surprise que le Prince ne vous en ait rien dit...

Peut-être ne savez-vous pas qu'il y a une Prophétie... Voilà qui est insupportable, reprit Manfred. Renvoyons cette fille, Monseigneur, nous avons des affaires plus importantes à discuter Avec votre permission, lui dit Frédéric, ce ne sont pas là des bagatelles : l'épée monstrueuse que j'ai trouvée dans le bois, le casque qui est dans votre cour... sont-ce là des visions de cette pauvre fille ?... Jacques le pense ainsi, n'en déplaise à votre Grandeur, reprit Blanche. Il dit que cette Lune ne passera pas sans qu'on voie quelque révolution étrange. Pour moi, je ne serois point surprise qu'elle arrivât demain ; car, comme j'allois le dire, lorsque j'ai oui le bruit

de l'armure, une sueur froide m'a pris par tout le corps... J'ai regardé, & si votre Grandeur veut me croire, j'ai vu sur la balustrade qui est au haut du grand escalier, une main armée, plus grosse... plus grosse qu'aucune que j'aye jamais vu de ma vie... j'ai pensé m'évanouir... j'ai couru ici de toutes mes forces... Plût à Dieu que je fusses hors du Château ! La Princesse Mathilde m'a dit hier matin que son Altesse Hippolite en favoit quelque chose... Vous êtes une insolente, lui dit Manfred. Seigneur Marquis, je soupçonne qu'on ne joue cette scène que pour m'insulter. Mes domestiques sont-ils donc gagés pour faire courir des bruits injurieux à mon honneur ? Poursuivez vos droits en homme de cœur, ou bien terminons nos différends par les mariages que je vous ai proposés : mais, croyez-moi, il ne convient point à un Prince de votre rang de vous servir de pareils mercenaires... Je me ris de vos soupçons, lui dit Frédéric : je n'ai jamais vu de ma vie cette jeune Demoiselle : je ne lui ai point donné de bague... Monseigneur, Monseigneur, votre conscience, vos crimes vous accusent, & vous voulez en faire retomber le soupçon sur moi ?... Gardez votre fille, & ne pensez plus à Isabelle : la main du Ciel est déjà appesantie sur votre maison, & Dieu me préserve de jamais m'allier avec elle.

Manfred, effrayé du ton résolu avec lequel le Marquis lui avoit parlé, mit tout en usage pour l'appaiser. Il renvoya Blanche, fit de si grandes soumissions au Marquis, & donna de si grands éloges à Mathilde, que Frédéric se laissa de nouveau ébranler. Cependant, comme la passion étoit encore

récente, il eut peine à vaincre les scrupules qu'il avoit conçus. Il comprit par ce que Blanche avoit dit, que le Ciel étoit irrité contre Manfred. Les mariages qu'il lui propofoit éloignoient les droits, & la Principauté d'Otrante le tentoit trop pour compter fur une réverfion par le moyen de fon mariage avec Mathilde. Cependant, pour gagner du temps, il demanda à Manfred s'il étoit vrai qu'Hippolite confentît à fe féparer de lui. Le Prince ravi de ne point trouver d'autre obftacle, & comptant fur l'empire qu'il avoit fur la femme, affura le Marquis qu'elle y confentoit, & qu'il pouvoit s'en affurer lui-même.

Sur ces entrefaites, on vint les avertir que le foupper étoit fervi. Manfred conduifit Frédéric dans la grande falle, où il fut reçu par Hippolite & les jeunes Princeffes. Manfred le fit affeoir à côté de Mathilde, & fe plaça entre la femme & Ifabelle. Mathilde parut affez gaie, mais les Princeffes furent extrêmement mélancoliques. Manfred, qui avoit réfolu de pouffer la pointe ce foir-là, refta long-temps à table, affecta beaucoup de gaieté, & invita Frédéric à boire. Ce dernier fe tint fur les gardes, & évita de lui faire raifon, fous prétexte qu'il étoit extrêmement affoibli par la perte de fang qu'il avoit faite ; & le Prince, pour diffimuler fon chagrin, but à coeur-joie, mais non pas au point de perdre la raifon.

Le repas fini, Manfred voulut entrer en pourparler avec le Marquis ; mais celui-ci lui dit qu'il avoit befoin de repos, & qu'il alloit fe retirer, & pria la fille de lui tenir compagnie, en attendant qu'il vînt le rejoindre. Manfred accepta fon offre, & accompagna Ifabelle dans fon appartement, ce qui

la chagrina beaucoup. Mathilde fut se promener avec sa mère sur le rempart du Château.

Après que la compagnie se fut retirée, Frédéric sortit de sa chambre, & demanda si Hippolite étoit seule. Un domestique, qui ignoroit qu'elle fut sortie, lui dit qu'elle avoit coutume de se rendre à cette heure dans son Oratoire, & qu'il l'y trouveroit vraisemblablement. La passion du Marquis pour Mathilde avoit augmenté pendant le repas. Il souhaitoit trouver Hippolite dans la disposition que le Prince lui avoit dite. Il oublia les prodiges qui l'avoient allarmé. Il se glissa dans l'appartement d'Hippolite, dans le dessein de l'encourager à consentir à son divorce, parce qu'il s'étoit aperçu que Manfred étoit résolu à ne lui donner Mathilde qu'autant qu'il seroit sûr de posséder Isabelle.

Le Marquis ne fut point surpris du silence qui régnoit dans l'appartement de la Princesse. Croyant qu'elle étoit dans son Oratoire, ainsi qu'on le lui avoit dit, il s'y rendit. C'étoit sur le soir, & la porte étoit entrouverte. Il la poussa sans bruit, & aperçut une personne à genoux devant l'Autel. S'étant approché plus près, il vit au lieu d'une femme, une personne vêtue d'une longue robe de laine qui lui tournoit le dos. Elle paroissoit absorbée dans la méditation. Le Marquis alloit s'en retourner, lorsque la figure se leva, & continua quelques momens de méditer, sans le regarder. Le Marquis croyant qu'elle venoit au-devant de lui, & voulant s'excuser de l'avoir interrompu, lui dit : mon Révérend Père, je cherche la Princesse Hippolite... Hippolite ! reprit-elle d'un ton de voix creux : est-ce que vous venez dans ce Château

pour chercher Hippolite ?... En achevant ces mots, la figure se tourna doucement, & il aperçut un Squelette enveloppé dans une robe d'Hermitte. Anges Gardiens ! protégez-moi, s'écria Frédéric en reculant. Rendez-vous digne de leur protection, lui dit le Squelette. Frédéric se jettant à genoux, pria le Fantôme d'avoir pitié de lui, Ne te souviens-tu pas de moi ? reprit le Fantôme. Reffouviens-toi du bois de Joppé. Etes-vous ce saint Hermitte ? s'écria Frédéric en tremblant... Que puis-je faire pour votre repos ?... T'a-t-on délivré de l'esclavage, lui dit le Spectre, pour te livrer aux plaisirs charnels ? As-tu oublié le sabre que tu trouvas dans la forêt, & l'ordre du Ciel qui étoit écrit dessus ? Je ne l'ai point oublié, reprit Frédéric... mais dis-moi, esprit bienheureux, quel ordre as-tu à me donner ? Que faut-il que je fasse ? Oublier Mathilde, reprit le Spectre, & il disparut.

Tout le sang de Frédéric se glaça dans ses veines. Il resta immobile pendant quelques minutes. S'étant ensuite prosterné devant l'Autel, il pria tous les Saints d'intercéder pour lui. Il versa un torrent de larmes, & s'apercevant que l'idée de Mathilde lui revenoit malgré lui dans l'esprit, il resta dans cet état dans un conflit de repentir & de passion. Il n'étoit pas encore remis de sa frayeur, lorsqu'Hippolite entra dans son Oratoire un flambeau à la main. Voyant un homme étendu sur le plancher, elle le crut mort, & jetta un grand cri, qui tira Frédéric de sa léthargie. Il se leva précipitamment les yeux baignés de larmes, & voulut s'enfuir ; mais Hippolite l'arrêta, & le conjura dans les termes les plus tendres de la raison pour laquelle il se tenoit dans cette

posture. Ah ! Princesse vertueuse ! s'écria-t-il d'un ton de voix qui marquoit son chagrin... Et il se tut. Pour l'amour du Ciel, Monseigneur , lui dit-elle, découvrez-moi la cause de ce transport ! Que signifient ces plaintes ? pourquoi me nommez-vous ? Le Ciel me réserve-t-il d'autres malheurs ?... Vous vous taifez ! Je vous conjure, noble Prince, continua-t-elle en se jettant à ses pieds, de me découvrir la cause de vos chagrins. Je sens que vous souffrez pour moi... Parlez... Est-ce quelque chose qui intéresse ma fille ? Je ne le puis, s'écria Frédéric en s'en allant... Oh Mathilde !

Ayant ainsi brusquement quitté la Princesse, il se hâta de gagner son appartement. Il trouva Manfred à la porte, qui, dans la joie que lui caufoient l'amour & le vin, lui proposa d'assister à un concert. Frédéric offensé d'une offre aussi peu convenable à l'état où il se trouvoit, l'écarta rudement, entra dans sa chambre, & lui ferma la porte au nez. Le Prince fut tellement outré de son procédé, qu'il fut sur le point de se porter aux excès les plus funestes. Comme il traversoit la cour, il rencontra le domestique qu'il avoit laissé près du Couvent, pour épier Jérôme & Théodore. Il lui dit que ce dernier & une Dame du Château avoient un pourparler sur le tombeau d'Alphonse, dans l'Eglise de Saint Nicolas. Il avoit suivi Théodore jusques-là, mais la nuit l'avoit empêché de reconnoître la femme.

Manfred, dont l'esprit étoit agité, & qu'Isabelle avoit chassé de son appartement, à loccasion de quelques propos indiscrets qu'il lui avoit tenus, ne douta point que

l'inquiétude qu'elle avoit témoignée, ne provînt de l'impatience qu'elle avoit de s'aboucher avec Théodore. Animé par ce soupçon, & outré de dépit contre son père, il se rendit à la Cathédrale le plus secrètement qu'il put. Il se gliffa dans la Nef, & à la faveur d'un foible rayon de Lune qui donnoit dans l'Eglise à travers les fenêtres, il arriva près du tombeau d'Alphonse. Les premières paroles qu'il entendit, furent celles-ci... Hélas ! cela ne dépend pas de moi... Manfred ne consentira jamais à notre union... Non, & ceci l'empêchera, s'écria le Tyran, en tirant un poignard & le plongeant dans le sein de celle qui parloit... Hélas ! je suis morte, s'écria Mathilde en tombant. Ciel, recevez mon ame. Monstre barbare & inhumain ! qu'as-tu fait ? s'écria Théodore, en se jettant sur lui pour lui arracher le poignard... Arrête, arrête, impie, lui dit Mathilde, c'est mon père. A ces mots, Manfred ayant repris les sens, se frappa la poitrine, s'arracha les cheveux, & voulut reprendre le poignard des mains de Théodore pour s'en percer. Quelques Religieux du Couvent accoururent à ces cris ; les uns s'empressèrent de concert avec Théodore, d'étancher le sang de la Princesse, & les autres veillèrent sur Manfred, de peur qu'il n'attentât sur sa vie.

Mathilde se soumit patiemment à sa destinée, & remercia Théodore du zèle qu'il lui témoignoit. Elle pria les assistans de vouloir bien consoler son père. Sur les entrefaites, Jérôme ayant appris ce qui s'étoit passé, se rendit à l'Eglise ; il regarda son fils d'un œil qui lui fit sentir le mécontentement qu'il avoit de sa conduite. S'adressant ensuite à Manfred :

Tyran, lui dit-il, voilà enfin l'accomplissement du décret que le Ciel avoit porté contre ta maison scélérate & impie ! Le sang d'Alphonse crioit vengeance au Ciel, & il a permis que tu souillasses cet Autel par un affassinat, & que tu versasses ton propre sang sur le tombeau de ce Prince, Cruel ! s'écria Mathilde, pourquoi aggravés-tu les maux de mon père ? Veuille le Ciel le bénir, & lui pardonner de même que je lui pardonne. Mon cher père, lui dit-elle, me pardonnez-vous ? Je ne suis point venue ici à dessein de voir Théodore. Je venois par ordre de ma mère intercéder pour vous sur ce tombeau, & je l'y ai trouvé qui faisoit ses prières... Mon cher père, donnez-moi votre bénédiction, & assurez-moi que vous me pardonnez. Que je te pardonne, meurtrier que je suis ! s'écria Manfred... Les assassins savent-ils pardonner ? Je t'ai prise pour Isabelle ; mais le Ciel a conduit ma main sanguinaire sur le cœur de ma fille... Me pardonnes-tu le transport de ma rage ? Oui, je vous le pardonne, & veuille le Ciel vous le pardonner aussi, lui répondit Mathilde... Mais pendant qu'il me reste encore assez de vie pour le demander... Ah ! ma mère ! quelle va être sa douleur ! Voudrez-vous bien la consoler, mon cher père ? Ne la renvoyerez-vous point ? Elle vous aime tendrement... Hélas ! je me meurs ! Portez-moi au Château... Veuille le Ciel que je vive encore assez pour qu'elle ait le temps de me fermer les yeux !

Théodore & les Religieux la prièrent de permettre qu'on la transportât au Couvent ; mais elle fit tant d'instances pour qu'on la portât au Château, qu'on fut enfin obligé de la

mettre sur un brancard & de l'y conduire. Théodore lui soutenoit la tête, & s'efforçoit de ranimer son courage par les discours les plus tendres & les plus touchans que l'amour soit capable de dicter. Jérôme de son côté la consoloit par les propos édifiant, & lui présentant un Crucifix qu'elle arrosoit de ses larmes, il la dispoisoit à son passage à l'immortalité. Manfred suivoit le brancard, plongé dans le chagrin & la mélancolie la plus profonde.

Ils n'étoient pas encore arrivés au Château, qu'Hippolite, qui avoit appris cette affreuse catastrophe, vint à la rencontre de la fille : mais elle n'apperçut pas plutôt ce cortège lugubre, qu'elle s'évanouit, & tomba à la renverse sans sentiment & sans connoissance. Isabelle & Frédéric qui l'accompagnoient, croient plongés dans le plus profond chagrin. Mathilde étoit la seule qui parût insensible à la situation : elle ne paroissoit occupée que de sa mère. A l'instant qu'elle apperçut sa mère, elle fit arrêter le brancard, & demanda qu'on fît venir son père. Elle les prit tous deux par les mains, & les appliqua sur son cœur. Manfred ne put résister à cet acte pathétique de piété. Il se jeta par terre, & maudit le jour qu'il étoit né. Isabelle craignant que Mathilde ne pût résister à ce spectacle, fit conduire Manfred dans son appartement, & donna ordre de transporter Mathilde dans la chambre la plus prochaine. Hippolite, presque aussi morte que la fille, ne faisoit aucune attention à ce qui se passoit autour d'elle ; mais lorsqu'Isabelle voulut la faire retirer, pendant que les Chirurgiens fondoient la plaie de Mathilde, que je m'en aille ! s'écria-t-elle ; non, je ne le ferai jamais.

Je n'ai vécu que pour elle, & je mourrai avec elle. Mathilde entendant la voix de sa mère, ouvrit les yeux, & les referma aussitôt. On désespéra absolument de sa guérison, lorsqu'on vit que son pouls s'affoiblissoit, & que son corps se couvroit d'une sueur froide. Théodore suivit les Chirugiens dans l'anti-chambre, & ouït prononcer leur arrêt fatal avec un transport qui tenoit de la frénésie. Elle n'a pu être à moi pendant sa vie, s'écria-t-il, je la posséderai du moins à sa mort !... Père Jérôme ! voudriez-vous bien nous unir, dit-il au Frère, qui avoit suivi les Chirugiens avec Frédéric, Que voulez-vous dire, reprit Jérôme ; est-ce le temps de songer au mariage ? Oui, ce l'est, lui dit Théodore, ou ce le fut jamais. Que vous êtes imprudent, jeune homme ! lui dit Frédéric : croyez-vous que nous devons nous prêter à vos transports dans ce moment fatal ? Quelles prétentions avez-vous sur la Princesse ? Celles d'un Prince, reprit Théodore ; du Souverain d'Otrante. Mon Père m'a appris qui j'étois. Vous rêvez, lui dit le Marquis : il n'y a point d'autre Prince d'Otrante que moi, depuis que Manfred s'est privé de ses droits par les meurtres & les sacrilèges. Monseigneur, lui dit Jérôme d'un air imposant, il vous dit vrai. Mon dessein n'étoit point qu'on révélât ce secret sitôt, mais le destin le veut. Ma langue va confirmer ce que l'empoiement de sa passion lui fait révéler. Sachez, Prince, que lorsqu'Alphonse partit pour la Terre Sainte... Est-ce le temps d'entrer dans une explication ? s'écria Théodore. Venez, mon Père, mariez-moi avec la Princesse ; elle est à moi ; je vous obéirai dans toute autre chose. Ma vie ! mon adorable Mathilde ! continua Théodore, en s'approchant de son lit, ne voulez-

vous pas être à moi ? Ne voulez-vous pas bénir votre... Isabelle lui fit signe de se taire, croyant que la Princesse étoit près de la fin. Est-elle morte ! s'écria Théodore ; est-il possible ? La violence de ses cris fit revenir Mathilde. Elle ouvrit les yeux, & regarda de tous côtés pour voir si elle n'appercevroit point la mère... Je suis ici, lui dit Hippolite ; ne crois pas, ma chère fille, que je t'abandonne. Hélas ! vous êtes trop bonne, reprit Mathilde ; ne pleurez pas, ma chère mère, je vais dans un lieu où l'on ne connoît point le chagrin... Isabelle, tu m'as toujours aimée ; veux-tu bien tenir ma place auprès d'elle ?... Je me meurs, ma chère enfant ! ma chère enfant ! s'écria Hippolite en fondant en larmes ; ne puis-je pas te retenir un moment ?... Cela ne se peut, reprit Mathilde... Recommandez-moi au Ciel... Où est mon père ? pardonnez-lui, ma chère mère, il étoit dans l'erreur... Hélas ! je lui pardonne... Je vous avois promis, ma chère mère, de ne plus revoir Théodore... peut-être ma défobéissance m'a-t-elle attiré ce malheur... mais ce n'étoit pas mon intention... me pardonnez-vous ? Hélas ! reprit Hippolite, ne m'accablez point... vous ne m'avez jamais offensée... Ah ! Dieu ! elle se meurt ! au secours ! au secours !... J'aurois encore quelque chose à vous dire, ajouta Mathilde, mais je ne puis... Isabelle... Théodore... de grâce... Ah ! elle est morte. Isabelle ordonna à ses suivantes de l'emmenner ; mais Théodore menaça de mort quiconque seroit assez osé pour vouloir l'éloigner de Mathilde. Il lui baïsa les mains, les arrosa de ses larmes, & se livra au transport le plus vif que l'amour foit capable d'inspirer.

Comme Ifabelle conduisoit Hippolite dans son appartement, elles rencontrèrent Manfred au milieu de la cour, lequel toujours plus inquiet du sort de sa fille, alloit chez elle pour s'informer de son état. Il crut lire dans leur contenance la destinée qui lui étoit réservée. Eh quoi ! s'écria-t-il, elle est donc morte !... Dans le même instant on entendit un coup de tonnerre qui ébranla le Château jusqu'aux fondemens. La terre mugit, & l'on entendit un bruit encore plus fort que celui de l'armure fatale. Frédéric & Jérôme crurent que leur dernière heure étoit arrivée. Le dernier prit Théodore par la main, & l'emmena malgré lui dans la cour. Au moment que Théodore parut, le Château s'éroula avec un bruit épouvantable, & l'on vit paroître la figure d'Alphonse au milieu des ruines : elle étoit d'une grandeur extraordinaire. Reconnoissez dans Théodore le légitime successeur d'Alphonse, leur dit le Spectre ; & après avoir proféré ces mots, lesquels furent suivis d'un coup de tonnerre, il s'éleva dans le Ciel. Les nuages s'ouvrirent ; on vit Saint Nicolas qui recevoit l'âme d'Alphonse, & tous deux disparurent enveloppés dans un rayon de gloire.

Les assistans se prosternèrent le visage sage contre terre, & se soumirent à la volonté du Ciel. La première qui rompit le silence fut Hippolite. Monseigneur, dit-elle à Manfred, reconnoissez le néant des grandeurs humaines. Conrad est mort, Mathilde n'est plus ; voilà le Souverain légitime d'Otrante, ajouta-t-elle en lui montrant Théodore. J'ignore comment cela s'est fait... il suffit que notre sort soit décidé. Employons le peu de jours qui nous restent à appaiser la

colère céleste. Le Ciel nous rejette... Où pouvons-nous aller, sinon dans ces saintes Cellules qui nous offrent un asyle. Femme innocente & malheureuse, mais que j'ai rendue telle par mes crimes, s'écria Manfred, je me rends enfin à tes conseils salutaires. Ah ! que ne puis-je... mais cela ne sauroit être... Laissez-moi me faire justice à moi-même. Ce n'est qu'en m'accablant de honte que je puis expier le crime que j'ai commis. C'est moi qui me suis attiré ces malheurs : souffrez que je vous fasse ma confession... Mais, hélas ! comment expier une usurpation & le meurtre d'un enfant innocent, & massacré dans un lieu saint ?... Écoutez, Messieurs, & que je vais dire serve d'avertissement aux Tyrans qui viendront après moi... Vous savez qu'Alphonse mourut dans la Terre-Sainte... vous allez m'interrompre, & me dire que la mort ne fut point naturelle... cela n'est que trop vrai... car si cela n'étoit pas, d'où viendrait cette coupe d'amertume que Manfred est obligé de boire jusqu'à la lie ? Richard mon aïeul étoit son Chambellan... Je voudrois jeter un voile sur les crimes de mes ancêtres... mais je ne le puis. Alphonse mourut empoisonné. Richard fut reconnu pour son héritier à la faveur d'un testament supposé. Ses crimes le poursuivirent... mais il ne perdit ni un Conrad ni une Mathilde, & c'est moi qui suis puni de son usurpation. Ayant été surpris par une tempête, & agité par les remords, il promit à Saint Nicolas de fonder une Église & deux Couvens, s'il étoit assez heureux pour arriver à Otrante. Son vœu fut exaucé : le Saint lui apparut en songe, & lui promit que la postérité régneroit à Otrante, jusqu'à ce que le possesseur légitime fut

devenu trop grand pour habiter le Château, & tant qu'il y auroit des mâles de la race de Richard... Hélas ! hélas ! je suis le seul qui reste de cette race malheureuse... J'ai tout dit... les malheurs qui me sont arrivés depuis trois jours disent le reste. J'ignore comment ce jeune homme est l'héritier d'Alphonse... cependant je ne doute point qu'il ne le soit. Ces domaines sont à lui ; je les lui résigne... cependant je ne sache pas qu'Alphonse ait laissé d'héritier... Je ne m'oppose point à la volonté du Ciel... La pauvreté & la prière feront mon partage jusqu'à ce que Manfred aille mêler les cendres avec celles de Richard.

C'est à moi, reprit Jérôme, à déclarer le reste, Alphonse ayant fait voile pour la Terre-Sainte, fut jetté par une tempête sur la côte de Sicile. L'autre vaisseau sur lequel étoit Richard & sa suite, ainsi que votre Altesse peut l'avoir appris, fut séparé du sien. Cela est vrai, lui dit Manfred, & le titre que vous me donnez ne me convient point... Continuez. Jérôme rougit, & : reprit ainsi son discours. Alphonse fut retenu pendant trois mois dans la Sicile par les vents contraires. Dans cet intervalle il devint amoureux d'une jeune Demoiselle appelée Victoire. Il étoit trop pieux pour vouloir la séduire, il l'épousa. Mais jugeant ce mariage incompatible avec le vœu qu'il avoit fait, il résolut de le cacher jusqu'à son retour de la Croisade, bien résolu de l'avouer pour sa femme légitime. Il la laissa enceinte. Elle accoucha d'une fille pendant son absence : mais à peine fut-elle relevée de couche, qu'elle apprit que son mari étoit mort, & que Richard lui avoit succédé. Que pouvoit faire

une femme délaissée sans amis ? L'auroit-on crue sur sa parole ?... Cependant, Monseigneur, j'ai un écrit authentique... Je n'ai pas besoin de le voir, lui dit Manfred ; les malheurs qui viennent de m'arriver, la vision dont vous avez été témoin, constatent ce que vous dites. La mort de Mathilde & mon expulsion... Calmez-vous, lui dit Hippolite ; ce saint homme n'a point dessein de rappeler vos douleurs. Jérôme continua ainsi.

Je ne vous entretiendrai point ici de circonstances inutiles. Lorsque la fille dont Victoire étoit accouchée, eut atteint l'âge compétent, je l'épousai. Victoire mourut, & je ne révélai ce secret à personne. Théodore vous a instruit du reste.

Le Moine n'en dit pas davantage. La compagnie se retira dans la partie du Château qui étoit resté sur pied. Le lendemain matin, Manfred signa son abdication, du consentement d'Hippolite, & tous deux prirent l'habit dans les Couvents voisins. Frédéric offrit sa fille au nouveau Prince, & Hippolite engagea Isabelle à l'épouser. Mais Théodore étoit trop affligé pour penser à d'autres amours ; & ce ne fut qu'après plusieurs entretiens avec Isabelle sur le sujet de sa chère Mathilde, qu'il reconnut ne pouvoir être heureux que dans la compagnie d'une épouse qui pût partager avec lui la tristesse dont son ame étoit atteinte.

FIN.

À propos de cette édition électronique

Ce livre électronique est issu de la bibliothèque numérique [Wikisource](#)^[1]. Cette bibliothèque numérique multilingue, construite par des bénévoles, a pour but de mettre à la disposition du plus grand nombre tout type de documents publiés (roman, poèmes, revues, lettres, etc.)

Nous le faisons gratuitement, en ne rassemblant que des textes du domaine public ou sous licence libre. En ce qui concerne les livres sous licence libre, vous pouvez les utiliser de manière totalement libre, que ce soit pour une réutilisation non commerciale ou commerciale, en respectant les clauses de la licence [Creative Commons BY-SA 3.0](#)^[2] ou, à votre convenance, celles de la licence [GNU FDL](#)^[3].

Wikisource est constamment à la recherche de nouveaux membres. N'hésitez pas à nous rejoindre. Malgré nos soins, une erreur a pu se glisser lors de la transcription du texte à partir du fac-similé. Vous pouvez nous signaler une erreur à [cette adresse](#)^[4].

Les contributeurs suivants ont permis la réalisation de ce livre :

- Felouch Kotek
- Ernest-Mtl
- Toto256
- Guillaumelandry
- Alexis Jazz
- Acélan
- Hektor
- M0tty
- Cantons-de-l'Est
- ManuD
- Cobalt~frwiki
- *j*jac
- Taba1964
- Jahl de Vautban
- Le To Fou

-
1. [↑ http://fr.wikisource.org](http://fr.wikisource.org)
 2. [↑ http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr](http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr)
 3. [↑ http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html](http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html)
 4. [↑ http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler_une_erreur](http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler_une_erreur)